





LP
M8295t

THEATRE

ET

ŒUVRES DIVERSES.

Pierre
DE M. DE MORAND.

TOME SECOND.



373275
29.11.39

A PARIS,

Chez SEBASTIEN JORRY, Quay
des Augustins, près le Pont Saint
Michel, aux Cigognes.

M. DCC. LI.

Avec Approbation & Privilège du Roy.

ATLANT

1970

1970

1970

PQ

2013

MA

1751

t.2

*Pièces. contenues dans le second
Tome.*

LES MUSES, *Pièce Dramatique en
quatre parties.*

Première Partie. LES MUSES,
Prologue.

Seconde Partie. MENZIKOF,
Tragédie.

Troisième Partie. AGATINE, *Pastorale.*

Quatrième Partie. ORPHÉE, *Ballet
Pantomime.*

LA VANGANCE TROMPÉE,
Comédie.

MÉGARE, *Tragédie.*

POESIES DIVERSES.

DISCOURS *sur le plaisir qu'il y a
à faire du bien.*

DISCOURS *de Réception prononcé
dans une Société Littéraire le 28 Juillet
1748.*

LES

LES MUSES

PIECE DRAMATIQUE

En quatre Parties.

*Représentée pour la premiere fois
par les Comédiens Italiens ordi-
naires du Roi , le 12 Décembre
1738.*

PREMIERE PARTIE.

Tome II.



A C T E U R S.

MELPOMENE, Muse de la *Tragédie*.

ERATO, Muse de la *Pastorale*.

THALIE, Muse de la *Comédie*.

EUTERPE, Muse de la *Musique*.

TERPSICORE, Muse de la *Danse*.

SUIVANS & SUIVANTES de *Terpsicore*.

SILVIA.

ARLEQUIN.

M. ROMAGNESI.

M. MARIO.

*La Scène est sur le Théâtre de la Comédie
Italienne.*



LES MUSES.

PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

SILVIA, ARLEQUIN.

(Ils entrent chacun d'un côté du Théâtre en rêvant.)



SILVIA.

Eh bien, mon cher Arlequin !

ARLEQUIN.

Eh bien, ma chere Silvia !

SILVIA.

Te voilà tout triste ?

ARLEQUIN.

Vous voilà toute rêveuse ?

SILVIA.

Tu soupires ?

LES MUSES;
ARLEQUIN.

Vous gémissiez ?

SILVIA.

Mais dis-m'en la raison ?

ARLEQUIN.

Mais apprenez-m'en la cause ?

SILVIA.

Réponds-moi donc : tu m'interrogeras après si tu veux.)

ARLEQUIN.

Il est vrai : ce raisonnement-là est très-raisonnable.

SILVIA.

Me crois-tu capable d'en faire d'autres ?

ARLEQUIN.

Je ne dis pas cela ; mais, voyez-vous... les femmes quelquefois....

SILVIA.

Eh bien, les femmes....

ARLEQUIN.

Sont souvent brouillées avec la raison.

SILVIA.

Impertinent ! tu as envie de te brouiller avec moi.

ARLEQUIN.

Pardon, soit dit sans vous offenser. L'adorable Silvia sçait imiter les caprices & les défauts des femmes, mais elle ne les a pas.

SILVIA.

Je ne veux pas plus de tes complimens que de tes injures.

PROLOGUE.

ARLEQUIN.

Vous me défendez aussi de vous louer ? oh !

SILVIA.

Tes louanges ne m'honoreroient guères.

ARLEQUIN.

Les louanges, de quelque part qu'elles viennent, sont toujours flatteuses : les injures d'un sot ne sont pas outrageantes : mais ses éloges sont agréables. Oh ! que la bouche qui nous loue nous paroît belle !

SILVIA.

Tu aurois beau remplir la tienne d'éloges ; elle ne me plairait pas davantage.

ARLEQUIN.

Doucement ! votre mauvaise humeur l'emporte sur votre goût, je le vois bien : mais, brisons là-dessus ! nos affaires vont mal, ma chère Silvia, & voilà ce qui me désespère.

SILVIA.

Voilà aussi ce qui m'afflige.

ARLEQUIN.

Qu'est devenu cet heureux tems, où Paris couroit en foule à nos Spectacles ! les plus petites bagatelles que nous jouions remplissoient nos Loges & notre Parterre ; mais aujourd'hui, nous avons beau faire ; à peine s'empresse-t-on de venir à nos premières Représentations ; & l'on nous juge sans miséricorde : je crois pourtant que nos Pièces d'aujourd'hui valent bien celles que nous donnions alors.

SILVIA.

C'est qu'alors nous étions nouveaux venus ;

nous avons ce grand mérite de la nouveauté ,
mon Enfant : & c'est-là le seul qui mette Paris en
mouvement. Mais ne vois-tu pas cette Dame qui
s'avance ?

ARLEQUIN.

Je ne la connois pas.

SILVIA.

Je la connois encore moins.

ARLEQUIN.

Elle a un air sombre qui me déplaît.

SCENE II.

MELPOMENE, SILVIA,
ARLEQUIN.

MELPOMENE.

Q Uand votre intérêt seul me conduit en ces
lieux,
D'où vient l'étonnement que l'on montre à mes
yeux ?

SILVIA.

Vous nous faites beaucoup de grace ! n'ayant
pas l'honneur de vous connoître , nous ne comp-
tions pas avoir celui d'être connu de vous.

ARLEQUIN.

Madame , en vérité l'honneur... dont vous
nous... honorez... passe tous les honneurs...
que jamais... ma foi , ne sçachant pas à qui j'ai
la gloire de porter la parole , je ne sçais en quel
genre d'éloquence, je dois vous faire ma harangue.

PROLOGUE.

7

MELPOMENE.

Vous ne connoissez pas la tendre Melpomene,
Elle, qui fit toujours la gloire de la Scène.

ARLEQUIN *tournant le dos.*

Pz, pz, pz. . . .

SILVIA.

Melpomene!

ARLEQUIN.

Vous êtes trop pleureuse ! je suis bien assez
chagrin, sans que vous veniez encore m'attrister
davantage ! Ouf ! vous me faites peur ! Je m'en
vais chercher quelqu'un de mes Camarades que
vous effrayerez moins, & qui sera plus digne de
vous recevoir.

SCENE III.

MELPOMENE, SILVIA.

MELPOMENE.

L'Aimable Silvia sent-elle dans son cœur
Passer, à mon abord, une égale frayeur ?

SILVIA.

Je respecte & j'admire la Muse de la Tragédie !
mais je ne vois pas qu'elle nous puisse être d'un
grand secours : je ne prévois même pas quel su-
jet peut l'amener ici, à moins qu'elle ne vienne
nous demander grace de la Parodie.

MELPOMENE.

Non, non, je n'en crains pas les fades rail-
leries :

La première toujours, je ris des Parodies.

A iij

Faut-il pas que Momus jouisse de ses droits ;
Et qu'il serve à leur goût ceux qui suivent ses
loix ?

S C E N E I V.

MELPOMENE, SILVIA, ARLEQUIN,

MM. ROMAGNESI & MARIO.

ARLEQUIN *montrant Melpomene à ces Messieurs*

LA voilà ; mais croyez-moi , chassez-la d'ici au
plus vite ; nous n'avons que faire de sa figure mé-
lancolique.

M. ROMAGNESI *à Melpomene.*

Muse respectable , quel dessein vous amene
parmi nous ?

M. MARIO.

Quelle générosité vous conduit parmi ceux
que vous devez regarder comme vos ennemis ;
mais qui dans le fond rendent à vos grands ta-
lens la justice qu'ils méritent.

MELPOMENE.

Je vous viens aujourd'hui demander un asile.
Si je l'obtiens de vous , & la Cour , & la Ville ,
Par cette nouveauté , me trouvant plus d'appas ,
Sans doute à ce spectacle accourront sur mes pas.

ARLEQUIN.

Ei , notre Théâtre n'est fait que pour faire rire ,
& vous êtes trop lugubre.

SILVIA.

Je ne crois pas que l'afile que vous demandez puisse vous être fort favorable.

M. MARIO.

Vous ne trouverez peut-être point ici de sujets capables de remplir vos intentions , ni vos desirs. Retournez sur ce fameux Théâtre dont vous êtes en possession , & le seul où vous puissiez paroître avec éclat.

MELPOMENE.

Ces beaux jours sont passés , hélas ! ... Eh quoi, vous-mêmes ,

N'êtes-vous pas instruits de mes malheurs extrêmes ?

On méprise aujourd'hui l'Art qui fit autrefois
La gloire de la France , & le plaisir des Rois.

Depuis que , sous mon nom , Calliope trop vaine
A , d'un stile ampoulé , fait retentir la scène ,

Sans exiger encor la pitié , la terreur ,
Où je sçais , tour-à-tour , faire passer un cœur ;

Le Public , qu'a séduit son pompeux verbiage ,
Ne veut , de mots ronflans , qu'un bizarre assem-
blage ,

Que, d'Epithetes vains, de grands vers tout tissus,
Et des traits recherchés ensemble mal cousus ;

Cette simplicité , tableau de la Nature ,
Ces nobles sentimens ma plus chere parure ,

Les Caracteres vrais jusqu'au bout soutenus ,
La Conduite , les Mœurs , sont-ils encor connus ?

Racine est aujourd'hui traité de Prosaïque :

La Tragédie enfin n'est plus qu'un monstre épi-
que.

Ah ! ce qui mer sur-tout le comble à mes douleurs ,
L'envieuse Thalie achève mes malheurs :

A. V.

Des débris de cet Art, elle a fait tous ses charmes :
 En chauffant le Cothurne, elle arrache des larmes;
 Et n'a plus de succès qu'en usurpant mes droits.
 Ainsi je viens tâcher de faire ouïr ma voix,
 Sur ce même Théâtre, où jadis les Corneilles
 Ont fait, de ce grand Art, admirer les merveilles;
 Et c'est le seul moyen que je puis employer
 Pour supplanter Thalie & la mortifier ;
 Je la dois, à mon tour, chasser de son Empire.
 C'est à vous de répondre à l'ardeur qui m'inspire ;
 Liant nos intérêts, tâchons de ramener
 Des inconstants trop prompts à nous abandonner.

ARLEQUIN *à part.*

Quel projet extravagant ! (*à Melpomene.*) Madame, apparemment les grands mots de Calli...
 Galliropé vous ont si fort étourdie, que vous avez
 le transport au cerveau ! Car vous ne sçavez ce que
 vous dites. Ma foi pour le coup vous me faites
 rire, (*il rit.*) ah, ah, ah ! Si vous nous promet-
 tiez d'être toujours aussi ridicule, je donnerois ma
 voix pour votre réception. (*il rit.*) Ah, ah, ah !
 (*à part.*) elle a perdu l'esprit à force de se met-
 tre en fureur.

M. ROMAGNESI.

Muse, l'accord que vous nous proposez est fort
 obligeant pour nous ; mais encore une fois, vous
 ne sçauriez y trouver votre compte.

MELPOMENE.

Eh bien, que risquez-vous ? si l'ouvrage déplaît,
 Vous en aurez du moins la gloire du projet.

M. MARIO.

Vous le voulez, il faut céder ; quelque difficul-
 té que je prévoye, vous pouvez compter sur mon
 zèle.

ARLEQUIN.

Oh ! pour moi, je m'en vais faire la cabale : cela est si pitoyable que....

SILVIA.

Console-toi, mon pauvre Arlequin, tu n'en paroîtras que plus aimable après le sérieux ; songe d'ailleurs que peut-être cette idée bizarre nous amenera du monde.

ARLEQUIN.

Il est vrai que ce n'est pas le raisonnable qui réussit le plus souvent : c'est le singulier, l'extraordinaire, le barroque même : voilà ce qu'il faut. Mais quelle est cette Bergere ? Que vient-elle chercher ici ? Qu'elle a l'air fade !

SCENE V.

MELPOMENE, ERATO, SILVIA,
ARLEQUIN, MM. ROMAGNESI,
& MARIO.

MELPOMENE.

Comment ! C'est Erato ! C'est la Muse chant-
pêtre !

ERATO.

Melpomene s'offre à mes yeux !
Je n'aurois pas cru qu'en ces lieux
Je la verrois jamais paroître.

Avj

LES MUSES,
MELPOMENE à *Erato*.

Quel soin ici vous-même a pû vous attirer !
Quelque charmant Tircis vous fait-il égarer ?

ARLEQUIN à *Erato*.

Eh ! Madame , croyez-moi , cherchez fortune ailleurs ! Il n'y a point ici de doux murmure , de tendre ramage , de plaintif Echo ; point de Prés , point de Bois , & point de Vallons ; il n'y a rien ici de votre langoureuse Arcadie , ni de votre ennuyeux Lignon , & encore moins de votre forcierre de Thessalie : retournez-y , s'il vous plaît , & ne venez point affadir les grands projets que nous méditons..

SILVIA.

Tout cela est pourtant bien joli..

ERATO.

Où , c'est sur ces bords agréables ,
Où la tendre innocence habite avec l'Amour ,
Qu'on trouve cet heureux séjour ,
Si digne d'inspirer les vers les plus aimables.

M. ROMAGNESI.

Tous ces jolis vers ne font plus du goût du temps.

M. MARIO.

Vos Bergers n'ont pas assez d'esprit.

ERATO.

De ce qu'on nomme esprit , je ne fais point de cas :

Je lui refuse mon suffrage ;
Et je viens aujourd'hui vous porter un ouvrage
Où sûrement vous n'en trouverez pas.

M. ROMAGNESI.

Une Pastorale pour nous !

PROLOGUE.

13

ARLEQUIN.

En voici bien d'un autre ! Je ne suis plus surpris si les Amateurs des Muses sont fous, elles extravagent elles-mêmes.

MELPOMENE.

Arlequin en Berger aura beaucoup d'appas !

ERATO.

Il feroit mieux en Romain, n'est-ce pas ?

SILVIA.

Pour moi, je vous avoue que j'ai une grande demangeaison de me voir en Bergere, entourée de petits moutons, sur le penchant d'une Colline, au bord d'un Ruissseau, dans l'onde transparente... Quel plaisir de pouvoir, comme *Sophilette**....

ERATO.

Eh quoi, vous imaginez-vous
Que toujours une Pastorale
Doit recevoir ses charmes les plus doux
De l'ignorance sans égale
D'une Agnès novice en amour ?
Non, non, je prétends en ce jour,
Prendre un autre moyen pour plaire,
Par l'intrigue & par l'intérêt,
Me tirer, si je puis, d'affaire :
Et j'attends, de mes soins, un favorable effet.

MELPOMENE.

Vous pourriez concevoir un peu trop d'espérance :

Je dois, quoi qu'il en soit, avoir la préférence.

SILVIA *apercevant Thalie.*

Voici qui vous mettra d'accord.

* L'héroïne de la charmante Pastorale intitulée LA MARCHÉ DE L'AMOUR, par feu M. AUTRAU.

SCENE VI.

MELPOMENE, THALIE, ERATO;
SILVIA, ARLEQUIN, MM. RO-
MAGNESI & MARIO.

THALIE.

Que vois - je , ô ciel ! Erato , Melpomene !
(*aux deux Muses.*)

Et quel sujet , en ces lieux vous amene ?
Sur ce Théâtre où je donne la loi ,
Où le Public ne se rend que pour moi ,
Par votre orgueil , follement emportées ,
De m'en chasser , vous seriez-vous flattées ?

ARLEQUIN à *Thalie.*

Vous l'avez dit ! de grace , ma chere Amie ,
aidez-moi à me défaire de ces deux extravagantes ;
dont l'une veut me mettre la Houlette à la main ,
& l'autre le Cothurne au pied. Soutenez bien vos droits.

THALIE.

Ah , quel projet ! Quelles préventions !
Erato-même a des prétentions !

ARLEQUIN *en riant.*

Cela fait rire de pitié , ah ! ah ! ah !

THALIE à *Melpomene.*

Vous , de Thalie , implacable Rivale ,
Qu'on vit , toujours d'une ardeur sans égale ,

Vous opposer à mes justes projets ,
 Qui ne cessez d'envier mes succès ,
 Pour me chasser de ce brillant Théâtre ,
 Pour mieux tromper Paris qui m'idolâtre ,
 Vous ferez-vous , sous mon nom , annoncer ?

MELPOMENE.

A ces lâches détours , je pourrois m'abaisser ?
 Je voudrois , du Public , surprendre la justice ?
 C'est à vous d'employer un pareil artifice ;
 Vous , qui craignez les yeux d'un Parterre éclairé ,
 Par qui jamais votre Art n'est au mien préféré.

THALIE.

Et cependant , pour briller dans le nôtre ,
 Vous-même avez abandonné le vôtre !

MELPOMENE.

Ai-je ? û mériter ce reproche insultant ?
 Moi , du Comique ! moi , qui le méprise tant ?

THALIE.

Qui les fit donc , ces tristes Comédies ,
 Où l'on ne court , qui ne sont applaudies ;
 Que pour les pleurs qu'elles savent tirer ?
 Que , de mon nom , l'on ose décorer ?

MELPOMENE.

C'est vous , qui ne pouvant fournir votre carrière ,
 Ni remplacer jamais votre fameux Molière ,
 Ni votre cher Regnard , ni l'aimable Dancour ;
 Avez , pour réussir , cherché ce nouveau tour ;
 Et voulant , comme moi , faire des Tragédies ,
 Avez fait naître enfin ces Pièces Amphibies.

THALIE.

Leur Sérieux pourtant ne déplaît point ,
 Et leur Comique est mauvais en tout point ;

LES MUSES,

Il n'est donc pas l'ouvrage de Thalie !
M'en accuser, c'est pure calomnie.

MELPOMENE.

Leur Tragique est mauvais autant que leur Plaisant ;

Il n'est donc pas de moi ! rien n'est plus convainquant.

ARLEQUIN.

Bonne drogue, dont personne ne veut !

ERATO.

Ainsi, mes sœurs, sans vous entendre,
Vous vous plaignez amèrement :
Pour charmer le Public, l'amuser, le surprendre ;
Vous vous pillez de même assurément.

MELPOMENE.

Je ne m'occupe point de vouloir faire rire :
Cet objet est trop bas ; un plus beau feu m'inspire !

THALIE.

Moi, pour daigner faire verser des pleurs,
J'abhorre trop les cris & les douleurs !

ARLEQUIN.

Ho ! la plaisante dispute ! Cependant le tems passe
& notre spectacle ne commence point
(à Melpomene.) Madame la *Terrible* , & vous
(à Erato.) Madame la *Douceuse*, ayez la bonté
de nous laisser la place vuide ; aussi-bien nous n'avons plus besoin de vous , puisque voilà Thalie heureusement de retour.

MELPOMENE.

A cette honte , moi , je serois réservée !
Je pourrois lui céder ! Lorsqu'elle est arrivée ,
Ne consentiez-vous pas d'obéir à mes loix !
Eh bien, jusques aubout je défendrai mes droits !

PROLOGUE.

M

M. MARIO à *Melpomene* :

Il y a de la justice à cela ; & l'on ne doit point vous faire une pareille malhonnêteté.

SILVIA à *Mario*.

Vous êtes pour *Melpomene* ; moi , je me déclare pour *Erato* ! je ne souffrirai pas qu'on lui fasse un tel affront.

ARLEQUIN *embrassant Thalie* :

Pour moi , je n'abandonnerai pas le parti de ma bonne *Anie* , & puisque je la tiens , je ferai tous mes efforts pour ne m'en pas séparer.

MELPOMENE à *Romagnesi*.

C'est à vous maintenant de donner la victoire ; Et votre choix enfin , va faire notre gloire.

ERATO.

Je veux bien suivre cette loi.

THALIE.

Je m'y soumets , si Monsieur est pour moi.

Mr ROMAGNESI.

Je voudrois vous accorder & vous retenir toutes trois.

MELPOMENE.

Que dites-vous ? comment !

ERATO.

Encor c'est quelque chose.

THALIE.

A tout accord , d'avance je m'oppose ;
J'ai le bon droit ; je ne veux rien céder ;
Sur ce pied-là , Monsieur peut décider.

M. ROMAGNESI à *Thalie*.

Pourquoi s'obstiner (*aux trois Muses.*)
réunissez-vous pour former un spectacle qui fera
d'autant plus agréable qu'il sera plus varié.

ARLEQUIN.

Allons , ma chere *Thalie* , ne faites plus la revê-
che ; vous ne risquez rien à ce marché ; tous les
avantages sont pour vous , je vous promets de vous
faire réussir , & de vous procurer la victoire : elles
vont tomber , Dieu sçait

MELPOMENE.

Il faut que nous ayons un égal avantage :
Je vais à cet effet abrégér mon ouvrage ,
Et veux que , sans entre-acte , il soit représenté.

ERATO à *Melpomene*.

J'admire cet excès de générosité ;
Et consens , comme vous , à réduire ma Pièce :
Plus on abrège , & plus on intéresse.

ARLEQUIN à *Thalie*.

On vous sert sur les deux toits , vous n'avez rien
à repliquer.

THALIE.

A mon affront , moi , je pourrois souscrire !
Non , puisqu'on veut partager mon Empire ,
Il m'est plus doux d'en sortir à jamais ,
Que d'approuver ces odieux projets !
Sur les ingrats qui me font cette offense ,
Je ne puis mieux signaler ma vengeance ,
Qu'en leur laissant , pour unique secours ;
Deux fades Sœurs qui déplairont toujours
Dès que , sans moi , l'on les verra paroître !
A leurs dépens , ils pourront le connoître :

Ah ! quel plaisir quand on les sifflera !
C'est vainement qu'on me rappellera :
Pour eux alors pire qu'une Marâtre ;
J'irai briller sur un autre Théâtre. *Elle sort.*

ARLEQUIN *voulant l'arrêter.*

Eh ! mais, c'est prendre la chèvre bien légèrement ! attendez , elle ne m'écoute pas : elle fuit tout de bon il faudroit peut-être

(*On entend une Symphonie vive & agréable.*)

Mais, qu'entens-je ?

SILVIA.

C'est la Muse de la Musique.

ARLEQUIN *en sautant de joye.*

Avec la charmante Capriole : elle nous peut aisément consoler & dedommager même du départ de Thalie : Rejoignons-nous !

SCENE VII.

MELPOMENE, ERATO, EUTERPE ;
TERPSICORE, SILVIA,
ARLEQUIN, MM. ROMAGNESI,
ET MARIO.

Terpsicore entre en dansant au bruit de la Symphonie. Après qu'elle a dansé.

EUTERPE *en chantant , récit.*

Nous joignons à vos Jeux notre Art qui les décore ;

Sans Euterpe , & sans Terpsicore ,

Prétendez-vous plaire aujourd'hui ?

Non, non, pour réussir, prenez-nous pour appui.

Air.

Le Chant & la Danse ont des graces,
 Dont tout le Public est séduit ?
 Le plaisir vole sur leurs traces,
 Et la Critique austère , à leur aspect s'enfuit,
 Le Chant & la Danse ont des graces
 Dont tout le Public est séduit :

MELPOMENE à *Euterpe*.

De plaire, sans vos soins, Melpomene se pique.
 Quoi, n'est-ce pas alléz qu'au Théâtre lirique,
 Par vous, mes Heros même expirent en chan-
 tant :

à *Terpsicore*.

Que par vous, mes Guerriers combattent en
 dansant ?

E R A T O.

Je ne suis pas si difficile,
 Et reçois un secours qui me peut être utile.
 Sans leurs Hautbois & sans leurs Chants,
 Je crois que mes Bergers seroient fort peu tou-
 chants.

ARLEQUIN à *Euterpe*.

Quelques Airs, c'est tout ce qu'on peut accep-
 ter de vous : mais Terpsicore sans proferer une
 parole peut remplacer Thalie, & imiter ses Jeux :
 & voilà le secours que nous osons attendre d'elle
 aujourd'hui.

*Terpsicore danse en signe d'approbation, & ses
 Suivans forment un Divertissement.*

F I N D U P R O L O G U E.

MENZIKOF,

TRAGÉDIE

SECONDE PARTIE.

AVERTISSEMENT.

L Orsqu'on mit au Théâtre ce spectacle
DES MUSES, la Tragédie de MEN-
ZIKOF fut jouée sous le titre de PHA-
NAZAR. Il y eut pour cela des raisons
qui ne subsistent plus ; & qui permettent ,
en redonnant à cette Pièce sa première for-
me , de lui rendre aujourd'hui les agré-
mens & la vérité qu'elle avoit perdus par
le changement des noms de ses Héros , par
la transposition de la Scène , & par l'al-
tération de l'Histoire , de la Chronologie
& de la Géographie ; qui n'étoient pas
aussi exactement observées dans Phanazar,
qu'elles le sont dans Menzikof.



A

SA MAJESTÉ
CZARIENNE,
IMPERATRICE
DE RUSSIE*.



MADAME,

*Tandis que vos Armes triomphantes tiennent une
partie de l'Europe en allarme , & font trembler
l'Asie ; tandis que du Nord au Midi tout retentit*

* ANNE IWANOWNA , morte le 27 Octobre 1740.
Elle étoit nièce du Czar PIERRE le Grand.

de votre gloire, permettez que du sein de la France, où les hautes vertus & les grands-exploits furent toujours applaudis & honorés, un cœur-ébloui de votre Grandeur, vienne au pied de votre Thrône faire éclater les plus justes transports d'admiration & de zele! souffrez, MADAME, que pour son hommage, il ose présenter à VOTRE MAJESTE', le portrait de ce fameux Monarque, que l'on voit revivre en elle!

Pouvoit-on espérer que ce Héros n'étant plus, son Thrône conserveroit l'éclat dont il l'avoit décoré? sembloit-il naturel qu'il ne perdit rien de sa splendeur!

En vain un Prince fait les plus beaux établissemens, donne les plus sages loix, entreprend les plus heureux changemens de Politique & de discipline, la vie de l'homme est si bornée qu'il ne sçauroit recueillir le fruit de ses généreux soins, & souvent ils sont entierement perdus & pour lui & pour ses Peuples, si ceux qui lui succèdent n'en comprennent pas tous les avantages, s'ils ne brûlent pas d'un aussi digne zele, & s'ils ne mettent pas toute leur attention à affermir ce que le Législateur n'a fait, pour ainsi dire, qu'ébaucher.

Le Ciel s'intéressoit trop à la gloire de PIERRE LE GRAND, pour la laisser imparfaite: il avoit destiné VOTRE MAJESTE' pour y mettre le sceau, pour rendre ses travaux durables, & ses bienfaits immortels.

Animée par un exemple si glorieux, vous avez, MADAME, embrassé toutes ses vastes idées; vous les avez remplies.

Il a rassemblé les beaux Arts , & vous les faites fleurir ; il a bâti des Villes , & vous les embellissez ; il a construit des Vaisseaux , & vous leur donnez l'esfor ; il a reculé les barrières de ses Etats , & vous les rendez impénétrables ; il a appris à ses Peuples l'art de vaincre & vous leur apprenez celui d'user dignement de la victoire ; il leur a donné des loix , & vous les faites observer ; il vous a laissé une Cour nombreuse , & vous la rendez aussi polie & aussi magnifique qu'aucune qui soit en Europe ; il s'est fait craindre de ses ennemis , vous vous en faites aimer : en un mot , il a commencé le bonheur de son Empire , & vous l'achevez.

Puissent, MADAME, une prospérité & une gloire si bien méritées s'accroître de jour en jour ! Puissent vos Armes toujours victorieuses terrasser à jamais le superbe ennemi du nom Chrétien ! Ce sont là les vœux ardens dont je suis animé ; & c'est avec la vénération la plus parfaite & le plus profond respect que je suis,

MADAME,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble & très-
obéissant Serviteur
DE MORAND
B

Tome II.

A C T E U R S.

PIERRE LE GRAND, Czar de Moscovie,
Empereur de Russie.

Le Prince d'AMILKA, du sang du Czar.

SOPHIE, Fille du Prince.

MENZIKOF, Favori du Czar.

SUITE du Czar.

GARDES.

La Scène est à Petersbourg, dans le Palais du Czar.



MENZIKOF,

TRAGÉDIE.

SCENE PREMIERE.

AMILKA, SOPHIE.



AMILKA.

O U S triomphons, ma Fille, & mes
vastes projets

Arrivent au moment du plus flatteur
succès.

C'est à toi de répondre au transport qui m'agite ;
De hâter les desseins qu'en secret je médite.

Il faut que ta fierté, que peut-être l'Amour

A mes ressentimens s'immolent en ce jour ;

Et que tes yeux vainqueurs, pour finir leur ouvrage,
S'abaissent à souffrir un méprisable hommage.

De toi seule, en un mot, dépendent nos destins ;

Mon repos, ma grandeur, ma vie est dans tes
mains.

Aveuglément soumis aux volontés d'un pere ;
 Mon cœur, pour accomplir ce que le vôtre espere,
 N'a pas besoin , Seigneur , d'être encore occupé
 De ces grands intérêts dont vous l'avez frappé.
 Examiner les loix qu'un juste droit impose ;
 Avant que d'obéir, en rechercher la cause ,
 De sa soumission , c'est perdre tout le fruit ;
 On doit fermer les yeux quand le devoir conduit.
 Qu'exigez-vous , Seigneur ? faites-le-moi con-
 noître ,
 Pour être satisfaits vos vœux n'ont qu'à paroître ;
 Et, ...

A MILKA:

Dans toi, Menzikof adore son Vainqueur:
 Pour n'être pas instruit des secrets de son cœur,
 Je prends trop d'intérêt dans tout ce qui s'y passe:
 De son amour naissant, j'ai reconnu l'audace;
 Ses regards étonnés, son trouble à ton aspect,
 Ses nouveaux soins pour moi, son zèle, son respect;
 Surtout depuis un temps, cette sombre tristesse,
 Tout découvre à mes yeux le tourment qui le
 presse.
 Et, si ce n'est l'Amour, qui peut l'inquiéter?
 Et, si ce n'est ton cœur, qu'a-t'il à souhaiter?
 Par un de ces grands coups dont la Fortune joue,
 Placé du plus vil rang, au sommet de sa roue;
 Le Favori du Czar, son conseil, son appui,
 De la Russie enfin le premier après lui:
 Dans ce brillant degré de gloire & de puissance;
 L'Amour seul peut encor flatter son espérance;
 Ou plutôt, ton hymen l'alliant à son Roi,
 Il pourroit mettre ensemble, en obtenant ta foi,
 Le comble à son amour, & le comble à sa gloire.

SOPHIE.

Jusques ici, Seigneur, je n'ai pas lieu de croire
Que si haut, Menzikof ose pousser l'orgueil,
Ni le moindre soupir, ni le moindre coup d'œil...

AMILKA.

La crainte qui l'arrête, & lui ferme la bouche,
Montre encor mieux l'excès de l'amour qui le
touche.

Lorsqu'ils ne brûlent pas de véritables feux,
Les hommes tels que lui sont moins respectueux.
Leur bonheur les aveugle; &, pour se faire enten-
dre,

Le devoir a besoin de l'amour le plus tendre.
Mais tous ces vains respects sont enfin superflus,
Il est tems que son cœur ne se contraigne plus.

SOPHIE.

Quoi ! Seigneur, vous voulez... ?

AMILKA.

Oui, je veux qu'il s'explique,
Tu sçauras les raisons de cette politique.
Il faut, pour m'obéir, qu'enhardissant son feu,
Tu l'engages, ma fille, à t'en faire l'aveu ;
Que, loin de t'offenser d'un discours téméraire,
Tu le flattes encor de l'espoir de te plaire :
Il faut ne t'attacher qu'à le mieux asservir ;
Plus tu vas l'enflâmer, plus tu vas me servir.

SCÈNE II.

SOPHIE *seule.*

IL peut donc éclater cet amour qui me dompte !
Il attaquoit ma gloire, il auroit fait ma honte !

O surprise agréable ! ô favorable loi !

Le devoir l'autorise , il est digne de moi.

Mais quels heureux succès pourroient toucher
mon pere ?

Des feux de cet Amant qu'est-ce donc qu'il espere ?

Eh , qu'importe a mon cœur de sonder ses projets ?

Qu'ils sont beaux à mes yeux ! ils flattent mes sou-
haits.

Ah ! si pour les hâter , près du Héros que j'aime ,

Il ne faut qu'adoucir une rigueur extrême ,

Que sçavoir à quel point l'Amour l'a pû blesser ,

Je te servirai mieux que tu ne peux penser ,

Mon pere. . . Mais on vient ! Ciel ! Menzikof ap-
proche.

Quand mon secret penchant ne craint plus de re-
proche ,

Que le peu de retour de mon ingrat vainqueur ,
Amour , ne fasse pas d'obstacle à mon bonheur !

S C E N E III.

SOPHIE , MENZIKOF.

MENZIKOF.

M Adame , pardonnez un abord téméraire ;
J'ai cru trouver ici le Prince votre père ;
Mais puisqu'un sort trop doux vous présente à
mes yeux ,

Ah ! ne m'enviez point un moment précieux.

Plein des nouveaux exploits que son bras se pro-
pose

A partir de ces lieux , l'Empereur se dispose :

Il ne laissera pas un superbe Rival
Accabler son Ami du coup le plus fatal.
Le Prince d'Amilka doit marcher , & le suivre
Je conçois les douleurs où ce départ vous livre ;
Et mon cœur , avec vous , prompt à les partager ,
Prévoyant vos ennuis , ne peut que s'affliger.

SOPHIE.

Les intérêts du Czar , ceux de la Moscovie ,
A de plus nobles soins , tout , Seigneur , vous con-
vie.
Quels vastes champs d'honneur vont de nouveau
s'ouvrir ?
Songez à ces Lauriers dont il faut vous couvrir.
Tous les vœux des Héros ne tendent qu'à la
Gloire.

MENZIKOF.

Ah ! qu'on achète cher une triste victoire ,
Lorsque , pour l'obtenir , il se faut arracher
A tous les sentimens dignes de nous toucher ;
Lorsqu'il faut s'éloigner d'un objet plein de char-
mes ,
Sans être sûr qu'au moins il prend part à nos lar-
mes ;
Sans sçavoir si les jours que l'on court exposer ,
Sont chers aux yeux qui seuls ont droit d'en dis-
poser !

Au milieu des hazards , une fureur sauvage
Guidoit seule autrefois mon aveugle courage ;
Une vertu farouche aigrissant mon courroux ,
Sans combattre pour moi , je combattois pour
tous.

Je ne concevois pas qu'au sein de la victoire ,
Un Héros triomphant pût trouver d'autre gloire ,
Que celle de se voir entouré d'ennemis ,

Fuyant de toutes parts , immolés & soumis ;
 Jé ne concevois pas cette douceur parfaite
 Que lui doit procurer l'espérance secrète
 De se voir applaudi des yeux qui l'ont charmé ;
 Et de paroître encor plus digne d'être aimé.

Que mon bras animé d'une telle espérance ,
 De son Roi dignement serviroit la vengeance !
 Il n'est aucun exploit qu'il craignît de tenter ;
 Il n'est aucun péril qui le pût arrêter !
 Que dis-je ! un seul regard de celle que j'adore
 Entraîneroit si loin l'ardeur qui me dévore ,
 Que nos plus fiers Voisins en prendroient de l'es-
 froi ,

L'Alexandre du Nord * trembleroit devant moi.
 Mais ciel ! à quel transport s'abandonne mon
 ame !

Non , non , tant de bonheur n'est pas fait pour ma
 flâme.

Je suis indigne , hélas ! de vaincre la fierté
 Du cœur , où malgré moi , mon amour s'est porté.
 Dans les sanglans combats, où le devoir m'appelle,
 Je ne dois point chercher une gloire nouvelle ;
 J'y dois , par le trépas , punir mon triste cœur
 D'avoir osé , trop haut , élever son ardeur.

S O P H I E.

La fortune , pour vous , si fertile en miracles ,
 A vos vœux jusqu'ici , n'a pas mis tant d'obstacles ,
 Des nouvelles douceurs où votre cœur prétend ,
 Son secours prodigué vous doit être garant.
 Craignez de l'irriter par trop de défiance :
 Un pareil désespoir est pour elle une offense.

M E N Z I K O F.

Ah ! de tant de bienfaits, elle a sçu me combler ,

* Charles XII. Roy de Suède , ainsi surnommé.

Que ses affreux revers sont prêts à m'accabler !
 Constante pour moi seul , pour moi seul sans ca-
 price ,
 Peut-elle , à mes désirs , être toujours propice ?
 Non , je sens par ce feu , qui brûle sans espoir ,
 Qu'elle ne m'élevoit que pour me faire choir.
 Car enfin , rien ne peut remplir l'immense espace
 Que laisse un sort bizarre entre l'auguste Race
 De l'adorable objet qu'offense mon amour ,
 Et cet état obscur où j'ai reçu le jour.

S O P H I E.

Des services heureux , des Actions célèbres ,
 D'une obscure naissance , effacent les ténèbres ;
 La solide vertu corrige ce défaut ;
 Pour le prix du mérite , il n'est rien de trop haut.

M E N Z I K O F.

Me flatter d'un succès où je n'ose prétendre ,
 C'est trop chercher , Madame , à ne me point en-
 tendre.

Un sévère courroux , d'inflexibles mépris ,
 D'un trop superbe amour , seroient bientôt le prix ,
 Si vous ne doutiez plus que l'aimable Sophie
 Est ce divin objet à qui je sacrifie.

S O P H I E.

Qu'entens-je ! juste Ciel ! quoi , Seigneur ? . . .

M E N Z I K O F.

Eclatez ,

Déployez contre moi toutes les cruautés !
 Ce téméraire aveu , je le sçais , est un crime ,
 Que ne peut excuser tout l'amour qui m'anime :
 Mais , puisqu'il est commis , je ne m'en repens pas ;
 Il blesse votre rang , sans blesser vos appas :
 Et pourvû que , du rang , l'orgueil seul me punisse ,

B v

Je ne me plaindrai pas du plus affreux supplice.

S O P H I E .

Si la fierté du sang pouvoit vous pardonner ,
Est-il quelqu'autre loi qui pût vous condamner ?

M E N Z I K O F .

Que dites-vous , Madame ? ah ! seroit-il possible ?
Quoi ! si de votre sang cet orgueil inflexible
Contre mes tristes feux, combattoit un peu moins,
Je pourrois me flatter que le tems, que mes soins,
S'ouvriraient quelque jour le chemin de votre
ame ?

(*Il se met aux genoux de Sophie.*)

Ah ! dans le désespoir où me réduit ma flâme ,
Ne me refusez pas le seul soulagement
Capable d'adoucir un si cruel tourment.
Trop heureux mille fois en vous donnant ma vie,
Si, du funeste sort dont elle est poursuivie ,
Je ne puis accuser qu'un aveugle hazard ,
Et si, dans mes malheurs , l'Amour n'a point de
part.

S C E N E I V.

AMILKA , SOPHIE , MENZIKOF.

A M I L K A *à part au fond du Théâtre.*

J'Evois de son ardeur ce qu'il faut que j'espère !
à Sophie.

Ma fille , qu'ai-je vû ? comment un téméraire ,
Insultant votre rang , & bravant mon courroux ,
Ose dans ses transports

Quoi ! Seigneur, pouvez-vous . . .

A M I L K A à *Sophie.*

Laissez-nous un moment !

S C E N E V.

A M I L K A , M E N Z I K O F.

A M I L K A *poursuivant.*

Q Uel fol orgueil te presse ?
As-tu , de ta naissance , oublié la bassesse ?
Les emplois , dont le Czar a daigné t'honorer ,
T'aveuglent-ils assez pour te faire aspirer

M E N Z I K O F.

Je sçais ce que je fus , & j'ai toujours fait gloire ,
Au milieu des honneurs, d'en garder la mémoire.
Mais dans ce souvenir , je ne vois point d'affront
Qui doive ici , Seigneur , faire rougir mon front.
Si , né dans les Grandeurs où la vertu me place ,
J'étois indignement tombé dans la disgrâce
Où m'a mis en naissant un Aïtre rigoureux ,
L'abaissement alors me deviendrait honteux ;
Et , pour humilier une folle arrogance ,
On me pourroit alors reprocher ma naissance.
De nos faits seuls , la Gloire , ou la honte dépend ,
Non , du sang qu'un hazard dans nos veines ré-
pand :

Le lâche en est plus vil sorti d'un sang illustre ;
De son obscurité , le Héros prend du lustre.

B. vj.

Non que par-là , Seigneur , je prétende excuser
Des transports indiscrets qui m'ont fait trop oser :

Jé sçais que pour prétendre à l'auguste Sophie
Il faut qu'à la vertu , la naissance s'allie :

Les bienfaits de mon Maître , & mes heureux ex-
ploits ,

Ne me font point blâmer de si sévères loix :

Mais ce Démon barbare à qui le plus fier cède ;

Qui , malgré nos efforts , nous dompte , & nous ob-
séde ,

L'Amour fait quelquefois oublier le devoir ,

Et laisse trop souvent la raison sans pouvoir .

C'est dans ses traits puissans , dans les yeux adora-
bles . . .

A M I L K A .

Si les fautes qu'il fait peuvent être excusables ,

L'excès seul de ses feux peut les faire oublier .

Il faut donc , Menzikof , pour te justifier ,

Que rien dans ton ardeur désormais ne t'arrête ;

Il faut , pour mériter une auguste conquête ,

S'il est quelque entreprise . . .

M E N Z I K O F .

Ah ! s'il peut s'en trouver ;

Au péril de mes jours je sçaurai l'achever !

Parlez , Seigneur , parlez ; par quel fameux service

Pourrai-je du hazard réparer l'injustice ?

Et m'élever assez

A M I L K A .

T'es-tu bien consulté ?

Ton cœur se promet-il assez de fermeté

M E N Z I K O F .

Quoi ! jamais de la crainte a-t'il subi la honte ?

Péril , tourment , la mort , est-il rien qu'il n'affronte ?

A M I L K A.

Affronter les périls, & mépriser la mort,
Est-ce donc-la toujours le plus pénible effort ?
Pour prévoir la rigueur des loix que je t'impose,
Juges-en par le prix qu'à tes soins je propose.
Ne t' imagine pas que prompt à te flatter,
D'un service commun j'aïlle me contenter.

M E N Z I K O F.

Et, par un foible effort, par un bienfait vulgaire ;
Voudrois-je mériter un si noble salaire ?
S'il m'en coûtoit trop peu pour couronner mes
feux,
J'en trouverois, Seigneur, l'objet moins digne
d'eux.

A M I L K A.

Fais-donc jusques au bout éclater leur constance,
Et viens par des effets prouver leur violence :
Sur d'injustes soupçons, sans égard pour son
sang,

Le Czar, pour s'affermir dans le suprême rang,
Sur mon pere autrefois signala sa furie,
Et par crainte, en secret, lui fit ôter la vie.
J'ai juré, pour venger un affront si cruel,
D'aller, jusqu'en son cœur, porter le coup mortel,
De ravir au Tyran le jour & sa puissance ;
J'ai des amis tout prêts à servir ma vengeance :
Tout ici t'obéit, & son lit t'est soumis :
Ouvre-m'en les chemins, ma fille est à ce prix.

M E N Z I K O F *à part.*

L'ai-je bien entendu ! Quelle fureur affreuse !
Quel ordre ! quel service ! espérance trompeuse !

A M I L K A.

Tu trembles maintenant ! tu crains de t'engager !

MENZIKOF,
MENZIKOF.

Je tremble, mais du crime, & non pas du danger.
Qui, moi ! je tremperois dans ce complot perfide !
Moi ! porter sur mon Maître une main parricide !
Sur un Roi que j'admire, & qui régne en mon
cœur,

Par ses hautes vertus, plus que par sa faveur !
Ah ! si pour aspirer à la main de ta Fille,
Pour mériter l'honneur d'entrer dans ta famille,
La vertu toute pure est un titre trop bas,
S'il faut être illustré par des assassinats,
Va chercher loin de moi, pour placer ton estime,
Des lâches, des ingrats accoutumés au crime.

A M I L K A.

Je veux bien excuser ces premiers mouvemens ;
Qui, d'un cœur généreux, marquent les senti-
mens.

Tu dois beaucoup au Czar, & la reconnoissance
T'a dû faire d'abord embrasser sa défense :
Mais lorsque tu verras l'Amour & la grandeur
Concourir à l'envi pour combler ton bonheur,
Ton intérêt bientôt plus puissant sur ton âme,
Te fera mieux juger de l'ardeur qui m'enflâme :
Songe quel doux Hymen à tes vœux est offert ;
Songe, si jusqu'au Trône un chemin n'est ou-
vert,
Que, lorsqu'au monument il me faudra descen-
dre,

Pour successeur alors je n'aurai que mon Gendre.

MENZIKOF.

Tu cherches vainement à tromper ma raison :
Mon cœur qu'a révolté ta noire trahison,
Démêle avec horreur ce lâche stratagème !

Prends de plus dignes soins , & rentre dans toi-même !

Si ton avidité pour le suprême rang ,
Si la soif de regner , non de venger ton sang ,
Des devoirs de Sujet effaçant la mémoire ,
Laisse au moins dans ton cœur quelque place à la gloire ,

Que l'admiration trop dûe à ce Héros ,
Ses exploits inouis , ses immortels travaux ,
Que le bien , la grandeur , l'amour de ta Patrie ,
Pour ce fameux Monarque apaisent ta furie !
Est-il rien sous tes yeux qui ne parle pour lui ,
Et contre ton forfait ne s'élève aujourd'hui ?
Regarde ces Palais , cette superbe Ville ,
Le séjour des beaux Arts , & des Talens l'azile ,
Qui fait déjà , du Nord , trembler les plus grands Rois ;

Qui peut-être , à l'Europe , un jour fera des loix ;
Regarde cette Rive où l'Onde renfermée

Erave des Vents fougueux la rage envenimée ;
Où nos Vaisseaux , jadis inconnus sur les Mers ,
Apportent des trésors du bout de l'Univers ;
Et songe que ces lieux , en moins d'un demi-lustre ,
Ont acquis par lui seul & leur force & leur lustre ,
Qu'ils n'étoient , de limon , qu'un tas marécageux ,
Et de l'Ours affamé , que le repaire affreux :

Vois ces Peuples polis , généreux , équitables ,
Et songe qu'ils étoient jadis presqu'intraitables !
Si le Ciel , sous tes loix , eût rangé ces Climats ,
Uniquement touché du bien de tes Etats ,
Tenterois-tu pour nous ce qu'acheva son zèle ?

Les périls te prêtant une force nouvelle ,
Irois tu de ton sang quittant la Majesté ,
Aux emplois les plus vils , abaissant ta fierté ,
Chez cent Peuples divers , jaloux de leurs maximes ,

Etudier leurs mœurs, sonder leurs loix sublimes;
 Enlever leurs Vertus, leurs Arts & leurs Secrets,
 Et les porter ensuite à tes heureux Sujets?
 Toi, qui veux par le crime envahir la Couronne,
 Pour apprendre à régner, descendrois-tu du
 Trône?

A M I L K A.

Tu connois mes desseins, rien ne les peut changer.
 C'est à toi de choisir; c'est à toi de longer
 Si l'Hymen glorieux, dont ma bonté te flatte,
 N'est pas digne qu'au moins pour moi ton zèle
 éclate.

Pour sçavoir le parti que prendra ton amour,
 Je te viendrai rejoindre avant la fin du jour,
 Et hâter aussitôt cette grande entreprise,
 Ou t'enlever l'objet dont ton ame est éprise.

S C E N E V I.

AMILKA, SOPHIE, MENZIKOF.

A M I L K A *poursuivant.*

A Pprochez-vous, ma Fille, & venez admirer
 Quel violent amour vous sçavez inspirer!
 Lorsque pour cet Amant que j'ai cru le plus ten-
 dre,
 Je consens jusqu'à lui de vous faire descendre,
 Croyez-vous que l'ingrat trouve qu'à trop haut
 prix
 Un honneur si charmant à sa flâme est promis;
 Vous-même, de vos yeux, éprouvez la puissance;
 Je le laisse à vos pieds rougir de son offense.

SCÈNE VII.

SOPHIE, MENZIKOF.

SOPHIE.

QU'entens-je ! Quoi ! mon pere a fait grace à
vos feux ;

Et vous ne volez pas au-devant de ses vœux ?

Parlez ; est-ce donc là cet ardeur tant vantée ?

Vous voulez m'obtenir sans m'avoir méritée ?

MENZIKOF.

Madame, je vous perds ! cet hymen si flatteur

Dont on venoit m'offrir le charme séducteur,

N'étoit, le croiriez-vous, qu'une perfide feinte ;

Qu'à ma fidélité, la plus horrible atteinte.

On vouloit, de ce cœur à vos pieds abbatu,

Corrompre le devoir, & souiller la vertu.

SOPHIE.

Que dites-vous ? ô Ciel ! je tremble... quoi, mon
Pere !...

MENZIKOF.

Il vient de m'annoncer l'arrêt le plus sévère.

Madame, mon amour ne s'est pas démenti.

Ne le soupçonnez point de s'être rallenti !

Percé de mille traits, dévoré dans mon ame ;

De tout ce que l'Amour peut allumer de flamme ;

Moi, qui, dans les transports qu'inspire un si beau
feu,

Croirois, de tout mon sang, payer encore trop peu

M E N Z I K O F ,

Un seul de vos soupirs , un mot, un regard tendre,
 Aurois je lâchement craint de trop entreprendre
 Pour aller jusqu'à vous , & pour vous posséder ?
 Non , non , le crime seul pouvoit m'intimider.

S O P H I E .

Ah ! que vous m'alarmez ! quel trouble vous agite ?
 Quels sont donc les projets que mon pere médite ?

M E N Z I K O F .

Vous en allez frémir : il exige de moi
 Que je livre à ses coups

S O P H I E .

Achevez, qui ?

M E N Z I K O F .

Mon Roi.

S O P H I E .

Le Czar ? . . . Ciel ! je succombe !

M E N Z I K O F .

Et, pour ce parricide ,
 Votre main est le prix que promet le perfide.

S O P H I E .

Moi , devenir le prix d'un infâme assassin !
 Mon Pere , me livrer pour ce coup inhumain !
 Si , d'un œil de bonté , j'ai reçu votre hommage ,
 Mon cœur n'a point , Seigneur , pris de part à sa
 rage :

Pour vous faire trahir le plus sacré devoir ,
 Je ne vous flatois point d'un séduisant espoir.
 Il est vrai que , lui-même ayant lû dans votre ame ,
 Il m'avoit ordonné d'enhardir votre flâme ,
 Mais sans me confier son criminel objet :
 S'il m'eût alors appris ce funeste projet ,

TRAGÉDIE.

43

Nul égard, nul respect n'auroit pû me contraindre ;

Aussitôt, à ses yeux, sans balancer, sans craindre,
J'aurois fait éclater toute la juste horreur
Qu'excite dans mon ame une indigne fureur.
Cet ordre, que mon cœur trouvoit si favorable,
N'auroit été pour moi qu'un arrêt exécration ;
Et loin de me montrer docile à ses desirs,
J'aurois, comme les miens, fait taire vos soupirs.

MENZIKOF.

Ah ! Madame, est-il vrai qu'à mon ardeur sensible...

SOPHIE.

Envain je me croyois à l'amour invincible,
Sans cesse, avec plaisir, mon cœur considéroit
Ces exploits, ces vertus qu'en vous on admiroit ;
Que j'ai souvent, du Czar, envié la fortune !
Non par l'avidité d'une gloire importune,
Mais pour pouvoir jouir, à force de bienfaits,
Du plaisir de payer dignement vos hauts-faits.
Ce n'est pas qu'à ces coups qui sçavoient trop
m'abattre,
L'orgueil, & le devoir cédaient sans combattre ;
Mais mon pere lui-même est venu réchauffer
L'ardeur dont leurs efforts tâchoient de triompher.
Dès qu'un aveu si doux une fois l'autorise,
Je vous puis, de mes sens, avouer la surprise.
Je ne prévoyois pas qu'en me favorisant
Il ne me préparât qu'un revers si cuisant ;
Qu'au milieu des transports, dont j'étois enchan-
tée,

Notre espérance, hélas ! fût sitôt avortée.

Heureuse cependant de voir, par vos refus,
Que rien ne peut ternir l'éclat de vos vertus !

Heureuse de vous voir , par un effort sublime ;
Justifier si bien vos feux , & mon estime !

MENZIKOF.

Quel affreux sacrifice ! & qu'il va m'en coûter !
Quels traits viennent sur moi tout à coup éclater !
Je brûlois sans espoir , je cachois mon martyre ,
Je dévorais mes pleurs ; on m'aime & je soupire !
Ce bonheur imprévu , loin de finir mes maux ,
Hélas ! me laisse en proie à mille ennuis nou-
veaux !

Sans sçavoir d'être aimé , perdre ce que l'on
aime ,

Sans doute cette perte est un supplice extrême ;
Mais quel comble d'horreur , quand il faut s'arra-
cher

A l'objet qu'on adore , & qu'on a sçu toucher !

SOPHIE.

Armons-nous de constance : une telle victoire
Est digne de deux cœurs jaloux de leur mémoire :
Montrons qu'ils étoient faits pour s'unir en ce
jour

Par la vertu , plutôt que par un fol amour.

Mais gardez cependant que ce cœur magna-
nime

N'aille pousser trop loin son horreur pour le cri-
me ,

Conservez-moi mon pere : en un profond oubli ,
Que son cruel projet demeure enseveli :

Sa haine par nos soins , pourroit être trompée :

De la même fureur feignant d'être occupée ,

Je sçaurai ses complots , nous les détournerons ,

Avec le tems enfin nous les dissiperons.

Je répons que , du Czar , j'assurerais la vie ;

Vous , craignez qu'à mon pere elle ne soit ravie ;

Au comble des douleurs, n'allez pas me plonger !
Pour prix de mon amour, est-ce trop exiger ?
Un seul mot , j'en frémis , feroit périr mon pere !
Et , si vous exposiez une tête si chere ,
Mon cœur , d'horreur pour vous déformais an-
mé ,
Vous haïroit autant qu'il vous auroit aimé.

S C E N E V I I I .

M E N Z I K O F *seul.*

J E cède à mes malheurs ! & mon ame étonnée ,
De tant d'objets affreux , se trouve environnée
Que j'ignore où je dois arrêter mes regards :
Que d'écueils , sous mes pas , s'ouvrent de toutes
parts !

Non , non , quelques grandeurs qu'on me puisse
promettre ,

Quelque objet qu'à mes loix l'Amour puisse sou-
mettre ,

Plûtôt que de trahir mon Roi , mon Bienfaiteur ,
Je me livre sans crainte au plus cruel malheur.

Mais cacher ce complot sous un secret perfide ,
N'est-ce pas devenir toi-même parricide ?

C'est peu , pour ton devoir , que de n'y pas tremper ,
Le taire à l'Empereur , lâche , c'est le frapper.

Sophie espere envain de détourner l'orage ,
Pourrons-nous , du cruel , tromper toujours la
rage !

Ah ! c'est livrer mon Maître aux coups d'un assas-
sin

Que de s'en reposer sur un espoir si vain !

Mais nommer Amilka, c'est immoler sa vie !
 C'est porter le poignard dans le sein de Sophie !...
 Quel parti, juste Ciel ! prendrai-je désormais ?
 Faut-il toujours combattre, & ne vaincre jamais !
 Que vois-je ? c'est le Czar ! Grands Dieux, quel
 est mon trouble !
 A son auguste aspect, que ma honte redouble !

S C E N E I X.

LE CZAR, MENZIKOF.

Suite du CZAR.

LE CZAR.

P Artons, cher Menzikof ! notre Ami va périr ;
 Si nos forces bientôt ne le vont secourir.
 Charles partout triomphe, & tout le favorise,
 A ses armes déjà la Pologne est soumise.
 Il entre dans la Saxe, & l'Empire étonné
 Du bruit de son approche est déjà consterné :
 Mais bientôt ce Lion affamé de carnage,
 Tournera contre nous son implacable rage.
 Les Saxons abbatus, & les Danois soumis,
 Il ne craint plus que moi de tous ses ennemis.
 Détournons ses projets ; qu'une attaque soudaine
 Dans ses propres Etats nous venge & le prévienne.
 Tandis que, pour Auguste, en Pologne avec toi,
 Trente mille Soldats marcheront sous ta loi ;
 Que vingt mille entreront dans la Lithuanie
 Qu'Amilka répandra l'allarme en Livonie ;
 Cent mille combattans commandés par leur Roi,

Au sein de la Suede , iront porter l'effroi.
Je ne sçais , mais déjà je goûte autant de joye
Que si j'avois conquis une si belle proye ;
Je me flate en secret , qu'à mes yeux , à son tour ,
Ce Conquérant si fier nous fuira quelque jour :
Qu'un jour abandonné de l'aveugle Fortune ,
Que sa témérité trop long-tems importune ,
Je le verrai soumis au gré de mes souhaits ,
Aggrandir mes Etats pour obtenir la Paix.

Mais quel ennui profond t'afflige en ma présence ?

Tu sembles m'écouter avec indifférence !
Blâmes-tu mes projets ? crois-tu que mon orgueil ,
Trop prompt à m'éblouir , me cache un triste
écueil ?

M E N Z I K O F.

Moi , blâmer vos projets ! moi qui sans cesse admire

Les hauts-faits que toujours la Gloire vous inspire ?

Non , poursuivez , Seigneur , vous êtes destiné
A flétrir les Lauriers d'un Roi trop fortuné.
Plus heureux si mon bras suivi de la Victoire ,
Peut avoir quelque part à cette haute Gloire ,
Si je puis quelque jour...

L E C Z A R.

Tu te contrains envain ,
A travers tes efforts , j'apperçois ton chagrin ;
Je sçais que la tristesse , où ton ame se plonge ,
Dès long-tems en secret t'inquiète , & te ronge.
A mes yeux Menzikof , c'est trop la déguiser :
Penses-tu que ton Roi ne la puisse apaiser ?
Ton courage , aspirant à des grandeurs nouvelles ,
Porte-t'il a ton cœur ces atteintes mortelles ?

Que peux-tu desirer ? tu n'as qu'à demander ;
Cher Ami , je suis prêt à te tout accorder.

Eh quoi ! tu ne dis rien ? tu détournes la vue.

MENZIKOF *avec un trouble extrême.*

De ces rares bontés , Seigneur , mon ame émuë...

LE CZAR.

Ton trouble encor s'accroît ? ah ! c'est trop m'alarmer !

MENZIKOF *se jette aux genoux du Czar , &c.*
le Czar fait signe à sa suite de se retirer.

Ah ! Seigneur , ç'en est trop ! punissez un coupable ,

Que la honte retient , que le remords accable.

LE CZAR.

Comment ?

MENZIKOF *toujours à genoux.*

Je suis , Seigneur , criminel envers vous !
Et je mérite trop votre juste courroux.

LE CZAR.

Tu m'aurois offensé ?

MENZIKOF *toujours à genoux.*

Contre vous on conspire ;
On veut vous arracher & la vie , & l'Empire ;
Je le sçais. . . & j'hésite à vous le révéler.

LE CZAR.

Quel intérêt si grand t'empêche de parler ?
Quel est l'ingrat Sujet ? ,

MENZIKOF

TRAGÉDIE.

45

MENZIKOF *toujours à genoux.*

Hélas ! je tremble encore. . . .

C'est. . . .

LE CZAR.

Qui ?

MENZIKOF *toujours à genoux.*

L'Auteur des jours de celle que j'adore !

LE CZAR *le relevant.*

Il suffit : je conçois quel trouble étoit le tien ;
Mais tu sçais mes bontés ; achève , & ne crains
rien.

MENZIKOF.

Amilka veut vous perdre ; & le traître a pû croire
Qu'immolant à l'Amour mon devoir & ma gloire,
Je pourrois , contre vous , seconder sa fureur ,
Et conduire ses coups jusques à votre cœur ;
Oubliant , de nos rangs , la distance infinie ,
Il osoit , à ce prix , me promettre Sophie.
Tandis que le cruel , par un si noir projet ,
Prétendoit allier l'innocence au forfait :
La Fille , démentant les fureurs de son Pere ;
Protestoit qu'à ce prix , on ne pourroit lui plaire :
Mais l'amour paternel commandoit qu'a vos yeux,
Je célassé à jamais ce complot odieux.

Autant que , d'Amilka , je détestois la rage ,
Autant Sophie en pleurs ébranlant mon courage ,
Me faisoit , du devoir , perdre le souvenir :
Et voilà le forfait que vous devez punir.

LE CZAR.

Le crime est effacé : ton aveu le répare ;
Il me fait admirer une vertu si rare.
On n'est pas criminel pour être combattu :

Tome II.

C

Ces assauts qui dans l'ame , attraquent la vertu ;
 Relevent son triomphe , ils lui prêtent du lustre ;
 Elle est sûre sans eux , mais ne peut être illustre.
 Tes violens combats excitent ma pitié,
 Et ton insigne effort accroît mon amitié.

Cependant Amilka doit avoir des complices :
 Mais ne nous flattons pas que l'horreur des sup-
 plices

Le contraigne jamais à me les découvrir ,
 Et je vois qu'à la feinte , il faudra recourir.
 Dis-lui que dans ton cœur , ta flâme est la plus
 forte ,

Que , sur tout autre objet , enfin elle l'emporte ;
 Tâche ! par cette adresse , à sçavoir les ingrats
 Qui peuvent appuyer ses lâches attentats.
 Voilà ce que de toi , ton Maître encore exige ,
 Et si , jusqu'à ce point , ton zèle ici m'oblige ,
 Je t'élève si haut , je t'en donne ma foi ,
 Que bientôt je te rends presque égal à ton Roi.

MENZIKOF.

Mon ame , à vous servir , sans relâche animée ,
 Par ce nouvel espoir , n'est pas plus enflammée.

Pour m'engager enfin à suivre ses transports ,
 Le Prince doit bientôt tenter d'autres efforts ;
 J'obéirai , Seigneur ; mais , dans votre colère ,
 Daignez vous souvenir que le traître est le père
 De celle où tous mes vœux.

LE CZAR.

Cache-moi ta frayeur ;
 En ai-je dit trop peu pour rassurer ton cœur ?

MENZIKOF.

Excusez un Amant qui... mais je crois l'entendre !

LE CZAR.

Moi-même ici caché, je prétens tout apprendre.
De la peur des remords ne sois point combattu.
Songe, en servant ton Roi, que la feinte est
vertu.

MENZIKOF, *tandis que le Czar va se cacher*
& *qu'Amilka vient.*

Que vais-je faire? ô Ciel! .. Malheureuse So-
phie!

Est-ce ainsi que tes pleurs... Si je te sacrifie
Au rigoureux devoir qui m'accable en ce jour?
Je sçaurai, par la mort, signaler mon amour.

SCENE X.

AMILKA, MENZIKOF;
LE CZAR *caché.*

AMILKA.

EH bien ces feux ardens, dont tu dis que tu
brûles,
Ont-ils enfin détruit tes frivoles scrupules?
Moins cruel à toi-même, à mes vœux plus sou-
mis,
As-tu, pour mes desseins, conçu moins de mé-
pris?

MENZIKOF.

O tyrannique Amour, ambition funeste,
Ah! vous méritez trop qu'un grand cœur vous
déteste!

Tu paroîs agité de divers mouvemens !
 Sans crainte explique-moi tes secrets sentimens !

MENZIKOFF.

Vous voyez le désordre où vos discours me plongent !

Quels horribles combats ! que de tourmens me rongent !

A MILKA.

Quoi ! ton amour encor n'a pû les étouffer ?
 Qu'ils sont foibles , des feux si lents à triompher !

MENZIKOFF.

S'ils étoient moins puissans , j'aurois moins d'amertume.

Rien ne peut égaler l'ardeur qui me consume :

J'idolâtre Sophie , & , pour la posséder ,

Il n'est rien que mon cœur ne voulût accorder :

Mais quand il songe , hélas ! à ce qu'on lui commande ,

Il ne peut , sans gémir d'une affreuse demande ,
 Et sans se soulever en secret contre vous.

A MILKA *à part.*

Il est prêt à céder , portons les derniers coups.

Haut.

Sur ce funeste objet , sans relâche attachée ,

Ton ame n'en peut-elle être enfin arrachée ?

Un jour , un seul instant d'un peu de fermeté

T'élève au plus haut point de la félicité.

Que ton œil chancelant se fixe à ce doux terme ,

Et que sur le moyen , par foiblesse , il se ferme !

Si je daignois flatter d'un choix si glorieux

D'autres qui , sur ma Fille , osent porter les
yeux,
Il en est , en naissance , en vertu , plus insignes ,
Qui balanceroient moins à s'en rendre plus di-
gnes.

MENZIKOF.

Que dites-vous cruel ! mais qui me répon-
droit

Que , vous ayant servi , l'hymen s'accompliroit ?

Que , lorsqu'au sang du Czar , ma main seroit
trempée

Nôtre e p'rance alors ne seroit pas trompée ?

Que , loin de consentir à ceindre votre front ,

Le Peuple furieux , à le vanger trop prompt ,

Ne nous puniroit pas de lui ravir un Maître ,

Que , pour son vrai bonheur , le Ciel avoit fait
naître ?

Que sçais-je siles Grands , les Prêtres , les Soldats

Vous laisseroient alors regner sur tant d'Etats ?

Immolant tout enfin pour mon bien , pour le
vôtre ,

N'irois-je pas , Seigneur , m'exposer pour quel-
qu'autre ?

A M I L K A.

Ces Peuples , ces Soldats , ces Prêtres & ces Grands.

Que tu crois si zélés , ils sont tous mécontents.

Le Soldat trop gêné soupire , & se mutine

De se voir imposer l'exacte discipline ;

Dans les Villes , soumis à de sévères loix ,

Le Peuple , dur au joug , regrette encor les Bois ;

Le Grand , qui s'érigeoit en Monarque lui-mê-
me ,

Gémit d'avoir perdu la puissance suprême :

Le Prêtre qui , du Czar , balançoit le pouvoir ,

De Sujet , à regret , supporte le devoir.

Chacun n'aspire enfin qu'à vivre sous un règne
Qui , moins que celui-ci , l'abbaisse , le contrai-
gne ;

Et leurs respects forcés , leur haine pour leur Roi ,
M'assurent qu'en secret , tous leurs vœux sont
pour moi.

Mais , dans ce doux espoir , d'autres appuis me
fondent.

De l'Armée , & des Grands , plusieurs Chefs me
secondent ,

Les nouveaux Gouverneurs de l'un & l'autre
Fort ,

Et celui de la Ville , avec celui du Port. . .

Ils sont tous prêts , te dis-je , & n'attendent que
l'heure

Que nous voudrons choisir pour que le Tyran
meure.

Les momens nous sont chers , il faut en profiter :
Adieu , pour le succès , je m'en vais tout hâter.

Aussi-tôt que la nuit , nous ramenant les ombres ,
Entourera les Cieux des voiles les plus sombres ,
Daigne , en secret , te rendre en mon apparte-
ment :

Nos Amis t'attendront avec empressement ;

Et la tous assemblés , nous verrons quelle voye ,

Pour conduire nos coups , il faudra qu'on em-
ploye.

Mais pour mieux t'assurer du prix de tes secours ,
Je te livre aussi-tôt l'objet de tes amours.

MENZIKOFF , *tandis qu'Amilka s'en va , &
que le Czar sort du lieu où il étoit caché.*

★ ce funeste amour , tu crois prêter des forces ;

Mais l'horreur que je sens dilipe ces amorces.

Quel destin est le vôtre , ô Rois infortunez !
 Envain , aux plus beaux soins , vous vous abandonnez ,
 Des ingrats , pour vous perdre , à des lâches s'unissent ;
 Jamais , à vos vertus , tous les cœurs n'applaudissent.

SCENE XI.

LE CZAR, MENZIKOF

LE CZAR *paroissant sur le théâtre.*

H Olà, Gardes, qu'on vien le !

SCENE XII.

LE CZAR, MENZIKOF, GARDES.

LE CZAR *poursuivant après avoir fait signe à un Garde de s'approcher.*

E Coitez.

Il parle à l'oreille de ce Garde , & lui dit ensuite :

Hâtez vous ,
 Et servez dignement le plus juste courroux.

Il appelle un autre Garde.

Vous , suivez Amilka ; que l'on cherche Sophie ,

Qu'on les amène ici !

à Menzikof en s'avançant sur le Théâtre.

Tu vois quelle furie

'Arme contre mes jours de perfides sujets !

MENZIKOF.

Je n'en puis revenir ; quels infâmes projets !

LE CZAR.

'Aurois-je dû m'attendre à ces complots atroces ?
Mon amour a tout fait pour des Peuples féroces ;
Pour faire leur bonheur , je cours mille hazards ,
Je leur donne des Loix , des Villes & des Arts ;
De monstres indomptés , j'ai cru faire des Hom-
mes.

Que dis-je ! en nos souhaits , aveugles que nous
sommes ,

Je n'ai , dans mes travaux , que trop bien réussi :
Ils sont hommes , hélas , j'en suis bien éclairci !
Oui , pour la perfidie & pour l'ingratitude ,
N'ont-ils pas , des Humains , déjà pris l'habitude ?
Ces vices inconnus des Lions & des Ours ,
Me montrent trop l'effet de mes tristes secours !

MENZIKOF.

On amene Amilka . . . que j'en crains le reproche !
Que je suis interdit , hélas !



SCÈNE XIII.

LE CZAR, MENZIKOF, AMILKA;
GARDÉS.

LE CZAR à *Amilka*.

P Erfide, approche;
Ta main est-elle prête à me percer le sein ?
Si tu l'oses, eh bien, achève ton dessein ;
Frappe !

AMILKA au Czar.

Je t'entends ;

à part.

Ciel !

montrant Menzikof.

Et j'apperçois le traître !

LE CZAR.

Il a fait son devoir, il a servi son Maître.

AMILKA.

Je me suis abusé : mais devois-je prévoir
Qu'il seroit un mortel qui pourroit, au devoir ;
Immoler des grandeurs dont la soif le dévore,
Immoler un objet que tout son cœur adore ?
Puisqu'à ce nouveau trait, je fus seul destiné,
Prononce le supplice où tu m'as condamné !

C v

SCENE XIV.

LE CZAR, AMILKA, SOPHIE,
MENZIKOF, GARDES.

SOPHIE *se jettant aux genoux du Czar.*

AH! Seigneur! si le sang, si ma douleur amé-
re,
Ne peuvent vous fléchir pour mon malheureux
père,
Que le même trépas nous unisse aujourd'hui!
Hélas! je suis cent fois plus coupable que lui:
C'est moi qui, faisant naître une odieuse flâme,
Enhardissois l'espoir qui séduisit son ame,

à Menzikof.

Tu t'applaudis, ingrat, après l'avoir trahi,
Insensible à mes pleurs!...

LE CZAR, *à Sophie.*

Il a mieux obéi;
Il vous a mieux servie, & cet effort insigne
Le rend, de vos bontez, désormais bien plus di-
gne.

à Amilka.

Quoique plus criminel que les Sujets ingrats,
Que ta rage pou ssoit aux derniers attentats,
C'est pour eux cependant, pour tes lâches com-
plices,

Que seront réservés les infâmes supplices.

Ma clémence est pour toi ; mais je veux qu'en ce jour,

Tu sçaches , comme moi , pardonner à ton tour.

Fais grace à Menzikof ! que la main de ta Fille ,
L'assurant de ton cœur , l'unisse à ta famille.

Un généreux Sujet , qui , pour sauver son Roi ,
Sçait braver , de l'Amour , la plus puissante loi ,
S'il n'est d'un sang royal , mérite trop d'en être ,
Qu'on l'unisse du moins à celui de son Maître.
Apprens qu'un sang si beau ,

Montrant Sophie.

que tant d'appas sont faits ,
Pour le prix des vertus , & non pas des forfaits.

A M I L K A *au Czar.*

Je vois ce qui me perd par ce que tu m'annonces !

Je n'ai point craint la mort ; l'Arrêt que tu prononces

Plus cruel mille fois , pouvoit seul me troubler.

Quels affronts plus honteux me pourroient accabler !

Moi , je vivrois par grace , & pour devoir la vie
Au même à qui ce bras voudroit l'avoir ravie ?

Je vivrois sans honneur , pour unir à mon sang
L'ingrat qui m'a ravi l'espoir du plus haut rang ?

Réserve ta clémence à des ames timides !

Elle feroit outrage à des cœurs intrépides ,

Qui , dans un grand dessein , bravant les coups du
fort

Au défaut du succès , se sont promis la mort.

Un lâche me trahit , il trompe ma vangeance ,
Et , de sa perfidie , attend la récompense ?

Point de pardon pour lui , point de pardon pour
moi.

Je sçaurai me vanger de son zèle pour toi ;
Tromper son espérance , & me punir moi-
même ,

D'avoir , de son amour , flatté l'orgueil extrê-
me ;

Je sçaurai te montrer qu'un cœur tel que le
mien ,

D'un ennemi qu'il hait , n'accepte jamais rien ;

Qu'il se met , par un coup digne de son audace ;

Au-dessus de celui qui lui parle de Grace. *Il se tue.*

SOPHIE *woulant retenir le coup qui est déjà porté.*

Ah! mon pere !

M E N Z I K O F *s'empressant de même.*

Cruel !

A M I L K A *à Sophie.*

Tu vois mes volontés ,
Ma Fille , par ce sang , mes ordres sont dictés :

S O P H I E .

Sans qu'à ce signe affreux , vous les fissiez enten-
dre ,

Un seul mot , un regard me les eût fait compren-
dre ,

Je m'y ferois soumise avec la même ardeur

Que me peut inspirer cette aveugle fureur.

A M I L K A .

Il suffit : en mourant , que je goûte de joie
Du mortel désespoir dont le traître est la proie.

SOPHIE.

Il expire!

MENZIKOF à *Sophie*.

Ah! Madame.....

SOPHIE à *Menzikof*.

Ote-toi de mes yeux;
Epargne-moi l'horreur d'un objet odieux.

SCENE DERNIERE.

LE CZAR, MENZIKOF, GARDES.

LE CZAR.

NE crains rien d'un courroux qui ne pourra te
nuire;

A te donner la main je sçaurai la réduire.

Pour t'en rendre plus digne & remplir mon
serment,

Je te fais Duc d'Ingrie, & veux, dès ce mo-
ment,

Qu'une puissante Armée, à toi seul, soit sou-
mise,

Que, sans me consulter sur aucune entreprise,

Tu puisses, à tes vœux, y disposer de tout,

Punir, récompenser, & commander partout :

Mais aux loix de la gloire, à jamais sois fi-
dèle,

Mérite mes bienfaits en redoublant de zèle!

MENZIKOF;
MENZIKOF.

Ah ! de tant de grandeurs, je suis bien moins
flatté,
Que de sçavoir enfin vos jours en sûreté.

F I N.



AGATINE,
PASTORALE.

TROISIEME PARTIE.

A C T E U R S.

AGATINE, jeune Bergere promise à *Zeladis*;

ALFANIRE, jeune Veuve, Amante de *Melidor*.

FLORIZETTE, jeune Bergere, Amie
d'*Agatine* & d'*Alfanire*, Amante de *Terzamon*;

TERZAMON, Berger, Amant de *Florizette*;

ZELADIS, Berger des bords de l'*Alphée*;
promis à *Agatine*, sous le nom de *Melidor*;
Berger des bords du *Ladon*.

CARIN, ancien Domestique du Pere de
Zeladis.

Troupe de Bergers & de Bergeres.

Un Berger.

Une Bergere.

La Scène est en Arcadie, sur les bords de l'*Erymanthe*.



AGATINE, *PASTORALE.*

SCENE PREMIERE.

ALFANIRE, FLORIZETTE.

ALFANIRE.



ANDIS que nos Troupeaux re-
venus de la plaine,
Sont à couvert des feux ar-
dents,
Que déjà, du Soleil, l'étrincelan-
te haleine

Commence à souffler sur nos champs;
Aimable Florizette, en ce riant Boccage,
Où l'on trouve, à toute heure, un agréable om-
brage,
Je veux m'entretenir un moment avec vous.

FLORIZETTE.

C'est m'offrir, Alfaniere, un plaisir des plus doux;
Vous connoissez combien je vous suis attachée,

Et par pure inclination,
Et par l'espoir qu'en vous prend cette passion,
Dont vous sçavez que mon ame est touchée.

A L F A N I R E.

Vous êtes donc constante ? avec cet air badin,
Toujours vif, folâtre & malin,
Croiroit-on votre cœur capable
D'un amour sincere & durable !

F L O R I Z E T T E.

Celles de mon humeur n'aiment pas aisément :
Il faut, pour les toucher, bien plus d'empresse-
ment,
Bien plus de soins, & de tendresses,
Qu'il n'en faut ordinairement
Pour ces fières beautés qui font tant les Tigresses ;
Qu'un rien délarne en un moment :
Quand on nous blesse aussi, c'est plus profondé-
ment.

A L F A N I R E.

Ah ! que, de mon Neveu, le bonheur est extrême !
Ce Berger si charmant, & si digne qu'on l'aime,
Arrivé depuis peu des rives du Ladon,
N'a pû vous faire oublier Terzamon ?

F L O R I Z E T T E.

Je vous l'ai déjà dit ; je ne suis point volage :
Mais si mon cœur pouvoit changer,
Ce ne seroit jamais d'un amant étranger,
Qu'il voudroit accepter l'hommage.
J'ai, pour les lieux où j'ai reçu le jour,
Une amitié plus forte que l'amour.
La Fortune la plus brillante,
Ni les plus tendres feux qu'on m'offriroit ailleurs,

Ne pourroient à mes yeux promettre les douceurs
Des bords rians de l'Erymanthe.

ALFANIRE.

C'est là, de votre flâme, un pur raffinement.

C'est le séjour de votre Amant,
Qui rend seul à vos yeux cette rive charmante;
En quelques lieux, ma chere, où nous mene l'a-
mour,

On trouve son pays, & le plus beau séjour.

Mais Agatine votre amie
N'a pas, je pense, autant que vous
D'attachement pour sa patrie?
Sur les bords de l'Alphée, elle prend un époux;

FLORIZETTE.

Elle suit en cela les volontés d'un pere;
Dorilas, dès l'enfance, ami de Glisupere,

A souhaité qu'un doux hymen,
Au fils de son ami liant bientôt sa fille,
Comme leurs cœurs, réunit leur famille;
Agatine, à ce choix, se rend sans examen.

ALFANIRE.

Vous croyez qu'Agatine obéit sans contrainte?

FLORIZETTE.

Son cœur qui, près de moi, s'ouvre assez libre-
ment,

Ne m'a pas fait la moindre plainte.

ALFANIRE.

D'un feu secret elle est atteinte,
Elle s'en cache assurément.

FLORIZETTE.

Seroit-elle avec moi jusques-là réservée?

A G A T I N E ;

A L F A N I R E .

Je ne me trompe point , je l'ai bien observée,
Elle aime, j'en suis sûre.

F L O R I Z E T T E .

Et qui ?

A L F A N I R E .

C'est Melidor.

F L O R I Z E T T E .

Cet Etranger !

A L F A N I R E .

Mais je crains bien encor
Qu'elle ne soit trop tendrement aimée ;
Ils s'entendent, vous dis-je, & mon ame allarmée.....

F L O R I Z E T T E .

La petite rusée ! oh, je la punirai !
Je découvrirai tout, & je me vengerais.
Mais vous parlez d'un ton à me faire comprendre,
Qu'à leurs feux vous prenez un intérêt bien tendre ?

A L F A N I R E .

Hélas !

F L O R I Z E T T E .

Ah ! ah ! vous soupirez !
J'entends, & vos secrets me sont tous déclarez.
Vous aimez belle veuve ?

A L F A N I R E .

Et pourquoi m'en défendre !
Je n'ai pas prétendu vous cacher mon ardeur.

PASTORALE.

69

Melidor, il est vrai, triomphe de mon cœur,
 Et mon amour au sien ose prétendre.
 Je venois implorer vos soins en ma faveur.
 Quoique veuve je suis encor dans le bel âge;
 Et je puis mériter les soupirs d'un Berger.
 Celui qui, sous mes loix, se laisseroit ranger,
 Y trouveroit d'ailleurs un fort gros avantage:
 Les biens que mon époux m'a laissés en partage,
 Ces riches & nombreux Troupeaux,
 Ces Pâturages, ces Côteaux,
 Dont, à mon gré, je pourrai faire usage...

FLORIZETTE.

Sans vanter ici votre bien,
 Vos appas seuls, on le voit bien,
 Doivent, d'un cœur entier, vous attirer l'hommage.
 Mais que puis-je pour vous? qu'exigez-vous de moi,

ALFANIRE.

Servez mes feux, je vous donne ma foi
 Que j'agirai si bien pour votre mariage,
 Ma chère, que peut-être avant la fin du jour
 Un doux hymen comblera votre amour.

FLORIZETTE.

Le prix est séduisant!

ALFANIRE.

Il faut que d'Agatine;
 Et que, de Melidor, vous observiez les feux;
 Que vous les combattiez, que les brouillant tous
 deux,
 Elle s'engage enfin aux nœuds qu'on lui destine.
 Peut-être alors l'ingrat se croira trop heureux
 De mériter ma main au prix de tous ses vœux.

A G A T I N E,
F L O R I Z E T T E.

Aux loix d'une amitié sincère,
Ce cruel procédé seroit un peu contraire ;
Mais l'espoir dont vous me flattez ,
D'Agatine surtout le perfide mystère ,
M'excusent si je fais ce que vous souhaitez.

Je l'apperois..... qu'elle est rêveuse !
Eloignons-nous , laissons un peu de cours
Aux agitations de son ame amoureuse ;
Je reviens me vanger & servir vos amours.

S C E N E I I.

A G A T I N E *seule.*

O Mbrage épais , aimable solitude ;
A qui j'ai tant de fois confié mes douleurs :
Cachez dans votre sein ma vive inquiétude ,
Et soyez a jamais les témoins de mes pleurs.

A quels ennuis étois-je destinée ?
Un Pasteur de l'Alphée à mes yeux inconnu ;
Doit , bien-tôt avec moi , s'unir par l'hyménée ;
Et pour un autre , hélas ! mon cœur est prévenu.

J'ignore encor si l'amour me l'amène ;
Mais le soin que je prends à le fuir en tous lieux ,
Semble l'inquieter , comme il accroît ma peine ,
Et je le vois toujours s'offrir devant mes yeux.

N'importe , hélas ! faisons-nous violence ,
Pourquoi nourrir un feu qui brûle sans espoir ?

Qu'il s'éteigne à jamais dans l'ombre & le silence,
Et ne paroissions pas gémir de mon devoir.

SCENE III.

AGATINE, FLORIZETTE.

FLORIZETTE.

LA solitude a pour vous bien des charmes,
Et souvent, dans ces bois, vous aimez à rêver.
Mais que vois-je ? vos yeux ont répandu des larmes !
Que votre cœur ressent de secrètes allarmes !
Vous le nîriez envain, j'ai sçu vous observer.

AGATINE.

Vous vous trompez, nulle peine secrète
Ne m'a fait jusqu'ici rechercher la retraite.
Florizette, avec vous, voudrois-je déguiser ?

FLORIZETTE.

Oui, vous dissimulez, & croyez m'abuser :
Mais je lis dans vos yeux ce qui vous inquiete.

Quand un pere trop inhumain
Va, sans nous consulter, promettre notre main,
Avouez-le, Agatine, on n'est pas satisfaite ?

AGATINE.

D'un pere aveuglément je suis la volonté,
Je ne murmure point de l'hymen projeté.

FLORIZETTE.

Vous n'en murmurez point ! sans nulle répugnance,
Vous allez achever cette triste alliance !

A G A T I N E ,
Eh, là, parlez en verité ?

A G A T I N E.

Pourquoi veux-tu que j'en soupire ?
De cet époux, de Zeladis,
N'as-tu pas toi-même ouï dire
Plusieurs fois des biens infinis ?

F L O R I Z E T T E.

Il est vrai ; mais n'importe, on a droit de se plaindre,
Quand notre cœur est ris, & qu'on veut le contraindre.

A G A T I N E.

On ne me contraint point !

F L O R I Z E T T E.

Quoi ! vous n'aimez donc pas ?
Et Melidor est pour vous sans appas ?
Quoi ! sans gémir d'un ordre si barbare ,
Vous verrez qu'à jamais tous deux on vous sépare !
Vous vous mocquez . . . eh bien ! vois-je dans votre
cœur ?
Vous rougissez pourtant !

A G A T I N E.

Quitte cet air railleur ,
A tes discours je ne puis rien comprendre.

F L O R I Z E T T E.

Ainsi , vous voulez jusqu'au bout
Feindre de ne me point entendre !
Et vous osez me nier tout ?

A G A T I N E.

Mais que faut-il que je t'avoue ?

F L O R I Z E T T E.

Ce que je sçais : que vous aimez ,

Et

PASTORALE.

73

Et que de Melidor tous vos sens sont charmés.

AGATINE.

Mais toi-même crois-tu que de moi l'on se joue!

Cesse de me persécuter ,

Finis , te dis-je , ou je vais te quitter.

FLORIZETTE *d'un ton d'ironie.*

Il suffit ; & je vois que je m'étois trompée !

Non , non , de cet amour , vous n'êtes point frappée !

AGATINE.

Non , Florizette assurément.

FLORIZETTE.

Ah ! je respire enfin , que mon ame est charmée !

AGATINE.

Pourquoi ?

FLORIZETTE.

C'est qu'il est mon amant :

Je l'aime ; & j'en suis fort aimée.

AGATINE *à part.*

Qu'entens je !

FLORIZETTE *à part.*

Qu'elle est allarmée !

(haut.)

J'avois besoin d'un éclaircissement ;

Car enfin une crainte , à mon repos fatale ;

Dans mon amie , hélas ! m'offroit une rivale ;

Et je puis désormais soupirer librement.

AGATINE *à part.*

Juste Ciel !

(haut.)

Terzamon , ce Berger si fidele ;

Est donc sacrifié pour cette ardeur nouvelle ?

F L O R I Z E T T E .

Je l'aimois , il est vrai ; mais dépend-il de nous
D'être insensible à d'autres coups ?
Depuis que Melidor vint orner cette rive ,
Sous de nouvelles loix , mon ame fut captive ;
Mes premiers liens sont rompus ,
Tous mes efforts ont été superflus.

A G A T I N E .

Que je plains Terzamon ! que son malheur m'accable !

(*à part. & voulant s'en aller.*)

Autant que son destin , mon sort est déplorable !
Hélas !

F L O R I Z E T T E .

Vous me quittez !

A G A T I N E *avec trouble* :

Au Hameau l'on m'attend ;
Mais je reviens en un instant.

S C E N E IV.

F L O R I Z E T T E *seule.*

E Lle n'y peut tenir ! son ame trop émue ,
Va soupirer ailleurs en liberté.
Je crois que pour le coup la voilà résolue
À rompre l'alliance conclue.
J'appерçois Terzamon , qu'il paroît agité :

S C E N E V.

FLORIZETTE, TERZAMON.

TERZAMON *à part.*

Quel coup de foudre, ô Ciel ! & que viens-je d'entendre !

A cette trahison aurois-je dû m'attendre ?

Après ce changement qu'elle ose déclarer ,

Quels sermens désormais pourroient me rassurer !

FLORIZETTE *d'un ton badin.*

Ne quitterez-vous point cet air mélancolique ?

En vous présentant à mes yeux ,

Quoi , n'aurez-vous jamais un abord gracieux !

TERZAMON.

Hélas !

FLORIZETTE *repétant l'hélas du même ton.*

Hélas ! oh , la froide réplique !

TERZAMON.

Ah , Dieux !

FLORIZETTE *d'un ton gai.*

Encor ! . . est ce que nos parens ;

Pour notre hymen indifférens ,

Refusent de répondre à notre impatience !

Eh bien , que faire ! en nous aimant ,

Il faudra s'armer de constance !

S'ils peuvent retarder notre contentement ,

Ils ne peuvent du moins empêcher que notre ame

Dij

Ne brûle pour toujours de la plus vive flâme :
 Leur droit ne s'étend point jusques sur notre cœur;
 Et quand on s'aime bien , on a trop de bonheur.

TERZAMON *à part.*

Peut-on jusqu'à ce point porter la perfidie !

FLORIZETTE.

Vous ne répondez point ? . . quels regards furieux ?

TERZAMON.

Parjure , sans rougir , votre bouche hardie . . .

FLORIZETTE *d'un ton railleur.*

Des injures ! ceci devient très-sérieux.

TERZAMON.

Nos parens de notre hyménée ,
 Bien loin de l'éloigner , avancent la journée :
 Le seul obstacle est dans mon cœur.

FLORIZETTE *d'un ton railleur.*

Dans votre cœur ?

TERZAMON.

Ou plutôt dans le votre.

FLORIZETTE *avec indifférence.*

Pour moi vous n'avez plus d'ardeur ;
 J'entends , vous en aimez un autre ?

TERZAMON.

Eh , pourquoi ne le puis-je ? hélas !
 Quand mon amour est pour vous sans appas ;
 Lorsqu'à mes feux vous êtes infidelle !

FLORIZETTE *en riant.*

Moi !

TERZAMON.

Je sçais trop combien vous êtes criminelle.

FLORIZETTE *d'un ton badin.*

Mais en quoi, s'il vous plaît !

TERZAMON.

L'oserez-vous nier ?

Ou croyez-vous pouvoir vous en justifier ?

FLORIZETTE *avec impatience.*

De quoi ?

TERZAMON.

Caché sous ce feuillage,

Je n'ai pas entendu (Ciel ! j'en frémis encor !)

Qu'un nouvel amour vous engage,

Que vos vœux désormais sont tous pour Melidor ?

FLORIZETTE *en riant.*

Quoi ! ce n'est que cela ?

TERZAMON.

Que faut-il davantage ?

J'ai tort d'être accablé d'un si sanglant outrage !

FLORIZETTE *sérieusement.*

Ainsi vous croyez donc . . .

TERZAMON.

Comment puis-je en douter ;

Après que dans ces lieux votre bouche, volage . . .

FLORIZETTE *sérieusement.*

Puisque par ce soupçon vous osez m'insulter,

Vous ne méritez pas que je vous défabuse.

elle veut s'en aller.

AGATINE,

TERZAMON *l'arrêtant.*

Ah ! cruelle , arrêtez ! voyons par quelle excuse..

FLORIZETTE *d'un ton d'ironie le premier vers , & sérieusement le second.*Si de vous enflammer j'avois eu le bonheur ,
Mon excuse seroit au fond de votre cœur.

TERZAMON.

Comment puis-je.....

FLORIZETTE *gayement.*Un Amant respectueux & tendre
Doit estimer assez l'objet de son ardeur ,
Pour ne pas s'allarmer de ce qu'il croit entendre ,
Ni de tout ce qu'il apperçoit ,
*En riant.*Parce que très-souvent l'apparence déçoit.
Adieu.TERZAMON *la retenant.*Si le soupçon est si peu légitime ,
Si vous êtes jalouse encor de mon estime ,
Daignez donc m'expliquer . . .FLORIZETTE *brusquement.*

A présent je ne puis :

'Alfanire m'attend.

SCENE VI.

TERZAMON *seul.*M Alheureux que je suis !
Perfide , mon aspect suffit pour te confondre !

Et tu feins de railler, ne pouvant me répondre.
De quels affreux tourmens mon cœur est dévoré !
Je vois l'heureux Berger qu'elle m'a préféré !

S C E N E V I I.

TERZAMON, ZELADIS *sous*
le nom de MELIDOR.

ZELADIS *sous le nom de* MELIDOR *à part.*

NE sçaurai-je jamais quelle est ma destinée !
Toujours à m'éviter la verrai-je obstinée ?
Hélas !

TERZAMON.

Pourquoi soupirez-vous ?
Votre destin, Berger, n'est-il pas assez doux ?
Si vous aimez, on vous chérit de même ;
Et, pour répondre mieux à votre ardeur extrême,
On immole à vos feux l'amant le plus soumis,
A qui même l'espoir avoit été permis.
Jouissez d'un bonheur si digne qu'on l'envie,
Et laissez plaindre ceux que l'on vous sacrifie.

S C E N E V I I I.

ZELADIS *seul, sous le nom de*
MELIDOR.

Quel est cet étrange discours !

Je l'examine envain , je n'y puis rien comprendre ;

Ma Bergere , dit-il , répond à mes amours !

Et comment a-t'il pû l'apprendre ?

Que dis-je , hélas ! il s'est trop fait entendre :
 Terzamon est aimé ! c'est un transport jaloux ,
 Qui , sans raison contr'elle , excite son courroux .
 On approuvoit les feux dont son ame est éprise ,
 La plus douce espérance , hélas ! lui fut permise ;
 Agatine l'aimoit elle n'a point changé ;
 D'une infidélité son cœur est incapable .
 Oui , c'est moi qu'elle hait ; je suis seul l'outragé ;
 Je vois bien qu'en tous lieux ma présence l'accable .

Dans quels ennuis mortels , Amour , m'as-tu plongé !

S C E N E I X.

ZELADIS *sous le nom de* MELIDOR ,
 C A R I N .

MELIDOR *poursuivant.*

M Ais n'est-ce pas Carin qui se montre à ma vue ?

C A R I N *à part.*

C'est Zeladis , c'est lui ! je n'ai pas la berluë !
à Melidor.

Je vous rattrape enfin , notre charmant coureur ,
 Du logis paternel , fantasque déferreur ,
 Qui sans rien dire à des amis fidèles

PASTORALE.

31

MELIDOR.

Et quel dessein t'amene dans ces lieux ?

CARIN.

Votre pere inquiet de vos cheres nouvelles ,

Va bientôt paroître à vos yeux.

Pour annoncer son arrivée ,

Il m'a fait devancer ses pas ;

Par tendresse pour vous , il fait cette corvée.

Mais , ma foi , nous risquions de ne vous trouver
pas ,

Et sans vous voir , j'allois plier bagage ,

Si cherchant à me reposer ,

Le fort , pour me favoriser ,

Ne m'eût guidé vers cet ombrage.

J'avois beau dans ces lieux demander Zeladis ,

Chacun me regardant avec un œil surpris ,

Juroit de ne le pas connoître :

Un Berger de l'Alphée aimable , bienfait , beau ;

Disois-je , on repliquoit que dans tout le Ha-
meau ,

Depuis plus de deux mois on n'avoit vû paraitre

Qu'un Etranger arrivé du Ladon ,

De qui Melidor est le nom.

MELIDOR.

Ce nom ne faisoit-il pas naître

Dans ton esprit quelque soupçon ?

N'imaginois-tu pas que je pouvois bien être....

CARIN.

Non , je n'imagine point , moi !

J'entends ce qu'on me dit ; je sçai ce que je voi ;

Je m'en tiens-là.

MELIDOR.

Fort bien !

D v

A G A T I N E ,

C A R I N .

Rien n'est plus sage.

M E L I D O R .

C'est le secret de ne pas se tromper.

C A R I N .

Sans doute, à réfléchir sans cesse s'occuper,
C'est chercher des chagrins ; & j'ai cet avantage
D'être toujours joyeux d'esprit & de visage.
Ainsi ce Melidor, c'est donc vous, s'il vous plaît ?

M E L I D O R .

Oui !

C A R I N .

Pour changer de nom, quel est votre projet ?
Celui de Melidor vaut-il mieux que le vôtre ?
Moi, je préférerois Zeladis à tout autre.
Fi, cela n'est pas bien !

M E L I D O R .

J'ai mes raisons, Carin.

Mon pere même approuve mon dessein.

C A R I N .

Lui ?

M E L I D O R .

S'il n'étoit au fait, viendrait-il en droiture
Me relancer jusqu'en ces lieux ?

C A R I N *à part.*

Pour se moquer de moi, s'entendraient-ils tous
deux.

haut.

Expliquez-moi cette aventure,
Car d'honneur, je n'y comprends rien ;
Seu-on se défie d'un Valet ancien ?

Si j'eusse été dans votre confiance,
 Vos vœux, hardiment je l'avance,
 Seroient déjà plus satisfaits.

Je vois bien à cet air languissant, triste & sombre,

A ce lieu solitaire où vous rêvez à l'ombre,
 Que vous êtes en proie à des chagrins secrets.

L'Amour sans doute en votre ame fait rage,
 Ce drôle seul a droit de causer tels ennuis.

MELIDOR.

Tu n'imagines pas ; & dans mon cœur tu lis ?

CARIN.

Point ; votre cœur est sur votre visage :
 Si-tôt qu'on vous regarde, il faut l'appercevoir.

Mais contez-moi ce qu'on n'y sçauroit voir ?
 Le détail de vos maux, le nom de la Bergere
 Qui cause votre désespoir ?

MELIDOR.

A peine par l'ordre d'un pere
 Je reviens du Ladon où je fus élevé,
 Qu'il m'apprend qu'il m'a réservé,
 Pour être uni bientôt à l'aimable Agatine,
 Et m'en présente alors le plus charmant portrait,
 Qu'en ses mains Dorilas remit pour cet effet ;

Sa beauté me parut divine ;

Mais, sans le cœur, peu flatté de la main,

Je forme aussi-tôt le dessein

De venir en ces lieux essayer de lui plaire :

Je pars de l'aveu de mon pere,

Et, sous un autre nom, déguisant mon destin,

Je viens voir si par ma présence,

Par mes soins, ma persévérance,

Je gagnerai ce cœur où s'attache le mien.

Dvj

O fort fatal ! on me fuit , on m'abhorre ;
L'ingrate en aime un autre , (& qui se plaint en-
core ;)

Pour tant d'empressement, voilà ce que ce j'ob-

CARIN.

Je prends part à votre disgrâce ;
Mais pourquoi vous tourmentez-vous ?
Bien-tôt vous serez son époux ;
A vos Rivaux , vous donnerez la chasse.

MELIDOR.

Dussai-je de mon pere éprouver le courroux,
Je ne contraindrai point la Bergere que j'aime;
Si l'amour sous mes loix ne la range lui-même,
Tu ne verras jamais d'hyménée entre nous.

Il prend & regarde le Portrait d'Agatine, que Carin regarde aussi.

Et toi , trop séduisante image ,
O toi , qui commenças à troubler mon repos ,
Si tant de dureté , tant de pleurs , tant de maux ,
Devoient être les fruits de mon premier hom-
mage ,

Pourquoi t'offroit-on à mes yeux ?
Pourquoi m'attirois-tu dans ces funestes lieux ?

CARIN.

Fuyez-les ces cruels qui vous osent déplaire!

MELIDOR.

Je ne le puis ! . . . Ah ! cours au-devant de mon
père ,

Va de ma part le conjurer
Que , quelques jours encore il daigne différer.

CARIN.

Inutile souhait du feu qui vous lutine !

Bon ; chez le pere d'Agatine ,
Peut-être que déjà le vôtre est arrivé ,
Je vais lui dire enfin que je vous ai trouvé.

MELIDOR.

Arrête, cher Carin ! que ton zèle l'engage
A me venir du moins parler sous ce feuillage ,
Avant que de voir Dorilas ;
Tâche de l'amener , tu m'y retrouveras ?
Cours , ami ! je ne sçais quelle vapeur soudaine
Appesantit ici mes sens !
Quel pouvoir au sommeil m'entraîne ,
Malgré les peines que je sens ?

CARIN.

Certes l'amour ne vous tourmente guère ;
S'il vous permet de sommeiller.
Ce Lutin, du repos , implacable adverfaire ,
Ce fou qui ne dort point fait sans cesse veiller.

MELIDOR.

Le frais qu'on goûte en ce Boccage ,
Le murmure de ces Ruisseaux ,
Ce verd Gazon , ce tendre ombrage ,
Tout malgré moi , m'invite à jouir d'un repos
Dont l'ingrat si long-tems m'a fait perdre l'usage.

Il se couche sur un lit de gazon , ayant dans sa main le Portrait d'Agatine , & à mesure qu'il veut s'endormir , Carin lui en parle pour l'en empêcher.

CARIN.

Moi , je veux vous servir : je vais adroitement
Faire venir votre Maîtresse :

Mais chassez, croyez-moi, ce sommeil qui vous
presse ,

Pour la recevoir dignement.

M E L I D O R .

Prétends-tu faire ici quelque coup de ta tête?

Je te défends.

C A R I N .

Suis-je donc une bête?

M E L I D O R *avec impatience.*

Ah!

C A R I N *à part.*

Rien ne rend de plus mauvaise humeur.

Que le désir de dormir à son aise !

Tant qu'il voudra, qu'il s'y complaise !

Puisqu'il refuse mon appui.

Tant pis pour son amour ; ma foi, qu'il s'accom-
mode !

Je sens que j'ai besoin de dormir plus que lui ;

Cherchons à notre tour quelque place commode ,

Où je puisse en prendre à loisir . .

Ah ! ah ! déjà je baaille de plaisir.

Pour chasser les chagrins, oh ! l'heureuse métho-
de !

Il va se coucher à un autre coin du Théâtre.



SCENE X.

ALFANIRE, FLORIZETTE, CARIN,
& ZELADIS *sous le nom de*
MELIDOR *endormis.*

FLORIZETTE *à Alfandre.*

V Oilà ce que pour vous j'ai fait;
Et je crois que mes soins auront un plein effet.

ALFANDRE.

Que ne dois-je pas à ton zèle!
Mais je ne prétends pas que mon jaloux neveu
Plus long-tems te croye infidèle:
Mon frere, à votre hymen, a donné son aveu;
Votre mere y consent; une chaîne éternelle
Doit ainsi vous unir dans peu:
Il faut finir votre querelle.

FLORIZETTE.

Non, non, je veux en irritant son feu,
De ses soupçons & de sa défiance
Auparavant tirer vengeance.

ALFANDRE.

Eut-on jamais tant de raison,
Pour concevoir un semblable soupçon?
Dans ses reproches, moi, je ne vois point d'of-
fense.

FLORIZETTE *appercevant Melidor endormi.*

Que vois-je! votre Amant, qui dort sur ce ga-
zon!

Melidor !

A L F A N I R E .

Oui , ma chere , c'est lui-même !
Voi comme il est charmant ! quelle douceur ex-
trême !

FLORIZETTE *apercevant le Portrait.*

J'apperçois un Portrait !

(*Elle va doucement prendre le Portrait.*)

Voici qui sans détour ,
Nous apprendra l'objet de son amour.
(*Après l'avoir regardé , & le donnant à Alfanire.*)
C'est Agatine !

A L F A N I R E .

Eh bien , tu vois comme elle l'aime !

FLORIZETTE .

Il me vient une idée . . . il faut jouer un tour
Pour les brouiller , quel heureux stratagème !
N'avez-vous pas votre Portrait ?

A L F A N I R E .

Oui , de la même main , l'un & l'autre fut fait ,
Ils sont pareils en tout ; vois tu !

(*Elle confronte son Portrait avec celui d'Agatine , & donne le sien à Florizette.*)

FLORIZETTE *prenant le Portrait d'Alfanire.*

C'est à merveille !

(*Elle met le Portrait d'Alfanire où elle a pris celui d'Agatine.*)

Profitons du moment ; j'ai peur qu'il ne s'éveille.
Mais il faut qu'Agatine . . . Allons

PASTORALE.
ALFANIRE.

Au lieu du mien ;
Il valoit mieux laisser le tien.

FLORIZETTE.

Vous me dispenserez de mettre la copie
En des mains où mon cœur n'a pas la moindre
envie,

D'abandonner l'original :
Ce coup à mon Berger deviendrait trop fatal :

ALFANIRE.

Agatine verra que tu l'avois trompée ?

FLORIZETTE.

De quel frivole soin vous êtes occupée ?

(Elle reprend des mains d'Alfanire le Portrait
d'Agatine.)

Donnez . . . je sçaurai bien l'abuser jusqu'au bout ;
Mais déjà la voici ? l'avez-vous remarquée ?

Son désespoir la suit par tout ;
Fuyons , . . . qu'elle sera piquée !

SCENE XI.

AGATINE, ZELADIS *sous le*
nom de MELIDOR, & CARIN
endormis.

AGATINE.

J E ne puis résister à tout ce que je sens !
L'affront mortel de n'être pas aimée

Accroît encor l'ardeur dont je suis consumée ;

Moins j'ai d'espoir plus mes feux sont puissans !

Je cours de tous côtés sans sçavoir que résoudre !

Cruelle Amie , hélas ! pourquoi m'instruisez-
vous !

Confidence funeste ! ah ! que plutôt la foudre

N'a-t-elle contre moi fait éclatter ses coups !

(*apercevant Melidor endormi.*)

Que vois-je ! dans ces lieux , Melidor qui repose !

Trop insensible , hélas ! aux tourmens qu'il me
cause ,

Trop fortuné dans ses desirs ,

Et sans s'inquiéter si quelqu'autre soupire ;

Tranquille , il goûte les plaisirs

D'un repos que pour lui , perd ce cœur qu'il dé-
chire !

(*apercevant le Portrait.*)

Mais qu'aperçois-je encor ! n'est ce pas un Por-
trait ?

Sans doute de ses feux , c'est-là l'heureux objet ;

Approchons de plus près !

(*elle fait un pas , puis recule.*)

S'il s'éveille ! je tremble !

(*elle approche encore , & recule de même.*)

Rassurons-nous . . . ses yeux se r'ouvrent , ce me
semble !

(*elle approche & s'enfuit, lorsque le Berger parle.*)

Non , non . . .

M E L I D O R s'éveillant.

Sans cesse m'éviter ?

A G A T I N E s'enfuyant.

Il ne dort plus , fuyons !

MELIDOR se levant & prenant le Portrait
d'Alfanire qu'il croit être celui d'Agatine.

Cruelle, même en songe.
Voulez-vous me persécuter ?

(Voyant Agatine.)

Mais, du sommeil, ce n'est point un men-
songe,
C'est elle-même, ô Dieux ! tâchons de l'arrêter !

Il atteint la Bergere, & la retient.

Attendez un moment, inflexible Bergere !
Ne pourrai-je jamais fléchir votre colere ?

Eh quoi, toujours me fuirez-vous ?

Ah ! daignez une fois m'entendre sans courroux ?

AGATINE.

Que dites-vous Berger ? celle qui vous sçait plaire
N'offre point à vos yeux sa présence si chere :

Rassurez-vous ; reprenez vos esprits,

Par le sommeil, encore appesantis !

Florizette n'est pas présente à votre vue ;

Votre âme d'ailleurs n'en est point mal reçue.

MELIDOR.

Ne quitterez-vous point ce ton désespérant ?

Pour tout autre, mon cœur est plus qu'indifférent.

Dussiez-vous me punir d'un aveu téméraire,

Je ne puis plus long-tems me taire.

(Il lui donne le Portrait qu'il tient à la main,
& se jette à ses genoux.)

Voyez, belle Agatine, & connoissez les traits,

Qui d'abord, de mon cœur, ont sçu troubler la
paix !

Voilà l'objet divin, qui, sur ces bords m'amene ;

Voilà l'arbitre de mon sort.

DE AGATINE;
Qui peut seul augmenter, ou terminer ma peine;
Dont j'attends, en tremblant, ou la vie, ou la
mort?

AGATINE *à part regardant le Portrait.*
C'est Alfandre, ô Ciel! quelle secrète rage!

(*à Melidor avec colere.*)

Ta haine, ou ton amour,

(*jettant le Portrait*)

Et l'objet qui t'engage :

Tout est pour moi d'un même prix.

Tu crois en vain me rendre outrage pour outrage :
En reçoit-on de ceux qu'on voit avec mépris?

SCENE XII.

ZELADIS *sous le nom de MELIDOR*;
CARIN *endormi.*

MELIDOR.

O U suis-je ! quel transport, quelle fureur l'a-
nime ?

En quoi l'offense donc un amour légitime ?

Ah ! si quelqu'autre Amant la touchoit un peu
moins,

D'un œil moins dédaigneux, elle verroit mes
soins !

Mais cet affreux mépris dont m'accable l'ingrate,
Même envers son Portrait, avec dépit éclate !

(*Il ramasse le Portrait, & le regarde.*)

Ciel ! quel étonnement me saisit à mon tour ?

Ce n'est point la Beauté qui causa mon amour !
Ce n'est point le Portrait qu'en mes mains... quel
prodige !

Ou , pour m'assassiner , quel étrange prestige
A pû , de son image , ainsi changer les traits ?
Oui , j'ai trop mérité l'éclat de votre haine ,
Agatine ! le crime est plus grand que la peine !
Je sens trop quel affront j'ai fait a vos attrails.
Mais songez toutefois qu'il fut involontaire ;
Voyez mon désespoir , mes yeux de pleurs n'yés...
Allons , essayons tout , pour calmer sa colere ;
Obtenons-en ma grace , ou mourons a ses pieds !

S C E N E X I I I.

ZELADIS *sous le nom de* MELIDR ;
C A R I N.

CARIN *se levant à moitié endormi & se jetant
sur Melidor.*

J E ne puis achever mon somme !
Il y faut renoncer : quel homme !
Ah ! le maudit voisin pour un pauvre dormeur !
Ne faut-il pas avoir la rage au cœur ,
Pour pousser des soupirs , dont la voix importune
Ne peut en paix laisser rêver
Un malheureux dont le lever
A précédé le coucher de la Lune !

M E L I D O R.

Quoi , te voilà ! tu n'es donc pas allé
Au devant des pas de mon pere ?

Qu'as-tu fait ?

CARIN.

J'ai dormi ; de plus , j'ai bien ronflé.
Car en dormant , cela m'est ordinaire.

MELIDOR.

Le traître ! c'est donc-là tout ce que tu sçais faire ?

CARIN.

Ah ! le songe charmant que vous avez troublé !
Je rêvois. . . . (au plus beau vous m'avez éveillé ,)
Que j'étois étendu sur les bords de l'Alphée ,
Que dans ses claires eaux l'appétissante Eglé ,
De nos Beautés le Coriphée ,
Se baignoit , que déjà. . . .

MELIDOR.

Finis ! ai-je le tems

D'écouter tant de rêveries ?

J'ai des soucis plus importants.

CARIN.

Vous ne dormez donc plus ! quelles noires furies
Ont pû hâter votre reveil ?

MELIDOR.

Que tu m'aurois servi d'empêcher un sommeil
Par qui le sort cruel avoit juré ma perte.

CARIN.

J'ai fait tous mes efforts pour vous tenir alerte ;
De mes prudens avis , vous vous êtes mocqué.
Et voilà , j'en suis sûr , votre dessein manqué !

Agatine sera venue ,

Et vous. . . .

MELIDOR.

Oui , Carin , je l'ai vûe !

J'ai parlé. . . .

CARIN.

Jusqu'ici, cela ne va pas mal.

MELIDOR.

Mais par le coup le plus fatal ,
Peut-être à la fléchir je ne dois plus prétendre.

CARIN.

Vous vous êtes laissé surprendre
Dans le sommeil bien affermi ?
Au dépit aussi-tôt elle a livré son ame ? !
Rien ne pique plus une femme
Que de trouver un Amant endormi.

MELIDOR.

Non, elle a, de dépit, une plus juste cause.
Au lieu de son Portrait que j'avois dans ma main ;
Tiens, vois celui. . .

*(Il lui montre le Portrait d'Alfanire)*CARIN *regardant le Portrait.*

Quelle métamorphose !

MELIDOR.

Qu'on vient de me laisser par un trait inhumain ;
Et qu'à ses yeux, j'ai présenté moi-même
Comme le seul objet de ma tendresse extrême.

CARIN *examinant le Portrait d'Alfanire,*

Cela me paroît singulier !

Peut-être par ici loge quelque Sorcier.

Je tremble, allons, la peur déjà me glace.

Ne m'abandonnez pas à cette infâme race ;

Je crains leurs griffes & leurs dents !

MELIDOR.

En vains discours, c'est perdre trop de tems !
Courons ! . . ce prompt courroux dont la rigueur
m'accable

Peut me permettre encore un espoir favorable !

Mon cher Maître , attendez ! voici , je crois , l'objet
A qui ressemble le Portrait.

M E L I D O R .

C'est elle qui tantôt par un cruel échange ,
M'a sans doute enlevé le bien que j'ai perdu.
Amour ! entends mes vœux , fais qu'il me soit rendu !

S C E N E X I V .

ZELADIS *sous le nom de* M E L I D O R ,
C A R I N , A L F A N I R E .

M E L I D O R *poursuivant , & parlant à Alfaniere :*

B Ergere , apprenez-moi par quel destin étrange ,
Votre image aujourd'hui se trouve dans mes
mains !

C A R I N .

Dites ?

A L F A N I R *regardant le Portrait
que Melidor lui présente :*

Ce sont mes traits.

M E L I D O R .

Eh bien , pour quels desseins ,
Lorsque je cède au sommeil qui me presse ,
Vient-on sans pitié m'arracher ,
Et la seule douceur qu'un sort cruel me laisse ,
Et le seul bien digne de me toucher .
Prétend-on me jouer , où me mettre en allarme ?
Est-ce un pur hazard , est-ce un charme ?

C A R I N .

PASTORALE.

CARIN.

C'est le dernier assurément.

ALFANIRE.

Ma main n'a point de part à cet événement.

CARIN à *Melidor montrant Alfaniere*

Je gagerois qu'elle commerce

Avec les plus fameux Sorciers,

Et que déjà la traîtresse s'exerce

A faire galoper des Esprits familiers.

MELIDOR à *Carin*.

Paix !

ALFANIRE.

Lorsqu'un invincible obstacle

S'oppose aux vœux que vous osez former,

L'Amour sans doute aura fait ce miracle.

CARIN.

L'Amour !

ALFANIRE.

Pour vous montrer qui vous devez aimer.

Au lieu d'une Beauté dont la main est promise,

Et qui, pour vous, d'aucun feu n'est éprise,

Il vous présente un cœur seul maître de sa foi,

Qui joint à des attraits un fort gros héritage,

Qui vous peut assurer en vivant sous sa loi,

Et de plus de tendresse, & de plus d'avantage.

MELIDOR.

Sur les aimables bords où j'ai reçu le jour,

Aussi-tôt qu'un Berger a donné son amour,

Toujours au même objet son ame est asservie.

Comme on voit un tendre Ruisseau

Constant à caresser une Rive chérie ;

Et comme on voit au même Ormeau

Fin II.

E

La Vigne obstinément unie,
 De même, dans notre Hameau,
 Un Amour commencé dure autant que la vie
 Les biens qu'on trouveroit ailleurs,
 Les obstacles, ni les faveurs,
 Ne sauroient jamais rendre un Amant infidèle ;
 Si par un sort plein de rigueurs,
 L'on ne peut vivre pour sa Belle,
 Dans ce malheur au moins, on sçait mourir pour elle.

Puisqu'à ce sort affreux, je semble destiné,
 Cruelle, en me rendant une image adorée,
 Dont, par votre rigueur, ma vûe est séparée,
 Appaisez les tourmens, où je suis condamné.

CARIN *prenant le Portrait des mains de Melidor
 & le présentant à Alfanire qui ne le prend pas.*

Prenez votre Portrait, & rendez-nous le nôtre.
 Nous ne vous aimons pas; allez, avec quelqu'autre,
 Vous consoler de ce malheur.

ALFANIRE *à Melidor.*

Pour me trouver sensible aux maux qui t'environnent,

As-tu pris part à ceux que tes froideurs me donnent ?

Je n'ai point ce Portrait que cherche ton ardeur,
 Je hais trop les transports où tes feux s'abandonnent,

Pour garder un objet qui perceroit mon cœur.

Mais après cet aveu, crains tout de ma fureur,

Comme des Aquilons, la rage revoltée

S'attache à renverser un Chêne audacieux

Qui défioit leur courroux furieux,

Ainsi, d'un tendre feu, la flâme rebutée

Entreprend tout pour se vanger,

Et poursuit un ingrat qui l'osoit outrager.

CARIN à Melidor.

Megere s'en empare, elle est toute effarée.

Voyez comme déjà sa vûe est égarée.

Fuyons vite; il n'est point de sûreté pour nous.

MELIDOR.

Par ma présence encor vous êtes irritée;

Je vous laisse; aussi bien n'obtenant rien de vous;

Mon ame; d'autres soins, doit être inquiétée;

Il faut, de ma Bergere, apaiser le courroux:

Je cours pour la fléchir, tomber à ses genoux.

Mais gardez cet objet qui ne sçauroit me plaire;

Puisque j'ai, par lui seul, mérité sa colere.

CARIN *présentant le Portrait à Alfanire
en tremblant, & le laissant tomber lorsqu'elle le veut prendre.*

Prenez, ou bien par terre on va vous le jeter,

On ne doit pas tant respecter

Un objet assez agréable

Pour plaire par les seuls appas,

Qui cependant ne rougit pas,

Pour donner de l'amour, de recourir au Diable.

ALFANIRE à part en s'en allant.

Courons, de tout instruire Dorilas,

Il fera, de sa fille, examiner les pas,

Et hâtant les nœuds qu'il désire,

Melidor ne la verra plus,

Et ne pourra prouver la flâme qui l'inspire.

CARIN *pendant qu'elle s'en va.*

Ne vous pressez pas tant, vos soins sont superflus,

Et vous ne gagnerez que de nouveaux refus.

SCENE XV.

CARIN *seul.*

Voilà ce que c'est que les Femmes,
 Lorsqu'à l'amour elles livrent leurs ames!
 Il n'est point de moyens qu'elles n'osent tenter,
 Pour perdre une Rivale, & pour la supplanter.
(il apperçoit Florizette.)

Que vois-je ? ô l'aimable Bergere !
 Elle est digne de tout charmer.
 Que je serois heureux, si je pouvois lui plaire !
 Celle-ci, pour se faire aimer,
 N'a pas besoin de sortilège,
 Les Graces & l'Amour lui servent de cortège •

SCENE XVI.

FLORIZETTE, CARIN.

*(Carin va au-devant de Florizette en lui faisant
 des révérences Comiques.)*

FLORIZETTE *à part.*

Quelle étrange figure ! ô Ciel ! que cherche-t'il ?
 Mais n'est-ce pas quelque Satire
 Que l'espoir de la proie attire ?
 Comment éviter ce péril ?

CARIN.

Plus on vous voit, & plus on vous admire.

FLORIZETTE *à part & voulant s'en aller.*

Tâchons de me sauver.

CARIN *la retenant.*

Eh , pourquoi fuyez-vous ?

Est-ce pour moi que vous quittez la place ?

Restez quelques momens de grâce ?

FLORIZETTE *à part.*

Pour sortir d'embarras , avec lui , filons doux.

haut.

Je venois rejoindre une amie

Qui devoit m'attendre en ce lieu ;

Puisqu'elle en est déjà partie ,

Je marche sur ses pas. Adieu.

à part.

elle veut s'en aller.

Je tremble. . .

CARIN *l'arrêtant.*

Attendez , je vous prie ;

Celle qui sort d'ici dans ce moment-

Est votre amie ?

FLORISSETTE.

Assurément.

CARIN.

Oh , la mauvaise compagnie !

Elle ne vous sied nullement.

FLORIZETTE.

Parlez-en mieux : sçachez que nous sommes liées

Par le plus tendre attachement :

Nos secrets sont communs ; un doux engagement. . .

CARIN.

Quoi , vous êtes associées !

Vous vous en mêleriez aussi ?

E. iiij

AGATINE,
FLORIZETTE.]

De quoi ?

CARIN.

De l'art diabolique ;

Cette Bergere est de la clique.

FLORIZETTE.

Quels discours font-ce-là ?

CARIN.

J'en suis bien éclairci !

Le fort pays que celui-ci !

Si jeune, on vous apprend cette noire rubrique ?

FLORIZETTE *à part.*

Il n'est pas fort à craindre, il a le chef timbré ;
Je vois que c'est un fou dans ces bois égaré.

CARIN.

Que marmotez-vous là ?

FLORIZETTE *à part.*

La plaisante manie !

Rions un peu de sa folie !

CARIN.

Répondez donc ? avec autant d'attraits ;

Aussi belle comme vous l'êtes,

Faut il pour faire des conquêtes,

Employer de si vilains traits ?

FLORIZETTE.

Oui, les Amans sont si volages,

Si faux qu'on en reçoit les plus sanglans outrages ;

Si l'on ne les retient par un pouvoir divin.

Que de plaisirs d'ailleurs procure un art si fin ?

PASTORALE.

103

Quand l'absence vous livre à ses ennuis terribles ,
Vous avez des courriers agiles , invisibles ,
Qui portent vos écrits , calment votre tourment ;
Ou bien , vers ce qu'on aime , on vole en un moment :

Il faut qu'à tous vos vœux , l'amour même se rende ;

On peut se voir par tout sans qu'on soit aperçu ;
Se parler hautement sans que l'on vous entende :

Enfin l'on n'est jamais déçu ,

Car on lit jusqu'au fond de l'ame

Tous les détours d'une nouvelle flâme.

Peut-on trouver ailleurs un sort si plein d'attraits ?

CARIN.

Et vous sçavez déjà tous ces secrets ?

FLORIZETTE.

Oui , sans doute , & sur vous , j'en veux faire l'épreuve.

CARIN.

Sur moi ! non , s'il vous plait ! Ah ! ne m'approchez point :

Je vous tiens quitte de la preuve.

FLORIZETTE.

Mon cœur , par sympathie , au vôtre est déjà joint ,
Je dois , pour mon repos , assurer ma victoire.

CARIN.

Il faudra vous passer de cette haute gloire ,

Car pour moi vous en sçavez trop.

FLORIZETTE.

Par un plus doux espoir vous m'avez amorcée :
Votre ame , à mon abord , m'avoit paru blessée :

A G A T I N E ,
C A R I N .

Il est vrai que l'amour y venoit au galop ;
Mais à présent , je vous trouve si laid

F L O R I Z E T T E *voulant approcher Carin comme pour l'embrasser.*

A de si prompts dégoûts , je vas mettre remède .

C A R I N *reculant.*

Miséricorde hélas ! vous me feriez mourir !

F L O R I Z E T T E .

Sans vous faire du mal , je veux vous attendrir !

C A R I N *s'enfuyant.*

Je crois que le plus court , c'est de prendre la fuite .

F L O R I Z E T T E .

Mon pauvre ami , vous aurez beau courir .
Vous n'échapperez point à ma tendre poursuite ;
Et quand je le voudrai , du bout de l'Univers ,
Vous reviendrez prendre mes fers .

C A R I N .

N'importe , en attendant je vais toujours bien vite ;
Loin de ces lieux maudits , retourner à mon gîte .

(*Comme il s'en va , il s'arrête de frayeur .*)

N'entends-je pas déjà mugir les Airs !
Qui vole autour de moi ! Ciel ! quel monstre farouche !
Où fuir . . . rassurons nous ; ce n'est rien qu'une mouche !
Marchons avec courage .

Il s'en va en tremblant .

F L O R I Z E T T E *le regardant aller.*

Il est réjouissant !

Vit-on jamais un tel extravagant ?

SCENE XVII.

TERZAMON, FLORIZETTE.

TERZAMON.

Pardonnez les soupçons où j'ai pû me livrer ;
 Bergere ! je connois toutes mes injustices.
 Oui, j'en avois trop crû de frivoles indices :
 Alfandre elle-même à sçû me rassurer.
 Ah ! que le désespoir dont mon cœur fut la proie ;
 Accroît & mon estime, & mes feux, & ma joye !
 Rien ne me troubleroit sans un juste remords.

FLORIZETTE.

C'est trop s'abandonner à de si doux transports.
 Vous vous flattez, Berger ; Florizette est changée ;
 Sous d'autres loix, elle s'est engagée.
 Vous l'avez entendu : pouvez-vous l'excuser ?

TERZAMON.

Je sçai quelle raison vous faisoit déguiser.

FLORIZETTE.

Non, vous dis-je, Berger ; votre ame est abusée.
 Au plus juste courroux, donnez un libre essor :
 Non, je ne feignois point ; pour le beau Mélidor ;
 Du feu le plus ardent, je suis toute embrasée,
 Et qui peut le voir sans l'aimer ?

TERZAMON.

Envain vous croyez m'allarmer :
 Sans rien craindre je vous écoute :
 De vos vrais sentimens, je ne suis plus en doute ;

Ne feignez plus : & pour mieux me charmer ;
 Sur moi , daignez jeter un regard favorable ;
 Et que cette bouche adorable
 Me jure de nouveau que vous n'aimez que moi.

F L O R I Z E T T E .

Je mentirois, Mélidor a ma foi.

T E R Z A M O N .

Non , de cette funeste idée,
 Ma flâme , malgré vous , n'est point intimidée.

F L O R I Z E T T E .

Pour vous la faire concevoir ,
 Eh bien , je vous défends de me jamais revoir.

T E R Z A M O N .

Arrêtez ! c'est trop loin pousser la barbarie.

La douleur que j'ai ressentie ,
 D'un soupçon téméraire , à trop sçu me punir.
 Cruelle , enfin perdez ce fatal souvenir !

F L O R I Z E T T E .

Ainsi , vous convenez que , de la jalousie ,
 Les motifs que l'on croit extrêmement fondés ,
 Sont souvent les plus hazardés ?
 Et vous me promettez que cette frénésie . . .

T E R Z A M O N .

Oui , je vous le promets : oui , je comprends trop
 bien

Que les jaloux soupçons empoisonnent la vie ;
 Qu'ils outragent l'Idole à qui l'on sacrifie :
 J'en verrois encor plus que je ne croirois rien.

F L O R I Z E T T E .

Vous n'auriez rien à croire. Au gré de votre envie ,
 Je consens à ce prix que le plus doux lien

Unisse désormais votre sort & le mien.

TERZAMON.

Ah ! quel bonheur l'amour m'envoie !
 Je m'en vais au Hameau rassembler mes Amis :
 Qu'ils viennent , par leurs jeux , prendre part à
 ma joye ;
 Et chanter l'heureux sort qui m'est enfin promis.

SCENE XVIII.

FLORIZETTE *seule.*

J E n'ai pû soutenir la feinte ,
 Ni résister plus longtemps à sa plainte.
 Lorsque pour un Berger , l'amour nous vient par-
 ler ,
 Ah ! que malaisément , on peut dissimuler.

SCENE XIX.

AGATINE, FLORIZETTE.

AGATINE *à part.*

R Endons-lui les ennuis dont elle m'a troublée.
à Florizette.

Je sçais vos maux ; & prends part aux douleurs
 Dont vous devez être accablée.
 L'amour n'est pas toujours entouré de douceurs !
 Lorsque l'on a surtout négligé ses faveurs ;

E vj.

Il se vange de cette injure.

Terzamon vous aimoit ; vous acceptiez ses soins ;

Ils vous touchoient ; vous en juriez du moins.

Vous ne l'avez payé que d'un affreux parjure ;

Vous recevez le même prix ;

Et l'inconstant qui vous rendoit perfide ;

Pour un autre , à son tour , de nouveaux feux

épris ,

Vous immole à l'objet vers qui l'amour le guide.

F L O R I Z E T T E .

Eh , comment sçavez-vous qu'un lâche me trahit ?

L'avez-vous vû ? vous l'a-t-on dit ?

A G A T I N E .

Votre rivale est Alfanire :

Melidor l'aime ; & n'est pas moins aimé ;

Il en a le portrait ; il en est si charmé

Jé l'ai surpris moi-même en un tendre délire

De quelle ardeur , pour elle , il étoit animé !

F L O R I Z E T T E .

Vous croyez donc que j'en suis défolée ?

Les grands biens d'Alfanire ont ébloui l'ingrat .

Cela seul me suffit pour être consolée ?

Leur flâme mutuelle a déjà fait éclat ;

Et l'on dit que bientôt , par un doux hymenée ;

Elle doit être couronnée .

A G A T I N E *à part* .

Ah Dieux !

F L O R I Z E T T E .

Convenez-en , sans doute plus qu'à moi ,

Ce lien vous paroît terrible .

Faut-il pour un perfide , être si fort sensible ?

A Terzamon , j'ai redonné ma foi ,

L'hymen doit, dès demain, nous ranger sous sa loi,
 En vain, de votre amour, vous m'avez fait mystère,
 Je sçais tout, Agatine ; & , pour ne vous rien taire,
 Connoissez le traître à ce trait.

De ses mains , Alfanire a reçu mon Portrait ;
 Qu'il obtint de moi-même en m'immolant le vô-
 tre :

Voyez comme il a sçu nous tromper l'une & l'autre.

AGATINE.

Il avoit mon Portrait ? cela ne se peut pas :

FLORIZETTE.

Cela ne se peut pas ? il faut donc vous confondre ?

(Elle lui montre le Portrait qu'elle a pris :
 à Mélidor)

Eh bien , à ce témoin , qu'avez-vous à répondre ?
 Tenez , d'autres sans doute en feront plus de cas.

(elle lui rend le Portrait.)

SCENE XX.

AGATINE seule examinant son Por-
 trait.

DAns mon étonnement, je demeure-absorbée !

C'est mon image . . . aux mains de Mélidor ,

Comment peut-elle être tombée ?

Comment . . . & c'est là même encor

Que mon pere avoit envoyée :

A Glisupere pour son fils !

Quel trouble . . . je ne sçais où fixer mes esprits !

Ah ! que , sur moi , du sort , la rage est déployée !

Mais le Traître paroît ! . . . tâchons de m'éclaircir.

SCENE XXI.

AGATINE , ZELADIS *sous le
nom de MELIDOR.*

MELIDOR *se jettant aux genoux d'Agatine
qui le relève presque aussitôt.*

Bergere, à vos genoux, je vous demande grace !
Je meurs, si je ne puis enfin vous adoucir.
Je sçais quel est mon crime, & connois mon au-
dace ;

Mais si votre bonté ne me peut pardonner,
Daignez m'entendre avant que de me condamner.

AGATINE.

Penses-tu qu'à mon tour je doive être jouée ?
Ta noire trahison, par ta bouche, à mes yeux,
Sera-t-elle désavouée ?

Lâche Berger, qui ne viens en ces lieux
Que pour tromper des Amantes crédules ;
Que pour faire éclater, sans remords, sans scrupu-
les,

Et le parjure, & l'infidélité,
Inconnus sur des bords où la franchise habite !
Tu n'abuseras point de mon trop de bonté ;
Laisse moi, fuis ; ton aspect seul m'irrite ;

MELIDOR.

Dieux ! à quelles horreurs mes jours sont attachés !
J'ignore les forfaits que vous me reprochez :
Voici tous ceux dont je me sens coupable.

PASTORALE.

III

Je trouve , vers l'Alphée , un Portrait adorable :
A peine , sur ses traits , portai-je mes regards ,
Que l'Amour , dans mon cœur , entre de toutes
parts ?

J'en vais chercher partout l'objet incomparable ;
J'arrive sur ces Bords : à mes regards charmés ,
S'offre la parfaite Agatine ;
Et j'admire aussi-tôt cette Beauté divine ,
Pour qui , de tant d'ardeur , mes sens sont enfla-
més.

Mais l'ingrate me fuit , & se rit de ma peine !
Dans ce Portrait charmant , les yeux pleins de
douceur

Ne m'offroient pas du moins cette cruelle haine :
Un sort jaloux m'envie un si foible bonheur !

Appesanti par la douleur ,
Tandis qu'ils contemploient cette chere peinture ,
Le sommeil , sur mes yeux , a versé les Pavots :
O désespoir ! mortelle injure !

Repos fatal , qui mets le comble à tous mes maux !
Dans la plus noire perfidie ,

Par mon sommeil , une main enhardie
M'enleve mon unique bien ,
Ravit votre Portrait , & me laisse le sien.

AGATINE (à part.)

Seroit-il vrai , grands Dieux !... (*haut*) Flori-
zette , Alfanire ,

N'ont-elles pas ici partagé tes amours ?
Je sçais tous tes secrets ; quitte ces vains détours !

MELIDOR.

Mon cœur , pour vous seule , soupire ;
Il n'a jamais soupiré que pour vous.
J'en jure par ces yeux dont l'aveugle couroux . . .

AGATINE.

L'Image dont tu feins de déplorer la perte ;

A Florizette, dis, tu ne l'as pas offerte ?

Et son Portrait, le gage de sa foi,

Alfanire aujourd'hui ne le tient pas de toi !

MELIDOR.

Non.....que , des Dieux , la vengeance su-
prême.

M'accable si.....

AGATINE.

Crains d'en être entendu !

Mon Portrait à l'instant vient de m'être rendu

Par celle à qui , dans ton ardeur extrême ,

Tu l'avois immolé toi-même !

MELIDOR.

M'en croyez vous capable ? ah Ciel ! pour me noir-
cir ,

On a recours à l'imposture ;

On me fait , à vos yeux , passer pour un parjure !

Mon sincère récit doit vous en éclaircir.

AGATINE.

Mais quand , selon tes vœux , le plus riche Hy-
menée ;

Au destin d'Alfanire , unit ta destinée ,

Qu'est-ce qu'en ce moment , tu demandes de moi ;

MELIDOR.

Aimes sermens , que vous ajoutiez foi !

Que vous daigniez m'écouter sans colere.

Non , non , si votre sort ne peut s'unir au mien ;

On ne me verra point former d'autre lien ;

Il me faut votre amour , ou la mort pour salaire.

AGATINE à part les deux premiers Vers.

D'une amie , ou de lui , qui cherche à m'abuser !
Je ne sçais ; mais, plus qu'elle, il me paroît sincère
Haut.

Dequoi vous serviroit d'avoir pû m'appaiser ?
Je ne puis rien pour vous ; ignorez-vous qu'un
pere

A déjà réglé mon destin ;
Que Zéladis bientôt doit recevoir ma main ?

MELIDOR.

Je ne m'allarme point de cet ordre sévère :
Donnez-moi votre cœur ; j'ai des moyens tout
prêts ,

Pour rendre cet accord à mes vœux moins con-
traire ,

Pour appaiser mes vifs regrets ,
Daignez me rendre au moins ce Portrait plein de
charmes ,

Et que j'ai tant de fois arrosé de mes larmes ?

AGATINE.

Sans doute , à Zéladis , vous l'aviez enlevé ;
Il lui doit être réservé.

MELIDOR.

Je vous promets de le lui rendre ;
Au moment que l'hymen , avec vous , l'unira.

AGATINE.

Un tel objet ne servira
Qu'à nourrir un espoir dont il faut vous défendre.

MELIDOR.

N'importe , jusques-là , j'aurai quelque douceur.

A G A T I N E ,

A G A T I N E .

L'Image dont tu feins de déplorer la perte ;

A Florizette , dis , tu ne l'as pas offerte ?

Et son Portrait , le gage de sa foi ,

Alfanire aujourd'hui ne le tient pas de toi !

M E L I D O R .

Non.....que , des Dieux , la vengeance su-
prême

M'accable si.....

A G A T I N E .

Crains d'en être entendu !

Mon Portrait à l'instant vient de m'être rendu

Par celle à qui , dans ton ardeur extrême ,

Tu l'avois immolé toi-même !

M E L I D O R .

M'en croyez vous capable ? ah Ciel ! pour me noir-
cir ,

On a recours à l'imposture ;

On me fait , à vos yeux , passer pour un parjure !

Mon sincere récit doit vous en éclaircir .

A G A T I N E .

Mais quand , selon tes vœux , le plus riche Hy-
menée ,

Au destin d'Alfanire , unit ta destinée ,

Qu'est-ce qu'en ce moment , tu demandes de moi ;

M E L I D O R .

A mes sermens , que vous ajoutiez foi !

Que vous daigniez m'écouter sans colere .

Non , non , si votre sort ne peut s'unir au mien ;

On ne me verra point former d'autre lien ;

Il me faut votre amour , ou la mort pour salaire .

PASTORALE.

113

AGATINE à part les deux premiers Vers.

D'une amie , ou de lui , qui cherche à m'abuser !
Je ne sçais ; mais , plus qu'elle , il me paroît sincère
Haut.

Dequoi vous serviroit d'avoir pû m'appaiser ?
Je ne puis rien pour vous ; ignorez-vous qu'un
pere

A déjà réglé mon destin ;
Que Zéladis bientôt doit recevoir ma main ?

MELIDOR.

Je ne m'allarme point de cet ordre sévère :
Donnez-moi votre cœur ; j'ai des moyens tout
prêts ,

Pour rendre cet accord à mes vœux moins con-
traire ,

Pour appaiser mes vifs regrets ,
Daignez me rendre au moins ce Portrait plein de
charmes ,

Et que j'ai tant de fois arrosé de mes larmes ?

AGATINE.

Sans doute , à Zéladis , vous l'aviez enlevé ;
Il lui doit être réservé.

MELIDOR.

Je vous promets de le lui rendre ;
Au moment que l'hymen , avec vous , l'unira.

AGATINE.

Un tel objet ne servira :
Qu'à nourrir un espoir dont il faut vous défendre.

MELIDOR.

N'importe , jusques-là , j'aurai quelque douceur.

Qu'aux tendres feux dont mon cœur fut épris ;
Je déguisai mon nom & mon pays.

Bientôt cet amoureux mystère

Vous sera hautement confirmé par mon père.

A L F A N I R E *à part.*

Qu'entens-je ?

A G A T I N E *à Zeladis.*

Que de maux vous m'auriez épargnez ;

Si vous m'eussiez plutôt découvert cette feinte.

Heureuse cependant, quand sur moi vous regnez ;

De pouvoir, à mes feux, m'abandonner sans crainte,

Et sans qu'à mon devoir, je porte aucune atteinte !

Z E L A D I S *à Agatine qui lui rend le Portrait.*

Fut-il jamais un plus charmant destin !

Je reçois votre cœur plutôt que votre main.

A L F A N I R E *à part.*

Quel coup ... au fond des Bois, allons cacher
ma honte !

Z E L A D I S *à Agatine.*

Vous voyez les motifs d'une fuite si prompte !



SCÈNE XXIII.

AGATINE , ALFANIRE ,
FLORIZETTE, ZELADIS.

ALFANIRE à Florizette au fond du Théâtre,
& montrant Agatine & Zeladis.

C'En est fait , ils vont être unis !
A ce cruel , je ne puis plus prétendre !
Et l'ingrat Melidör est l'heureux Zeladis.

FLORIZETTE.

Qu'ai-je fait !

SCÈNE XXIV.

AGATINE , FLORIZETTE ;
ZELADIS.

AGATINE à Zeladis.

Où , je vois qu'on vouloit me sur-
prendre.

FLORIZETTE.

Pardonnez-moi les maux que je vous ai causés !
Je servois Alfaniere & ses sens abusés.
Si vous-même envers moi n'eussiez usé de feinte ,

Jamais notre amitié n'eût recû cette atteinte ;
 Mais quand, par vos détours, vous m'osiez outrager ;
 Tout m'a semblé permis afin de me vanger.

A G A T I N E à *Florizette*.

Va, je t'excuse aussi ; j'eus tort, je le confesse ;
 Mais à moi-même alors je cachois ma foiblesse.

SCENE DERNIERE.

A G A T I N E, F L O R I Z E T T E,
 Z E L A D I S, T E R Z A M O N,
 T R O U P E D E B E R G E R S
 & D E B E R G E R E S.

F L O R I Z E T T E.

Prenez part, Terzamon, au sort de ces Amans :
 Dès demain , un double hymenée
 Doit , comme nos soupirs , terminer leurs tour-
 mens.

T E R Z A M O N.

Amis , empressez-vous , célébrez par vos chants ;
 Des plus heureux Epoux l'aimable destinée.



DIVERTISSEMENT.
ENTRÉE DE BERGERS & DE
BERGERES.

(*L'on danse.*)

UNE BERGERE. *Air.*

DE l'Amour, de l'Hymen, chantons dans ces
retraites,
Les plaisirs innocens, & les douceurs parfaites :
Toujours d'intelligence en cet heureux séjour,
Ils y régneront ensemble & s'aident tour-à tour.

Jamais l'Amour n'ose rien entreprendre
Sur les cœurs par l'Hymen unis ;
Et l'Hymen joint d'abord du lien le plus tendre
Ceux que l'Amour sous ses loix a soumis.

(*L'on danse.*)

UN BERGER. *Musette.*

Ce doux ombrage,
Ce vert bocage
Sont faits pour l'amour.

Charmés de l'air qu'on y respire,
Flore & Zéphire
Y tiennent leur Cour ;
Tout soupire,
Tout se ranime en ce séjour
Par le feu qui les inspire

120 AGATINE, PASTORALE.

Ce doux ombrage ,
Ce vert bocage
Sont faits pour l'Amour.

(*L'on danse.*)

LE BERGER. *Rossignol.*

Rossignol , dont les tendres chants
Font naître dans les cœurs mille transports tou-
chants ,
Hâtez-vous , accourez , volez sur ce feuillage ;
Venez joindre à nos voix votre amoureux ramage.

Chantez , célébrez avec nous
L'aimable vainqueur de nos ames ;
Chantez , par vos sons les plus doux ,
Signalez votre ardeur , & ranimez nos flâmes.

Rossignol , dont les tendres chants
Font naître dans les cœurs mille transports tou-
chants ,
Hâtez-vous , accourez , volez sur ce feuillage ;
Venez joindre à nos voix votre amoureux ramage.

(*L'on danse.*)

FIN DE LA PASTORALE.

ORPHEE

ORPHÉE,
BALLET PANTOMIME.

QUATRIÈME PARTIE.

Tome II.

F

AVERTISSEMENT.

LA quatrième Partie de ce Spectacle devoit être, selon ma première idée, une Comédie; & c'est à ce dessein que j'avois fait celle de **L'ESPRIT DE DIVORCE**, que certaines conjonctures ont fait paroître plutôt & détacher de son tout. On a cru depuis qu'une Comédie rendroit ce Spectacle trop long, & qu'un Ballet Pantomime, en l'abrégeant, le diversifieroit encore plus: mais comme on n'est pas toujours en état d'exécuter des Ballets de cette sorte, aussi parfaitement que celui-ci l'a été, pour remettre les choses dans leur premier ordre, il n'y auroit que très peu à changer au Prologue.

Thalie, au lieu de son dernier couplet, n'auroit qu'à dire ces quatre vers-ci, & demeurer sur la Scène.

Oui, je vois bien que, pour être égayés,
Les Spectateurs, par elles, ennuyés
Auront besoin du secours de Thalie:
Je consens donc d'être de la Partie.

Sur quoi Arlequin se réjouiroit, & sauteroit ensuite de joie à l'arrivée de la charmante Capriole, sans plus parler du remplacement de Thalie par la Muse de la Danse; & lorsqu'Erato dans la Scène dernière a accepté l'offre d'Euterpe & de Terpsicore, Thalie ajouteroit.

J'accepte aussi vos secours favorables;
Après nos jeux, vous êtes admirables.

Arlequin répliqueroit.

Vous voilà enfin d'accord! le Ciel en soit loué!
ne songeons donc qu'à ne plus faire languir nos Spectateurs.

Terpsicore finiroit par le même Divertissement.



ORPHÉE,

BALLET PANTOMIME.



LE Théâtre représente l'entrée des Enfers : Orphée y arrive seul en déplorant la perte de sa chère Eurydice ; & tâche par les tendres sons de sa Lyre, de s'ouvrir un chemin vers elle ; les Monstres infernaux, Cerbere, les Parques, les Furies, attirés successivement & désarmés par la douceur de cette harmonie si nouvelle pour eux, cèdent à son pouvoir séduisant. L'Enfer s'ouvre ; Pluton y paroît sur son Trône avec Proserpine, & les autres Divinités de

l'Averne : le Dieu est surpris de l'audace du Mortel qui ose pénétrer jusques dans son Empire ; il donne des marques de son courroux ; mais bientôt il éprouve la puissance de l'Art enchanteur d'Orphée , qui en ce moment décisif , employe tout son sçavoir , toute sa délicatesse , toute sa douleur pour fléchir ce Juge sévère : il se jette à ses genoux , s'y prosterne , & lui déclare très-pathétiquement la cause de ses regrets & de son entreprise : il s'adresse ensuite à la Déesse qu'il tâche d'intéresser en sa faveur, Pluton attendri & sollicité encore par Proserpine , qui n'est pas moins touchée , accorde à Orphée sa demande , ordonne qu'on lui rende Eurydice , & lui explique à quelle condition il pourra l'emmener. Orphée resté seul se livre à sa joye ; & sa tendre Epouse arrive auprès de lui ; dès qu'il l'entend , il lui fait signe de le suivre ; & à mesure qu'elle s'en appro-

che , il détourne la vuë. Tandis qu'ils ne songent qu'à fuir pour se rejoindre , ils entendent quelque bruit , ils s'en allarment , puis se rassurent & veulent continuer leur marche ; le bruit redouble , la peur fait reculer Eurydice ; des Monstres paroissent ; le fidèle époux craint qu'ils ne lui ayent enlevé cet unique objet de son amour ; il la cherche des yeux , & a la douleur de voir que les Parques la font rentrer dans le fatal séjour de la mort, parce qu'il vient de manquer à l'ordre de Pluton qui lui a défendu de la regarder : il veut la suivre : ces Furies s'opposent à ses transports , l'entourent ; & après l'avoir accablé par les démonstrations de leur joye , elles le laissent dans le plus affreux désespoir ; il en marque toute la vivacité , il y succombe , & se laisse tomber sur un rocher. Le Théâtre a changé au moment que les Furies se sont retirées ; & représente une Campagne bordée de

rochers & embellie par des bois. Des Bacchantes qui reviennent de célébrer les Orgyes arrivent avec ardeur, s'abandonnant à tous leurs divers transports ; elles apperçoivent Orphée & veulent l'obliger à prendre part à leurs jeux ; il s'en défend, elles le saisissent ; il veut fuir, elles le poursuivent ; il s'obstine, elles le frappent de leurs Tyrfes ; leur rage augmente toujours par ses prétendus mépris, tant que ne pouvant se dégager de leur cruelle persécution, le malheureux Orphée se précipite du haut d'un rocher où elles vouloient achever de l'affommer. On voit aussitôt un Vautour qui enleve sa Lyre, laquelle en Astre brillant conduite par le Vautour, s'élève peu-à-peu & va prendre sa place parmi les Signes Célestes. Les Bacchantes recommencent leurs Danses avec un contentement & une fureur dignes d'elles ; par où finit cet ingénieux Ballet, que M. Riccoboni fils a inventé & dessiné, & dont M. Blaise, Basson de la Comédie Italienne, a fait la Musique.

F I N.

LA
VANGANCE
TROMPÉE
COMEDIE.

*Représentée pour la premiere fois
à Arles en Provence le quinzième
Septembre 1743. par la Troupe
du Sieur Molin, Comédien Ordinaire du Roy.*



A C T E U R S.

DORIMONT, Pere de Célie.

CÉLIE, Fille de Dorimont.

DUROCHER, Financier.

LEANDRE, Amant de Célie.

FLORINE, Suivante de Célie.

CRISPIN, Valet de Dorimont.

UN POETE.

LE NOTAIRE.

CHANTEURS ET DANSEURS.

*La Scène est à Paris dans le Jardin de la
Maison de Dorimont.*



LA VANGANCE T R O M P É E C O M É D I E.

*Le Théâtre représente un Jardin au fond
duquel on voit une Palissade.*

SCENE PREMIERE. DU ROCHER, CRISPIN.

CRISPIN.



On, Monsieur ; ~~vous~~ avez beau dire ,
on n'est pas aussi inquiet & aussi rê-
veur que vous l'êtes un jour de Nôce ,
à moins que certaines fumées mon-
tant au cerveau , ne nous fassent sen-
tir sur la tête Tenez , je sçais cela par expé-
rience ; j'ai comme vous , tâté une fois du maria-

E w.

130 LA VANGANCE TROMPÉE,

ge : mais veuf , grace au Ciel , je n'ai pas la même envie de m'y r'engager comme vous allez faire. Or je me ressouviendrai toute ma vie que pendant les trois ou quatre jours qui le précéderent, j'avois un chagrin sombre qui me causoit des demangeaisons si cuisantes..... Triste & fatal présage qui ne se vérifia que trop. Car imaginez-vous que trois mois après..... Oh , cela est bien fâcheux, Monsieur , de se trouver Pere sans avoir eu le loisir de l'être.

DUROCHER.

Finis ! songe seulement à faire ce que je te vais prescrire.

CRISPIN.

Le Notaire est mandé pour ce soir : la fête, le festin sont prêts par votre ordre : que reste-t'il à faire ! vous vous êtes déterminé à ce mariage avec une rapidité..... Je n'avois pas douté , en vous voyant aller si grand train , que l'amour ne vous eût mis en croupe sur ses ailes,

DUROCHER.

L'amour ! pauvre sot !

CRISPIN.

Et quel autre motif ?

DUROCHER

Un motif bien plus digne d'un homme comme moi : la vangeance.

CRISPIN.

La vangeance ! voilà qui est neuf ! je n'avois jamais ouï dire qu'on choisît une femme plutôt qu'une autre par vangeance. Votre résolution me fait trembler : je sçais que la vangeance n'attire

jamais rien de bon : & qu'elle retombe ordinairement sur ceux qui l'exercent. Je n'oublierai jamais le triste sort de mon camarade Lépine , le meilleur Cocher de France ! pour se vanger de quelques coups de canne qu'il avoit reçus de son Maître , il voulut au détour d'une rue , briser son carosse , & lui casser la tête : mais il prit mal ses dimensions , le Carosse & le Maître n'eurent point de mal ; le Vindictif seul eût la tête en canelle.

D U R O C H E R.

Ah !

C R I S P I N.

Et de de qui , s'il vous plaît , prétendez-vous vous vanger en vous mariant ? Seroit-ce de celle que vous épousez ; parcequ'elle auroit mal répondu à vos empressements ? mais le beau moyen de vengeance que le mariage en pareil cas ! vous en ferez le premier puni ! pour une fois que vous vous vangerez , elle se vangera mille ; & gare la démangeaison ! est-ce de l'amant qu'on vous préfère ? vous en ferez bien mieux la dupe. Il aura toutes les douceurs de l'amour , sans avoir les peines du mariage : elles feront toutes pour vous. Une femme de mauvaise humeur , qui crierà , grondera éternellement ; qui harcelera , désespérera sans cesse vos domestiques ; qui vous méprisera , vous insultera , vous..... Que sçais-je ! N'en concevez-vous pas plus que je n'en puis dire ?

D U R O C H E R.

Tu m'ennuyes : écoute ; & tu vas voir un des traits des plus fins que jamais..... Il y a quelques jours que Dorimont mon ami , vint me consulter sur un parti qu'on lui proposoit pour sa fille ; &

132 LA VANGANCE TR'OMPE'E;
si mon témoignage se trouvoit conforme aux
bonnes relations qu'on lui avoit faites du Cava-
lier, il étoit résolu de conclure. Juge de ma sur-
prise, & de mon embarras, lorsqu'il me nomma
Léandre !

CRISPIN.

Ce Léandre, contre qui vous avez perdu ce
grand procès ? ce petit fanfaron qui a dédaigné
d'être votre Vassal ; qui a osé tenir tête à vos
écus ; & , qui pis est , avoit raison encore ?

DUROCHER.

Lui-même : à qui il m'a fallu payer des dom-
mages si considérables , & faire des réparations si
cruelles , Dorimont avoit sçu que Léandre étoit
de la même Province que moi , & que sa Terre
étoit voisine d'une des miennes : mais il ignoroit
que nous eussions eu ensemble de si grands dé-
mêlés.

CRISPIN.

Apparemment : car il se seroit mieux adressé ;
pour en avoir des nouvelles non suspectes.

DUROCHER.

Que faire en cette occasion ? dire du mal de
mon ennemi ? ce n'étoit pas le plus sûr. Je répon-
dis donc que Léandre pouvoit convenir à Célie ;
mais que je sçavois un parti plus digne d'elle , &
bien plus riche.

CRISPIN.

Quelle force de raisonnement !

DUROCHER.

Je le priai de ne pas se presser , & de me don-
ner deux jours pour lui rendre une réponse plus

précise. Je pris ce tems pour mieux m'informer des projets de Léandre ; & je scûs qu'ayant vu, chez une de ses parentes, l'aimable Célie, il en étoit devenu éperdument amoureux, & qu'il faisoit tous ses efforts pour l'obtenir. Quelle fut ma joye, lorsqu'on m'assura qu'il en étoit véritablement épris, & que je me vis en main la plus belle occasion de me vanger des peines qu'il m'a causées ! j'aurai du moins le plaisir de lui enlever ce qu'il aime ! peut-on mieux désespérer quelqu'un ? quel charme, mon cher Crispin.

C R I S P I N.

Cela vous paroît fort divertissant, & moi, je le trouve diablement dangereux. C'est risquer plus que lui. Croyez-moi, Monsieur, ne vous frottez pas avec les femmes, elles en savent plus que nous.

D U R O C H E R.

M'importunerai-tu toujours ? je viens donc hier trouver Dorimont, & m'offrir pour son Gendre, lui demandant pour toute grâce de sceler notre union dès le lendemain. Ébloui de mes richesses, charmé des avantages que je promis à sa fille, il n'hésita pas : mais sitôt qu'il m'eut présenté à Célie comme celui à qu'il la destinoit, je remarquai dans ses yeux un chagrin dont la cause m'inquiète & dont je voudrois bien être éclairci.

C R I S P I N.

J'avois prévu la conclusion !

D U R O C H E R.

Si elle a de l'attachement pour quelqu'autre que Léandre, j'aime mieux y renoncer, & m'employer pour la faire unir avec celui qu'elle aime, trop

134 LA VANGANCE TROMPÉE,

content , d'en voir Léandre privé pour toujours : mais si c'est lui qu'elle regrette , je veux m'en mettre en possession au plutôt ; & recourir aux moyens les plus courts, pour qu'il ne puisse jamais l'approcher , ni la voir.

CRISPIN.

C'est-à-dire qu'en ce cas-là vous vous déterminez à être malheureux pourvû que votre ennemi le soit ; mais vous le ferez sûrement , & il ne le fera point ; c'est moi qui vous le prédis. Il sçaura bien se dédommager à vos dépens des chagrins que vous lui préparez.

DUROCHER.

J'y mettrai bon ordre. Il faut que tu tâches de faire jaser la Suivante de Célie. Les Femmes-de-Chambre sçavent toujours les intrigues de leurs Maîtresses.

CRISPIN.

Sans doute, elles en sont les confidentes, ou les espions.

DUROCHER.

Ne perds point de temps : viens me rapporter ce que tu auras appris ; j'entre dans l'appartement de Dorimont, où tu me retrouveras. Sois sûr que je reconnoîtrai dignement les peines que tu prendras pour me servir.

CRISPIN.

C'est là ce qui presse le moins : je connois votre générosité : mais Florine l'ignore , & quoi qu'une fille aime à parler , elle aime encore mieux prendre le contre-pied de ce qu'on souhaite. Ainsi, il n'y a que l'or qui puisse nous en répondre.

ce brillant métal a seul le privilège de produire les effets les plus contraires : il fait en même temps les discrets & les babillards.

DUROCHER *lui donnant une bourse.*

Je comprends. Tiens ; voilà ma bourse ; tu feras les choses en conscience , suivant le plus ou le moins de difficulté ; & tu me rendras compte du reste.

S C E N E I I.

CRISPIN *seul.*

TU me rendras compte du reste ! oh , ce n'est pas là mon compte à moi !..... est-elle bien conditionnée ? (*il tâte la bourse.*) Pas mal. * Faisons donc les choses en conscience ! (*il ouvre la bourse.*) En vérité , Mademoiselle Florine , je n'ai jamais rien vû de si aimable que vous ! » *M. Crispin est galant.* « Daignez, belle Florine, me donner quelque marque de votre satisfaction , en entrant en confiance avec moi : je suis homme d'ailleurs à bien payer vos bons offices. » *Je ne vous entends pas.* « il ne s'agit , ma chere , que de me parler avec sincérité. Vous êtes sans doute initiée dans tous les secrets de Celie ; vous avez l'air si obligeant , & si adroit..... » *Parlez mieux mon ami ; sçachez que* » *ma Maîtresse n'est point dans le cas d'exiger...* « Point de courroux , ma Reine ! six louis pour Flo-

* Dans tout ce qui est guillemeté , Crispin contrefait la voix d'une femme , comme si c'étoit Florine qui lui parlât.

136 LA VANGANCE TROMPÉE;
rine.... » *maraud vous m'insultez....* « Dix louis
mon adorable.... » *où sont ils.* « Les voilà. (*il met
dix louis dans sa poche.*) « *il faut avouer que M.
Crispin est* » *un petit fripon bien séduisant....* « Au
fait.... » *il est vrai que j'ai quelquefois porté des*
» *lettres à Célie....* « Et de la part de qui je vous en
compte.... » *Faquin me croyez-vous capable de*
» *trahir une jeune personne qui....* « Je ne dis pas
cela mais six louis pour le nom de l'écrivain....
» *L'ami, retirez-vous d'ici, craignez que quel-*
» *ques bons soufflets.* « Diantre, quel dragon de
fille! point d'emportement; allons en voulez vous
encore dix; Voyons! il n'y a pas moyen de se dé-
fendre contro un traître si aimable. (*il met en-*
» *core dix louis dans sa poche.*) » *Nous pourrons al-*
» *ler ensemble tantôt faire un petit tour de prome-*
» *nade; & je vous conterai tout....* « C'est bien
dit que l'on a de peine à arracher le secret d'une
fille! Voyons ce qui reste! (*il compte le reste de*
» *l'argent.*) Il a ma foi bien fait les choses: vive les
Financiers, cela vous prodigue l'or! diantre, encore
vingt! c'est partager bien noblement. J'apperçois
quelqu'un! c'est Florine, je pense! (*il compte & re-*
» *compte les vingt louis.*)

SCENE III.

FLORINE, CRISPIN.

FLORINE.

Vous voilà dans une occupation bien agréable!

Peste que vous êtes riche ! à quel métier avez-vous gagné tout cet or-là.

CRISPIN.

C'est une petite somme qui est destinée pour une aimable personne qui est auprès de Célie.

FLORINE.

Une personne auprès de Célie ! c'est moi , donnez hardiment !

[CRISPIN.

Attendez !

FLORINE.

N'est-ce pas Florine qu'on vous a dit ?

CRISPIN.

Oui , je crois que c'est à peu près son nom.

FLORINE *voulant prendre la bourse.*

C'est moi , vous dis-je , donnez donc ?

CRISPIN.

Vous êtes impatiente ! quelle vivacité !

FLORINE.

Oh , je n'aime point à languir après le plaisir , l'attente m'en dégoûte.

CRISPIN.

Et c'est l'attente qui en fait tout le prix.

FLORINE.

Je ne suis pas faite comme les autres : je ne connois rien de si maigre que l'espérance. C'est un squelette que le moindre coup de vent emporte. Je vois tous les jours des gens qui viennent vous promettre & quand il faut tenir , c'est le

138 LA VANGANCE TROMPÉE.

diable ! n'êtes-vous pas Gascon , vous ?

CRISPIN.

Pas même Normand. Je suis homme de parole. Mais vous sçavez bien , charmante Florine , qu'en ce monde-ci , on ne donne rien pour rien.

FLORINE.

Voilà déjà une phrase aussi Normande

CRISPIN.

Non , elle est de tout pays. Cette aimable Florine est une fille pleine de discrétion , n'est-ce pas ?

FLORINE.

Point d'invective ! je l'avois bien prévu : il bat déjà la campagne.

CRISPIN.

Vous me faites tort : c'est que pour tâter de cet argent-ci , il faut être un peu babillarde.

FLORINE.

La belle difficulté : je suis fille , je crois ! Allons , voyons ; de quoi s'agit-il ?

CRISPIN.

Que pense Célie de son Mariage avec Monsieur Durocher mon Maître ?

FLORINE.

Est-ce que tu prétends , maraut , que ma discrétion le purge , avant que d'avoir pris Médecine ?

CRISPIN *lui donnant trois louis.*

J'entends ! *Recipé.*

F L O R I N E.

La doze est foible, elle fera peu d'effet.

C R I S P I N.

Nous redoublerons.

F L O R I N E.

Il le faudra bien si vous voulez me guérir radicalement.

C R I S P I N.

Au fait : que pense Célie ?

F L O R I N E.

Pauvre nigaut, n'est-ce pas être dupe que de me payer pour répondre là-dessus ? t'imagines-tu donc qu'elle puisse penser autrement que fait une fille jeune & belle que l'on oblige à épouser son Trifayéul.

C R I S P I N.

On sçait bien qu'une jeune Personne a peu de goût pour un homme d'un certain âge ; mais elle le prend tout comme un autre, surtout lorsque l'on parle pour lui, si elle n'a point d'inclination ; & c'est-là justement le secret que nous voudrions apprendre.

F L O R I N E.

Et justement celui que je ne sçais pas, moi.

C R I S P I N *lui donnant encore trois louis.*

Vous allez vous le rappeler avec ce rémémoratif.

F L O R I N E.

Il est vrai : car je me ressouviens à présent que j'ai entendu plusieurs fois soupirer Célie dans cette Allée ; & surtout, depuis hier, elle est dans un

140 LA VANGANCE TROMPÉE;
chagrin qui marque bieu qu'elle abhorre votre
vieux grison.

CRISPIN.

Et qu'elle aime quelque blondin. Reste à
m'apprendre que' est cet Adonis ?

FLORINE.

Je ne le connois pas.

CRISPIN *lui donnant quatre loüis.*

Voilà dequoi faire connoissance.

FLORINE.

Soin superflu ! pour le coup la vertu de cette
médecine universelle est *à quia* ; car en vérité, mon
pauvre Crispin , j'ignore quel est le galant de la
Demoiselle.

CRISPIN.

Tu l'ignores ?

FLORINE.

Ma foi !

CRISPIN.

Tu ignores de même qu'un certain Léandre,
qui l'a faite demander à son Père.

FLORINE.

Je sçais bien que Leandre en est amoureux,
qu'il a fait son possible pour être son époux :
mais il y a aussi d'autres Cavaliers qui ont vû
Célie , & qui l'ont recherchée en mariage. Et tu
voudrois apparemment sçavoir qui elle aime ,
& non pas ceux dont elle est aimée.

CRISPIN.

Sans doute, c'est au Médor , à qui nous en vou-
lons.

FLORINE.

Eh bien , c'est ce que mes soins , mes détours , mes espionneries n'ont encore pû venir à bout de découvrir.

CRISPIN.

Je vois ce que c'est : tu t'imagines que l'on te veut tromper ! mais ce que j'en fais n'est que pour le repos de Célie.

FLORINE.

Comment ?

CRISPIN.

Mon Maître ne veut sçavoir l'état de son cœur que pour rompre un mariage , dont il n'est pas trop satisfait , & pour engager son Pere à la donner à celui qu'elle aime : ce n'est pas un homme à vouloir gêner ses inclinations.

FLORINE *ironiquement.*

Quelle générosité ! il n'a du Rocher que le nom ; cela me touche , m'intéresse pour lui , & même pour M. son Ambassadeur ; * mais à moins que de mentir , je ne puis dire ce que je ne sçais pas. Car vous voulez qu'on vous paye avec la même franchise. Au reste , si tu voulois des mensonges ; ils ne me couteroient rien.

CRISPIN.

Qui en doute ? mais trêve de raillerie , puisque tu ne veux pas parler , rends-moi mon argent ?

FLORINE.

Quel argent ?

* Elle fait une révérence à Crispin.

142 LA VANGANCE TROMPÉE,
CRISPIN.

Que je viens de te donner , & dont il faut que je rende compte , moi , en especes , ou en nouvelles.

FLORINE.

La potion a opéré , tu n'as rien à exiger.

CRISPIN.

Je ne l'ai donné que pour sçavoir ce que tu ne veux pas dire ; tu es une fourbe ; je ne prétends pas être ta dupe.

FLORINE.

Voyez cet insolent ! tu es un fripon toi-même , de venir tenter de corrompre la fidélité & la discrétion d'une fille incorruptible.

CRISPIN *faisant mine d'arracher l'argent.*

Pas tant de raison ; parle , ou rends-moi tout :

FLORINE *s'échappant.*

Je te jure que je suis de bonne foi : j'ai plus d'envie que toi d'être au fait de ce qui te rend si curieux. Il est si honteux pour moi de l'ignorer que. . . .

CRISPIN.

Et encore plus ruineux : j'aurois vuïdé la bourse.

FLORINE *d'un air mystérieux :*

Ecoute : je te promets de tout hazarder pour te satisfaire. C'est un jour critique aujourd'hui : j'examinerai tout ; j'écouterai tout : reviens dans peu ; j'aurai sans doute quelque chose à t'apprendre pour le coup , tu n'as pas à te plaindre.

CRISPIN.

Tu veux me leurrer , n'importe : je t'accorde ce

délai : mais sois sûre que je me ferai justice de ta trahison aussi régulièrement que je récompenserai tes bons offices. Adieu.

SCENE IV.

FLORINE *seule.*

VA, l'on te craint beaucoup ! crois-tu que l'intérêt soit capable de me rien inspirer au préjudice de Célie ? la pauvre enfant me fait trop de pitié. Sans doute , je sçais son secret ; mais avant que de le déclarer , il faut voir , si elle en pourra tirer quelque avantage. La voici ! Son chagrin est bien peint dans ses yeux.

(Comme elle veut cacher l'argent que Crispin lui a donné , elle le laisse tomber.)

SCENE V.

CELIE , FLORINE.

CELIE *à part.*

FUt-il jamais de sort aussi affreux que le mien !
(*apercevant Florine qui ramasse son argent.*)
Que fais-tu là Florine ? ah , ah ! d'où as-tu tiré cet argent-là ?

FLORINE *embarrassée.*

C'est , Mademoiselle , que (*à part.*)
Je ne sçais que lui dire !

44 LA VANGANCE TROMPÉE;
CELIE.

Il y a du mystère là-dessous ; je le vois bien à ton embarras , & je veux sçavoir . . .

FLORINE.

Est-ce-là la curiosité qu'on doit avoir un jour de nôce ?

CÉLIE.

Finis , ou je vais . . .

FLORINE.

Vous ne vous fâchez point.

CELIE.

Non.

FLORINE.

Eh bien , cet argent est à moi ; & l'on me l'a donné pour vous épier.

CELIE.

M'épier , moi !

FLORINE.

Oui , pour sçavoir de moi quel est votre . . .
Attendez , comment à-t-il dit ? c'est un si joli nom ? votre . . . Médor ? justement.

CELIE.

Seroit-ce mon Pere qui voudroit sçavoir . . .

FLORINE.

Bon ! les Peres payent-ils pour sçavoir les intrigues de leurs enfans ? Qu'est-ce que cela leur fait ? ils n'en suivent pas moins leurs projets ; ils passent outre , sans égard aux inclinations , & sans consulter de pauvres malheureux qu'ils croient pouvoir rendre impunément victimes de leurs idées , de leurs goûts , & de leurs caprices.

CELIE.

COMEDIE.

149

CELIE.

Il n'est que trop vrai, hélas ! qui peut donc....

FLORINE.

Qui est le plus intéressé dans cette affaire ?
n'est-ce pas ce bon homme qui vous épouse, sans
prendre votre avis ?

CELIE.

C'est un jaloux ! quel comble d'infortune ! qu'as-
tu répondu ?

FLORINE.

Pouvez-vous en être alarmée ? je suis trop tou-
chée de votre malheur pour ne pas songer de vous
rendre à Léandre : & la curiosité du vieillard vient
de m'inspirer une ruse qui pourroit servir votre
amour.

CELIE.

Et quel moyen de faire changer de pensée à
un homme qui a montré tant d'empressement ?
quel moyen de rendre mon pere moins cruel ?
non, je n'ai point d'espoir : non, malheureux
Léandre, rien ne peut nous réunir : il faut te per-
dre pour jamais !

FLORINE.

On pourra peut-être.... J'entends du bruit du
côté de la petite porte du Jardin.... C'est Léandre
lui-même.

CELIE.

Quel triste moment ;

SCENE VI.

CELIE, LEANDRE, FLORINE.

LEANDRE *à part au fond du Théâtre.***L**A voici ! mon accablement redouble.

CELIE.

J'ai bien voulu tout hasarder , Léandre , pour vous accorder l'entretien que vous m'avez fait demander avec tant d'instance ; & dont vous m'avez pressé vous-même par une Lettre si touchante ; mais quel fruit en espérez-vous ? c'en est fait : notre arrêt est prononcé ; & nous le subirons aujourd'hui même.

LEANDRE.

Quoi , n'avez-vous rien pû gagner sur l'esprit de votre Pere ? vos prières n'ont-elles pû le toucher ? quoi , vous promettre , & vous lier si rapidement ! Refuseroit-il quelques jours de délai ?

CELIE.

Rien n'a pû le fléchir ! Je viens encore de faire parler mes larmes : la réponse la plus dure & la plus impérieuse de me préparer à obéir est tout ce que j'en ai reçu.

FLORINE.

Pourquoi tant s'affliger ! la chose n'est peut-être pas aussi désespérée que vous croyez. On m'a assuré que le Financier étoit dégoûté de son mariage , & qu'il cherchoit à connoître l'inclination de Célie pour engager son Pere à la satisfaire.

CELIE.

Que nous contes-tu là ? ne vois-tu pas que c'est un stratagème dont on se servoit pour te séduire ?

FLORINE.

Pourquoi ne seroit-ce là qu'un artifice ? Du Rocher ne pourroit-il pas avoir fait des réflexions ; n'est-il pas d'âge à cela ?

LEANDRE.

C'est trop se flatter , ma chere Florine !

FLORINE.

Pour moi , je voudrois m'éclaircir à mon tour de ses sentiments , & m'assurer s'il est vrai qu'il pense si dignement.

LEANDRE.

Quel art employer pour cela ? quand même il pourroit être dans cette idée , il ne sçauroit pas plutôt mon amour qu'il changeroit bien vite de résolution. La vengeance fut toujours la passion dominante. Il en a trop donné de preuves en sa vie.

FLORINE.

Mais si je pouvois , sans exposer votre secret , voir-ce qu'il a dans l'ame , l'éloigner de cet hymen , & vérifier si c'est la raison , ou la jalousie qui le fait agir.

LEANDRE.

Tu ne le pourrois du moins sans exposer Cécile à ses soupçons.

FLORINE.

Il faut seulement que Madame nous seconde ; & que sçachant d'être écoutée de son amant su-

148 LA VANGANCE TROMPÉE;

ranné, elle ose dire très-passionnément à un jeune Cavalier qu'elle l'aime.

LEANDRE.

Quelle triste ressource !

FLORINE.

Le grand malheur ! elle croira vous parler en le disant à un autre.

CELIE.

Quoi, Florine, vous osez me proposer pareille chose !

FLORINE.

Allez, Madame, vous ne risquerez rien dans cet aveu : je vous en réponds. (à Léandre.) unifiez-vous à moi, Léandre ; si Célie est fâchée de vous perdre, elle vous en doit la preuve que je demande.

LEANDRE à Célie.

Vous l'entendez, Madame, ah ! ne me refusez pas le nouvel espoir qui semble s'offrir à mon cœur désolé !

CELIE.

Y pensez-vous, Léandre ? Comment puis-je...

FLORINE à Léandre.

On vous accordera tout : Tranquilisez-vous.... (à Célie.) Vous, Madame, ayez la bonté de rentrer dans votre appartement, pour ôter tout soupçon, & d'y demeurer jusqu'à ce qu'on vous prie de revenir.

CELIE

Je me rends trop aisément à vos desirs, Léan-

dré; mais, hélas, la contrainte qu'on me veut imposer me doit servir d'excuse.

LEANDRE.

Je garderai toute ma vie le souvenir de cette bonté.

S C E N E V I I.

LEANDRE, FLORINE.

LEANDRE.

E Xplique-moi donc, ma chere Florine, ce que tu médites pour mon bonheur!

FLORINE.

Reposez-vous sur nous sans tant de curiosité; & donnez-moi seulement la réponse que Célie a faite ce matin à votre Lettre! elle est sans adresse, votre nom n'y est pas; elle sera merveilleuse pour mon projet.

LEANDRE.

Je n'espère guères de tout ceci, n'importe, essayons; il ne peut rien m'arriver de plus funeste que de perdre ce que j'adore.

FLORINE *prenant la lettre.*

Donnez & ne m'impatientez pas, ou.....

LEANDRE *lui donnant une bague.*

Je pars; mais du moins accepte d'avance cette faible marque de ma reconnoissance.

SCENE VIII.

FLORINE, CRISPIN.

FLORINE.

TU ne t'es pas fait attendre : tu ne serois pas plus exact quand tu devrois recevoir de l'argent, & non pas en donner.

CRISPIN.

L'intérêt ne me guide jamais : ma foi , & mon devoir

FLORINE.

Voilà de grands mots ! voyons donc en quoi consiste ta toi ? Es-tu en état de la bien remplir ?

CRISPIN.

Te voilà bien hardie ! Ferois-tu comme on dit , contre mauvaise fortune , bon cœur !

FLORINE.

Laissons-là les mots , te dis-je ! il s'agit de grands effets. Je ne t'avois promis que des paroles ; & j'ai dans ma poche des preuves verbales à te fournir.

CRISPIN *en riant.*

Des preuves verbales dans ta poche ! Ah , ah , ah

FLORINE.

Sans doute ! crois-tu que je n'entends pas la force des termes ? n'ai-je pas été obligée de quitter ce Conseiller où j'avois demeuré deux ans , pour fuir la mauvaise humeur où il s'étoit mis contre

moi depuis qu'il m'accusoit de lui avoir égaré une convention verbale qu'il ne trouvoit plus dans le sac d'un Procès qu'il devoit rapporter ?

CRISPIN.

Et tu ne sçus pas la lui faire trouver ?

FLORINE.

Comment t'y serois-tu pris , toi ? voyons ton bel esprit.

CRISPIN.

La chose en effet n'étoit pas fort aisée. Je t'expliquerai cela une autre fois ; je n'ai pas le tems à present ; mon Maître doit s'impatiser de n'avoir point de mes nouvelles ; conte-moi vite ce que tu as à me dire !

FLORINE.

Je ne suis pas moins pressée que toi. Donne vite ce que tu as à me donner !

CRISPIN *montrant la bourse.*

C'est tout prêt ; vois - tu ! je n'en ai rien ôté.

FLORINE *cherchant à prendre la bourse que Crispin retire toujours.*

Eh bien , Célie est folle d'un jeune Marquis qu'elle adore à la sourdine depuis longtems , & dont son Père n'a jamais voulu s'engendrer. Elle doit le voir tout-à-l'heure , à cette même place. Tu n'auras qu'à amener ton Maître , & le faire cacher derriere cette Pallisade. (*Lui montrant la Palissade qui est au fond du Théâtre.*) Là , vois-tu ? Il pourra éclaircir tous les doutes. Cela est-il positif ?

252 LA VANGANCE TROMPÉE,
CRISPIN.

Ne me trompes-tu pas au moins ?

FLORINE *prenant la bourse.*

Que de défiance pour quelques misérables pistoles ! Si l'on me soupçonnoit d'être d'intelligence avec vous autres , on m'en donneroit bien plus pour me faire taire.

CRISPIN.

Cela est vraisemblable !

FLORINE.

Ce n'est pas tout. Voici la pièce triomphante ! & qui démontre avec quel zèle. . .

CRISPIN.

C'est donc là ta preuve verbale ?

FLORINE.

Peut-elle être plus convainquante ? c'est une lettre , que j'ai portée au Marquis , pour l'avertir du rendez-vous . & que le jeune homme , par une discrétion qu'on n'attendoit pas d'un pareil étourdi , renvoye à sa Maîtresse. Je te la confierai , si tu es homme à sentir l'importance d'un si grand service , & à me dédommager de ce que je risque par cette trahison.

CRISPIN *arrachant la Lettre.*

Je t'en ai assez donné : finis !

FLORINE.

Tu es de mauvaise foi. M. Du Rocher sera plus équitable : nous nous en dirons deux mots ; adieu ! je vais annoncer à Mademoiselle que son Marquis vient. (*à part, en s'en allant.*) Pauvre

nigaut , qui croit m'avoir attrapée , tandis que je suis si bien récompensée pour la lui livrer !

CRISPIN *seul.*

Prévenons-la ! courons chercher mon Maître !...
Mais je l'entends : il paroît en colere !

S C E N E I X.

DUROCHER, CRISPIN.

DUROCHER.

V Oilà comme tu fais toujours ! tu t'amuses partout ; & tu me plantes-là sans songer à mes ordres , d'où viens-tu ; qu'as-tu fait ?

CRISPIN.

Vous imaginez-vous , Monsieur , que les choses se fassent si lestement ? il y a ordre & ordre ! Quand on est obligé d'humaniser certains esprits revêches , de faire parler certaines langues qui se sont fait un principe de se taire , il y faut mettre le tems ; & je n'en ai pas trop employé. Si je n'avois eu recours à la voye de fait , je serois moins avancé , & je n'aurois pas en main de quoi vous démontrer.....

DUROCHER.

Que veux-tu dire ?

CRISPIN.

Que quarante louis font bien peu de chose pour une soubrette ! elle a plus fait de façons , plus pris de détours , plus tenu de mauvais propos. Elle en est venue jusqu'à la menace : je l'apaisois ; elle me promettoit ; puis elle ne sçavoit rien ; enfin elle m'a quitté sans me rien apprendre.

154 LA VANGEANCE TROMPÉE,
DU ROCHER.

Comment , Maraut , tu t'es laissé tromper
au point.

CRISPIN.

Patience ! l'odeur de quelques louis que j'avois
eu la prudence de ne me pas laisser escamoter , l'a
ramenée vers moi : elle m'a fait entendre qu'elle
avoit suivi les oiseaux à la piste , remarqué la
remise , & enfin déterré la nichée & le nid. Voilà
aussitôt mon fond épuisé. Il lui restoit cependant
les plumes qu'elle leur avoit arrachées , afin que
vous les puissiez mieux reconnoître ; mais la fine
mouche ne les vouloit pas lâcher gratis : j'ai tant fait
avec un peu d'audace , que je les lui ai arrachées à
mon tour. Elle s'en est allée en grondant , en jurant
de se plaindre à vous. Une vingtaine de louis dont
vous m'allez encore charger pour elle l'appaise-
ront & me rendront sa confiance.

DU ROCHER.

Quel diable de galimathias me fais-tu là de nid
d'oiseaux , de plumes ? Explique-toi , si tu ne veux
me pousser à bout.

CRISPIN.

Cela pourtant , est bien clair. Les oiseaux sont
Célie & un jeune Marquis dont elle est coëffée ;
le nid est cette allée , où ils vont venir se faire
leurs adieux ; & les plumes sont cette lettre de
Célie au frêluquet : de sorte qu'il ne tient plus
qu'à vous en vous embusquant là-derrrière , (*il lui
montre la palissade.*) de les surprendre , d'écouter
leur ramage , de les encager , ou de leur laisser
prendre la volée.

Cela est-il bien possible ?

CRISPIN *lui présentant la Lettre.*

Jugez-en plutôt par vous-même. Lisez & puis voyez.

D U R O C H E R *prenant la lettre.*

Donne !

Il lit.

» Vous vous y prenez d'une façon trop touchante
 » pour ne pas m'attendrir : La rigueur de votre
 » sort que vous me dépeignez si vivement aug-
 » mente la rigueur du mien , & me fait craindre
 » encore plus d'être témoin de votre peine. Je n'ai
 » cependant pas assez de force pour refuser de
 » vous voir. Vous pouvez venir tantôt ; j'aurai
 » soin que la petite porte du jardin soit ouverte ;
 » & je tâcherai de me débarrasser pour quelques
 » momens de celui à qui l'on me lie aujourd'hui
 » malgré moi. C'est trop vous en dire : mais j'en
 » serai assez punie , puisqu'un ordre cruel va nous
 » séparer pour toujours. C E L I E.

CRISPIN.

Cela est-il obscur ?

D U R O C H E R.

Cette Lettre est donc pour un autre que Léan-
 dre ?

CRISPIN.

Et oui , vous dit-on ; vous pouvez vous en con-
 vaincre par vos yeux , & par vos oreilles.

D U R O C H E R.

Ah , quel plaisir , mon cher Crispin ! que je

256 LA VANGANCE TROMPÉE;
trionpherois si Léandre connoissoit qu'il soupire
pour une ingrate qui en aime un autre !

CRISPIN.

Le triomphe seroit pour lui. Il auroit bien plus
à rire de vous voir épouser une fille si capable
de punir un téméraire qui l'ose prendre par force !

DUROCHER.

Quel est ce Marquis ?

CRISPIN.

Vous le connoîtrez peut-être : il va venir , à
quoi vous déterminez-vous ?

DUROCHER.

A la preuve. Voyons jusques où peut aller la
coquetterie.

CRISPIN.

A cet âge-là sçavoir donner des rendez-vous
dans un bosquet, quelques heures avant la nô-
ce ! jugez de ce qu'elle feroit après ! mais qui
vient nous interrompre ? que nous veut cette fi-
gure hétéroclite ?

SCENE X.

DUROCHER, CRISPIN,
UN POËTE.

Le Poëte entre en rêvant , & va heurter Crispin.

CRISPIN.

E St-ce que vous n'y voyez pas ?

COMEDIE.

LE POETE.

Ah Messieurs, excusez-moi, je vous prie! absorbé dans mes réflexions, je ne m'appercevois pas.....

CRISPIN.

Où allez-vous? que cherchez-vous ici?

LE POETE.

Ce jardin m'a paru agréable; j'en ai trouvé la porte ouverte, & j'y venois ruminer à mon aise un projet important.

DUROCHER.

Pour le bien de l'Etat?

LE POETE.

Non, Monsieur, seulement pour la gloire d'un de ses plus dignes membres.

CRISPIN *à part.*

Voici un fat!

DUROCHER.

Mais encore sans indiscretion, pourroit-on sçavoir....

LE POETE.

Volontiers; car dans l'embarras où je suis, j'ai besoin d'un conseil éclairé.

CRISPIN.

Vous ne pouvez mieux vous adresser. Je suis le premier homme du monde pour le conseil.

LE POETE.

Il ne s'agit pas de badiner; la chose est très-sérieuse.

158 LA VANGEANCE TROMPÉE,
DUROCHER.

De quoi est-il donc question ?

LE POÈTE.

Ah , Monsieur ! j'ai été offensé , insulté , outragé , vilipendé !

CRISPIN *à part.*

Le grand malheur !

LE POÈTE.

Et dans mon désespoir , je ne sçais quel parti prendre : je voudrois me vanger.

DUROCHER.

Il n'y a pas à hésiter ; sans doute , il faut vous vanger. Rien n'est plus consolant que la vangeance !

CRISPIN.

Ne vous y fiez pas : les mieux vangés ne sont pas toujours les plus satisfaits.

LE POÈTE.

Accoûtumé à commercer avec les Poètes. Je n'ignore pas qu'ils font de la vangeance un plaisir.

*Qu'un homme tel que moi partage avec les Dieux.**

DUROCHER.

Ah , que cela est beau ! que cela est bien dit ! que vous m'intéressez en votre faveur ! que ne puis-je vous servir dans votre vangeance. Ma bourse est à votre service.

* Vers de MANLIUS CAPITOLINUS.

LE POETE.

Je vous suis obligé , mais tout l'or du monde ,
ne scauroit me vanger.

CRISPIN.

Comment , avec de l'or vous ne trouveriez pas
moyen de faire rosser votre ennemi ?

LE POETE.

Mon ennemi est trop terrible : il n'y a pas assez
de bras dans l'univers pour l'étriller. Il a plus de
têtes que l'Hydre ; plus d'yeux qu'Argus , plus de
bras que Briarée ; plus de voix qu'Echo , ô déses-
poir ! cet ennemi cruel vous fait mille outrages ,
sans qu'on puisse lui en rendre aucun.

DUROCHER.

Vous me faites frémir.

CRISPIN.

Quel est donc ce Géant invincible ?

LE POETE.

Ne le connoissez-vous pas à ce Portrait ? c'est
le Public.

CRISPIN.

Le Public ?

DUROCHER.

Le Public ! comment avez-vous encouru son
indignation ? vous me paroissez trop galant hom-
me pour avoir fait des actions assez basses....

LE POETE.

Et c'est par une bonne action que je me suis
attiré son courroux.

260 LA VANGANCE TROMPÉE,
DUROCHER.

Je ne vous entends pas.

CRISPIN *à part* :

Si bien moi ; voici un Poète sifflé sur ma parole !

LE POÈTE.

Je n'avois eu dessein que de l'instruire , de lui plaire , de le toucher , de l'amuser ? & le traître , sans égards , sans reconnoissance , sans ame , sans presque m'écouter , a méprisé mes leçons , s'est déplu dans mes moralités , a été insensible à mes beaux sentimens , il s'est ennuyé ; & a passé sa mauvaise humeur contre moi , & contre ceux qui secundoient mes généreux efforts.

CRISPIN *à part*.

Justement , nous y voilà :

LE POÈTE.

Voir siffler, voir huer une Pièce qui rassembloit elle seule la sublimité de *Corneille* , l'intérêt de *Racine* , la force de *Crébillon* , l'invention de *Lagrange*.

DUROCHER.

Il lui manquoit apparemment le brillant de l'expression.

LE POÈTE.

Rien ne lui auroit manqué dans un siècle , où les beautés solides & réelles l'auroient emporté sur toute autre ; mais dans celui-ci , on n'en a ni connu , ni senti le mérite.

CRISPIN.

Que cela est triste à les ignorans !

LE POETE.

Ce n'est pas tout : j'ai voulu prendre ma revanche dans un autre genre ; & j'ai essuyé de nouveaux affronts , caractères aussi frappés que ceux de *Moliere* , Comique aussi naturel que celui de *Regnard* . Légèreté de *Dancourt* ; Elégance de *Desfontaines* .

DU ROCHER.

Il vous aura manqué cette fois-ci l'intérêt de *Lachaussée* .

LE POETE.

J'avois fait une Pièce pour faire rire , & non pas pour faire pleurer . Gémissons , Messieurs , gémissons sur la décadence du goût ! c'en est fait , le règne de *Melpomene* & de *Thalie* est passé !

CRISPIN. *Il pleure.*

Hi , hi , hi , hi Cela est trop Tragique pour n'en pas rire ! ah , ah , ah , (*Il rit.*)

DU ROCHER.

Pour moi , je ne sçais comme vous l'entendez : mais il me semble qu'il n'est rien de plus aisé à un Poète que de se vanger du Public .

LE POETE.

Ah , que vous me charmez ! Eh , comment s'y prendre ?

DU ROCHER.

La plume à la main , que ne peut-on pas faire ! une bonne satire de ses travers ; une Comédie , si voulez , où vous le draperez à merveille sur son mauvais goût sur ses caprices , où vous jouerez ses ridicules & ses extravagances .

CRISPIN.

Et ses *Pantinades*.... Tenez , il fera le premier à vous applaudir , & à rire si le portrait est bien frapé.

LE POÈTE.

Mais alors ce ne seroit plus une vangeance : si je le fais rire , je l'amuserai , & ne le piquerai pas. Le mortifier , l'humilier , rendre méprisables ses décisions : voilà , morbleu , ce que je voudrois. Non je vois bien que ma seule ressource est de l'abandonner à son mauvais goût ; de le livrer à ces Ecrivains fades , ou guindés qu'il applaudit : puisqu'il ne sent pas le prix d'un Auteur tel que moi , la meilleure vangeance est de l'en priver. Puisse-t-on ne lui donner jamais , pour Tragédies , que les extravagances d'un cerveau brûlé ; qu'un amas boursoufflé de maximes morales cent & cent fois rebattues ; que des vers pleins de son , & vuides de choses ; ne lui offrir que du sang , des meurtres , du carnage , des poignards , des gibets & des bourreaux ! Pour Comedies que des Dialogues metaphysiques sans action , que des portraits continuels farcis de pointes & d'Epigrammes ; que des Romans Bourgeois , tragiquement mis en scènes mal cousues & en vers plats !

Qu'ils confondent tout style , & ne distinguent plus

Les Auteurs immortels de *Pantalon-Phœbus* !

CRISPIN.

Il devient furieux !

LE POÈTE.

Pour moi , je vais sous un Ciel étranger mener

en triomphe Melpomène & Thalie ; & leur faire rendre les honneurs qu'elles méritent , & qu'on commence à leur décerner dans ces climats sçavants , où l'on est toujours plus empressé à s'enrichir des dépouilles de la France ! *Il sort.*

DUROCHER.

Ce pauvre Diable , je le plains ! il a de l'esprit. J'aurois voulu le vanger de tout mon cœur !

CRISPIN.

Il est vrai que le Public est quelquefois bien injuste : soit dit sans lui déplaire. Mais chut ! pour le coup , je crois appercevoir le Marquis qui vient de ce côté-là ! Et voilà justement Célie qui arrive de l'autre côté. Retirons-nous : s'ils nous voyoient, ils s'enfueroient. Vîte à notre niche !

(*Crispin & son Maître se cachent derrière la Palissade.*)

SCENE XI.

CELIE , FLORINE *en Marquis* ,
DUROCHER & CRISPIN *cachés.*

CELIE *à part.*

Quelle démarche hasardeuse ! Peres cruels , à quoi nous exposez-vous ? que vois-je ? ô Ciel ! c'est Florine , je crois ?

FLORINE *bas à Célie.*

Eh bien , craindrez-vous de répondre à mon

164 LA VANGANCE TROMPÉE;
ardeur ? votre honneur n'est-il pas en grand péril
avec un Marquis tel que moi ?

CELIE *bas à Florine.*

J'admire ce que ton zèle pour mon bonheur te
fait entreprendre !

FLORINE *bas à Célie.*

Que ne ferois-je pas pour vous, ma chere Ma-
tresse ! nos gens sont-ils en sentinelle ?

CELIE *bas à Florine.*

Oui ; ils viennent de se glisser là-derrière....

FLORINE *bas à Célie.*

Je vais les régaler (*haut & gayement, c'est à
dire d'un ton de petit Maître.*) Quelle terrible
nouvelle, mon adorable Célie, si-je donc appri-
se à mon retour de la campagne ! quoi, c'en est
donc fait ! il n'y a plus d'espoir pour moi ! vous en
épousez un autre aujourd'hui !

CELIE.

Vous m'en voyez dans un désespoir extrême : je
vais devenir la victime d'un Pere inhumain &
d'un barbare devoir.

FLORINE.

Ah, si vous m'aimiez toujours, vous trouveriez
bien le moyen de vous délivrer d'une si odieuse
tyrannie ! une fille manque-t-elle jamais de res-
source pour se soustraire aux caprices de ses Pa-
rents ? que dis-je ! sans doute cet Epoux-là vous
plaît ! Léandre l'emporte sur moi : Léandre,
l'heureux Léandre.

CELIE.

Que parlez-vous de Léandre ! que signifient

ces reproches & ce nom répété tant de fois ?

F L O R I N E.

Faites-bien l'étonnée ! vous voudriez que je vous épargnasse la confusion qui éclate malgré vous sur votre front, au nom de celui à qui vous me sacrifiez.

C E L I E.

Qui vous dit encore un coup que Léandre doit être mon Epoux ?

F L O R I N E.

Lorsque je suis parti pour la Campagne, ne m'avez-vous pas dit qu'on vouloit vous faire épouser Léandre, & n'avez-vous pas à mes yeux paru inconsolable de cet hymen ?

C E L I E.

Eh bien ?

F L O R I N E.

Eh bien, j'apprends en arrivant que votre nôce se fait aujourd'hui ; puis-je douter que ce fortuné Léandre n'ait, en mon absence, trouvé le moyen de me supplanter ? Moi, être supplanté ! Et par qui encore, quel affront ! Je ne m'en consolerais jamais !

C E L I E.

Que vous êtes injuste ! Me croyez-vous capable de changer ? Non, j'aurai toujours les mêmes sentiments. La mort seule pourra les éteindre : mais les choses ont pris une autre face. Il est vrai qu'il a été question de Léandre : mais depuis hier, mon mariage est arrêté avec un vieux homme, que je déteste, & que mon Pere me force d'épouser aujourd'hui.

66 LA VANGANCE TROMPÉE,
FLORINE.

Qu'entends-je ! quel est ce Vieillard !

CELIE.

Un Financier , Durocher.

FLORINE *riant.*

Je le connois ! ah , ah , ah !

CELIE.

Pourquoi cet éclat de rire ?

FLORINE.

Vous ne voulez pas que je rie , ma chere , de l'audace de ce pauvre diable , qui dans son treizième lustre , prend une femme de votre âge ! si j'avois sçu la vérité du fait , vous ne m'auriez pas vu si affligé. Réjouissons-nous , ma chere , nous ne sommes pas à plaindre !

CELIE.

Quoi , vous osez rire de ce qui met le comble à mon malheur.

FLORINE.

Il n'y a , vous dis-je , que demi-mal. Le téméraire sera bientôt puni ; vous serez veuve incessamment ; & devenue Maitresse de vous-même , vous me choisirez pour vous dédommager de quelques mauvais jours que vous allez passer avec lui. Vous fait-il de gros avantages ?

CELIE.

Et que m'importe ? Mon Pere m'a conté je ne sçai quoi là-dessus ; il vouloit faire valoir à mes yeux , certaine donation.... Je ne l'ai pas seulement écouté ; outrée de me voir livrer à un mari de cette espèce....

F L O R I N E.

Consolerez-vous, ma chere Célie; il n'y aura pas longtems à souffrir! je frémissais de songer que vous alliez passer entre les bras d'un jeune époux, tel que Léandre qui auroit pu se faire aimer & durer autant que vous! mais sitôt que ce n'est qu'un Vieillard, je me tranquillise, vous ne m'en trouverez que plus aimable. Pour n'avoir rien à vous reprocher, & pour me mettre en état de vous mériter, lorsque vous serez rentrée dans votre liberté, je m'en vais de mon côté épouser la Comtesse d'Argent-sec qui, à soixante & dix ans, est folle de moi & m'offre tout son bien, plus de trente mille livres de rente, si je veux bien l'honorer du titre de ma femme. L'espoir d'être à vous m'avoit empêché de la rendre heureuse; j'immolois tout à mon amour, mais je cours l'expédier, tandis que vous acheverez votre bonhomme.

C E L I E.

Serez-vous toujours fou, Marquis? ces railleries ne me conviennent point. Ce n'est pas me prouver votre amour que d'être si peu sensible au coup qui nous sépare!

F L O R I N E.

Ce ne sera encore une fois que pour peu de tems; & pour nous donner celui d'arranger notre fortune. Cependant, morbleu, une triste réflexion vient m'inquiéter. Ce Vieillard sans doute sera bizarre, défiant & jaloux, comme ils le sont tous, & vous tiendra peut-être dans une contrainte si grande que nous ne pourrions que très-difficilement nous voir. Léandre n'auroit pas été si ri-

168 LA VANGEANCE TROMPÉE ;

dicule ; il sçait vivre ; nous nous connoissons , & j'aurois pû, tous les jours & à toute heure, jouir de votre aimable entretien. Ce sera à vous au reste de suppléer à cette gêne, & d'imaginer le secret de tromper les yeux importuns du jaloux. S'il falloit être privé de votre vuë, c'est pour le coup que vous me verriez désespéré !

CELIE.

Oui , je n'oublierai rien pour secouer un tel joug : & je vous promets que je m'y prendrai de façon que mon époux lui-même approuvera vos visites & nos entretiens.

FLORINE.

Vous comblez , mon espoir , mon adorable ! cette promesse me fait supporter avec moins de peine l'instant fatal où je dois vous quitter ; souffrez que cet embrassement

CELIE *bas à Florine.*

C'en est trop.

FLORINE *bas à Célie.*

Non , non , c'est son coup de grace. (*haut.*) Refuse-t-on une si légère faveur à un Amant à qui l'on est obligé de renoncer pour un Epoux qui veut l'être malgré nous ? Vous vous défendez en vain.

(*Elle embrasse Célie qui veut s'y opposer.*)

DUROCHER *derriere la Palissade où il est caché.*

Poursuivez , Monsieur le Marquis, vous voilà en beau chemin !

CELIE

COMEDIE.
CELIE *en s'enfuyant.*

169

Fuyons ; je suis trahie !

FLORINE *en s'en allant.*

Il n'a pû résister à ce dernier trait , j'en conçois un favorable augure !

SCENE XII.

DUROCHER, CRISPIN.

CRISPIN *sortant avec Durocher de l'endroit où ils étoient cachés.*

LEs voilà ma foi dénichés ! courez après pour leur demander votre reste.

DUROCHER.

Je suis, je te l'avoue , interdit de tant d'effronterie !

CRISPIN.

Moi , j'en suis tout stupéfait ! Fiez-vous après cela, à ces Agnès de Couvent ! Mitoner un Successeur à l'époux qu'elle prend ! s'arranger pour des entrevues secrètes en attendant sa mort ! on ne peut rien ajouter à celà. Sans doute , Monsieur , vous ne ferez pas assez cruel pour renverser des projets si bien concertés ? vous ne tromperez pas leur attente ; vous faciliterez les occasions de l'accomplissement ?

DUROCHER.

Va , je leur prépare un tour auquel il ne s'at-

Tom II.

H

170 LA VANGANCE TROMPÉE;

tendent pas. Ils viennent de m'inspirer l'idée de la vangeance que j'en dois tirer.

CRISPIN.

Je vous dirai pourtant entre nous que , malgré toutes les apparences , je ne serois , à votre place , guere jaloux d'un pareil Damoiseau. Je ne l'ai vû que de profil ; mais il me semble qu'il a un air fade qui me tranquilliferoit : il n'a pas seulement de barbe.

DUROCHER.

Cours de ma part prier Dorimont de se rendre ici. Tu iras ensuite , comme par son ordre , faire venir Léandre.

CRISPIN.

Léandre !

DUROCHER.

Oui , Léandre.

CRISPIN.

Quelle est donc cette détermination subite ? à quelle intention , Léandre....

DUROCHER.

Tu me crois bien affligé , mon pauvre garçon ? & je suis dans une joye excessive ! Non , jamais le sort ne me pouvoit rien offrir de plus favorable , pour rendre à Léandre les chagrins qu'il m'a causés & pour punir ce couple insolent qui me brave avec tant d'audace !

CRISPIN.

Je ne vous entends pas.

DUROCHER.

Je n'épousois Célie que pour désespérer Léandre ?

CRISPIN.

Le projet étoit en effet bien traître !

DUROCHER.

Eh bien, pour mieux les désespérer l'un & l'autre, je vais les unir tous deux.

CRISPIN.

Belle façon de punir un amoureux que de l'unir à ce qu'il aime !

DUROCHER *très - gayement toute cette tirade.*

C'est justement parceque Léandre adore Célie, que je vais mettre le comble à son malheur, en le liant avec la plus hardie, & la plus franche coquette du monde ; qui le hait, qui en aime un autre ; & qui le trompera. Je ne manquerai pas sitôt qu'il seront mariés de publier partout l'aventure du Marquis, de faire courir cette Lettre de Célie ; & je m'y prendrai si bien que je veux que Léandre les surprenne ensemble. Etre trahi d'une femme qu'on idolâtre ; se voir la fable du Public ! peut-on rien ajouter à un pareil supplice ; quelle joie, mon cher Crispin, lorsqu'on lui rira au nez, qu'on le montrera au doigt ; lorsqu'on le chançonnera ! je n'imagine rien de si charmant, ni de si divertissant !

CRISPIN.

Voilà des raffinemens de plaisir que je ne conçois pas ! je serois bien charmé d'allonger un

172 LA VANGANCE TROMPÉE,
coup de pied sur quelqu'un qui m'auroit appo-
trophé d'un coup de poing ; mais cela sur le
champ : deux heures après, je n'y penserois plus.
J'ai l'ame bonne, moi !

D U R O C H E R.

Ce sont là de ces douceurs exquisés qui ne sont
bien senties que par les grandes ames. Elles défi-
gnent surtout l'homme riche.

C R I S P I N.

Il est vrai ; plus on est riche , plus on a le cœur
dur & vindicatif. Mais voici Monsieur Dorimont !
il vous cherche : il n'est pas besoin de l'avertir.

D U R O C H E R.

Hâte - toi d'aller chez Léandre !

S C E N E X I I I.

D U R O C H E R , D O R I M O N T.

¡ D U R O C H E R.

Vous allez être surpris , mon cher ami, de ce
que je vais vous déclarer ; mais

D O R I M O N T.

Qu'y a-t'il de nouveau ? Vous sçavez bien qu'il
n'y a rien que je ne sois prêt à exécuter pour vous
servir ; c'est un véritable ami que je regarde en
vous plutôt qu'un Gendre.

D U R O C H E R.

Aussi est-ce pour conserver ce premier titre , que
je renonce au second.

DORIMONT.

Comment ! expliquez-vous !

DUROCHER.

Je ne parle pas hébreu , je crois ! je vous dis que je vous rends votre parole au sujet du mariage-proposé ; & que je reprends la mienne.

DORIMONT.

Je ne conçois pas d'où vient que....

DUROCHER.

Dispensez-moi de vous en dire davantage : & rendez, si vous m'en croyez (je vous en supplie même) rendez Célie à Léandre qui vous la demandoit ; & qui en est épris. Ils se conviennent parfaitement.

DORIMONT.

Je ne me contente pas de pareilles raisons. Je veux sçavoir....

DUROCHER.

Jamais changement ne fut mieux fondé.

DORIMONT.

Je vous entends ! vous vous allarmez de ce que Célie ne montre point d'empressement pour vous ? mais il faut se rendre justice en ce monde : il n'est pas naturel qu'une jeune fille se coiffe, du premier abord, d'un homme de notre âge. Pourvu qu'elle dise oui, c'est tout ce qu'on peut exiger. Je vous réponds qu'elle obéira, qu'elle vous aimera même, lorsqu'elle sera à vous. Le devoir ne manquera pas de faire naître l'amour dans le-cœur d'une fille aussi bien élevée qu'elle, & qui

274 LA VANGANCE TROMPÉE ;
ne sçait pas encore ce que c'est que d'aimer.

DUROCHER *à part.*

Le bon homme!..... Elle ne sçait pas encore ce que c'est que d'aimer. (*haut.*) Oh bien, puisqu'il faut vous parler clair, Léandre aime votre fille ; & j'ai tout lieu de croire qu'elle ne l'aime pas moins : Je ne veux point être l'obstacle à leur bonheur ; si j'avois sçu plutôt leur inclination , je n'aurois pas pensé à ce mariage. En un mot, j'ai des raisons pour ne pas désobliger Léandre. Vous n'avez rien de mieux à faire que de les unir tous deux. Je l'ai mandé de votre part , il va venir ; arrangez-vous ensemble pour conclure dès ce moment ; tandis que je cours chez le Notaire faire substituer son nom au mien sur le contrat. Je me charge de prêter à cette affaire une tournure , qui ne laissera aucun soupçon à Léandre , & qui ne vous fera aucun tort dans son esprit. Suivez mes conseils ; tout ira bien : je reviendrai bientôt , & nous accommoderons tout cela....

(*Il sort en riant.*)

DORIMONT *seul.*

Il faut sans doute que Célie lui ait donné un sujet bien grave..... Je l'apperçois ! elle se promene seule , & paroît rêveuse. Eclaircissions ce mystère.



SCENE XIV.

DORIMONT, CELIE.

DORIMONT.

A Pprochez-vous, Célie !

CELIE.

Que vous plaît-il, mon Pere ? (*à part.*)
Il est en colere ; que va-t-il m'annoncer ?

DORIMONT.

Vrayement, Mademoiselle ; j'apprends de belles nouvelles ! vous avez si vivement offensé M. Du Rocher, qu'il refuse de tenir la parole qu'il m'avoit donnée d'être mon gendre.

CELIE.

Quoi, mon pere, il recule ? . . . (*à part.*) le stratagème a réussi.

DORIMONT.

Et vous n'en mourez pas de honte ! Songez-vous quel affront une telle aventure fera rejaillir sur vous ?

CELIE.

Pourquoi, mon pere, une fantaisie nous l'avoit amené, une fantaisie nous en débarrasse. Il n'y a pas de mal à cela.

DORIMONT.

Il n'y a pas de mal à cela ! jour-de-Dieu, coquin, je ne sçais qui me tient . . . Tu comptes donc pour rien la perte d'un parti si avantageux, d'un homme si riche, d'un homme qui vous faisoit une

176 LA VANGANCE TROMPÉE,

donation si considérable ? ce n'est donc rien que tout cela , scélérate ?

CELIE.

Eh , mon pere , les richesses font-elles le seul bonheur de la vie ?

DORIMONT.

Voilà de ces pitoyables raisonnemens que vous avez puisés dans ces maudits Livres qui font toute votre occupation ! Ah , ah ! vous vous entendiez avec ce Léandre qui vous avoit recherchée ! Ces fréquentes visites chez sa parente ont sans doute abouti à cette inclination que Du Rocher a découverte ! Rendez grace à la réflexion , qui me fait voir qu'après une rupture si outrageante , mon honneur se trouvant engagé dans cette affaire , je serai trop heureux que quelqu'un veuille encore de vous ; sans cela , un Couvent me feroit raison de votre belle conduite ; sans cela Du Rocher me presseroit en vain de vous unir avec Léandre , je n'aurois pas la sorte complaisance...

CELIE.

M. Du Rocher vous demande lui-même... cela ne se peut pas. . . (à part.) je m'y perds.

SCENE XV.

DORIMONT, CELIE, LEANDRE,
CRISPIN.

CRISPIN à Dorimont.

Monsieur , voici Leandre que je vous amene , suivant l'ordre que j'en ai reçu.

C E L I E *à part.*

Léandre ! Du Rocher auroit-il réellement intention.... Dissimulons de peur de surprise !

L E A N D R E *à Dorimont.*

Serois-je assez heureux, Monsieur, pour que vous daignassiez enfin vous rendre aux desirs pressés que j'ai pris la liberté de vous faire témoigner?... consentiriez-vous que l'adorable Célie.... que dis-je ! vous m'avez condamné : vous avez disposé de Mademoiselle en faveur d'un autre ! Quel motif vous engage donc à m'appeller vers vous ? A quoi dois-je attribuer l'honneur.....

D O R I M O N T.

Mon ami, M. Du Rocher, exige de moi.... il va revenir ; il vous développera mieux la chose, car pour moi, je n'y entends rien.

C E L I E.

Ni moi non plus.

C R I S P I N.

Il paroît, il ne vous fait pas languir.

S C E N E X V I.

D O R I M O N T, D U R O C H E R,
L E A N D R E, C E L I E, U N
N O T A I R E, C R I S P I N.

D U R O C H E R *à Léandre.*

J'ai, Monsieur, bien des excuses à vous faire ; j'ai pensé vous nuire sans le vouloir. J'allois épouser Célie ; ignorant les vœux que vous aviez sur-

178 LA VANGANCE TROMPÉE;

elle ; mais je n'en ai pas plutôt été informé que j'ai retiré ma parole , & que j'ai conjuré Monsieur son pere de vous rendre l'esperoir qu'il vouloit bien me permettre. J'ai mis tous mes soins à hâter votre bonheur : il ne vous reste qu'à signer le Contrat ; tout y est dans l'ordre ; je sacrifie tout sans peine pour vous convaincre que c'est de bon cœur que je me suis raccommo dé avec vous , & que je serois au désespoir de vous donner le moindre sujet de plainte.

LEANDRE à Du Rocher.

Je suis sensible , autant que je le dois , Monsieur , à un procédé si généreux. J'en garderai toute ma vie la plus parfaite reconnoissance.

DUROCHER à Léandre.

C'en est trop ! signez seulement le Contrat qui est dressé suivant vos premières conventions. Approchez , Monsieur le Tabellion.

CELIE montrant Du Rocher:

Mais de quel droit Monsieur dispose-t'il de ma main ? puisqu'il a la complaisance de ne plus exiger que je la lui donne , ne peut-il me laisser en liberté ?

DUROCHER bas à Crispin.

Tu vois comme elle enrage.

CRISPIN bas à Du Rocher.

Cela est clair.

DUROCHER à Célie.

La raison qui me fait voir qu'un barbon tel que moi ne vous convient pas , me montre en même tems qu'un jeune cavalier , tel que Léandre , sera mieux votre fait.

LEANDRE à Célie.

Quoi , charmante Célie , vous opposeriez-vous,
seule à mon bonheur !

DORIMONT à Célie.

Qu'est-ce que cela signifie ? ce n'est pas M. Du
Rocher, c'est moi qui vous ordonne de signer.

C E L I E à Dorimont.

Vous le voulez : il faut donc se contraindre
pour vous obéir , & pour satisfaire ces Messieurs.

D U R O C H E R *présentant la plume à Léandre.*

Signez , vous dis-je.

LEANDRE à Du Rocher , *en signant*
Que ne vous dois-je pas ?

D U R O C H E R à Crispin , *en*
riant du tems que Léandre signe.

Je le tiens , il ne m'échappera pas.

C R I S P I N *bas à Du Rocher.*

Nous allons bien rire.... (à Célie.) Avois-je tort
de répondre que mon Maître ne vouloit connoître
votre amoureur, que pour votre bien ?

D U R O C H E R à Célie.

A vous, Mademoiselle.

C E L I E à Du Rocher *en signant.*

Des manieres si nobles vous assurent à jamais
de mon estime.

D U R O C H E R à Dorimont.

C'est votre tour.

D O R I M O N T à Du Rocher.

Ce n'est au moins que pour vous complaire.

DU ROCHER à *Dorimont.*

Vous ne pouvez m'obliger plus sensiblement :
j'y veux signer aussi. . . .

bas à Crispin après avoir signé.

C'en est fait, je triomphe !

C E L I E.

C'est tout de bon ; je n'ai plus rien à craindre.

L E A N D R E.

Qui m'auroit dit que cette journée, que je regardois comme la plus funeste de ma vie, se termineroit si heureusement.

C E L I E *montrant Du Rocher.*

Que ne doit-on pas attendre d'un si galant homme ! qu'il m'est doux de me voir enfin à Léandre !

DU ROCHER à *Crispin.*

La rusée, comme elle le flatte, tandis qu'elle est désespérée ! quel plaisir de le défabuser !

C R I S P I N *bas à Du Rocher.*

Que cela sera drôle : je vous en félicite d'avance.

On entend de la Symphonie.

DU ROCHER.

Il est juste que la fête que j'avois ordonnée pour ma nocé serve pour la vôtre.

C R I S P I N.

Mon cher Maître ne fait rien à demi.



SCENE DERNIERE.

CHANTEURS, DANSEURS ;
FLORINE *en Marquis , masquée.*

LES ACTEURS précédents.

FLORINE *donne la main à un autre Masque
avec qui elle danse.*

DUROCHER *après que Florine a dansé.*

Voilà deux Masques de bon air.

FLORINE *se démasquant à Du Rocher.*

Je ne dois pas laisser dans votre esprit , Monsieur , une impression peu avantageuse à ma Maîtresse. Dans le Marquis qui vous a tantôt si fort alarmé , reconnoissez Florine.

DUROCHER.

Qu'entends-je , Crispin !

CRISPIN.

Oui , Monsieur , c'est elle-même ! je la reconnois à la barbe.

FLORINE *à Du Rocher.*

Je n'avois dessein que de vous dégouter de Césaire ; vous avez été plus loin ; & croyant apparemment la mortifier en l'unissant à Léandre qu'elle disoit haïr , vous avez pressé un bonheur ; dont vous étiez le seul-obstacle.

DUROCHER.

O Ciel , j'étois joué !

18 LA VANGANCE TROMPÉE,
CRISPIN à Du Rocher.

Non, Monsieur, vous vous êtes vengé.

FLORINE à Du Rocher montrant Léandre.

Vous pouvez rendre à Monsieur la Lettre que je vous ai fait remettre par ce fourbe de Crispin, car elle étoit écrite à Léandre.

CRISPIN à Florine.

Ah, chienne, tu nous a trahis!

FLORINE.

Sans doute, & je m'en fais gloire, puisque j'ai mené la Barque à bon port.

DU ROCHER.

Je suis au désespoir! je perds la vangeance que j'avois en main; & c'est moi qui vais être la fable du Public.

Il sort.

CRISPIN le suivant.

Vous n'êtes pas heuteux à plaider contre Léandre; il a trop d'ascendant sur vous. Pour moi, je trouve que vous en êtes quitte à bon compte.

Il sort.

DORIMONT.

J'écoute; je regarde; je demeure étonné, sans rien comprendre à tout ce tripotage!

FLORINE.

On vous éclaircira à loisir.

CELIE embrassant Florine.

Que ne te dois-je pas, ma chere Florine!

LEANDRE.

Ne songeons qu'à nous réjouir, en attendant le doux instant qui doit mettre le sceau à notre bonheur!

*Le Divertissement recommence ; après
plusieurs Danses , on chante le Vaude-
ville.*

V A U D E V I L L E.

A-T-on reçu la moindre offense,
L'on met toute son espérance

A se vanger du coup qui vient de nous troubler :
Mais d'une nouvelle souffrance,
C'est le plus souvent s'accabler :
On se trompe dans la vengeance.

Offensé d'une raillerie ,

Aussitôt un Brave en furie

Croit de son Ennemi , devoir percer le flanc :
Malgré l'adresse & la vaillance,
Il tombe baigné dans son sang :
Il s'est trompé dans la vengeance.

Abandonné d'une infidelle ,

Un Amant partout , de sa Belle ,

Dévoile la conduite , & déchire l'honneur :
Mais du beau sexe qu'il offense ,
Et du sage il devient l'horreur ;
Il s'est trompé dans la vengeance.

Piqué contre un juste Critique ,

Un Poëte vain & caustique ,

Lâche un Ecrit rempli de fiel & de courroux :

Un soir dans l'ombre & le silence ,

Il se sent accabler de coups :

Il s'est trompé dans la vengeance.

Lycas , dans sa jalouse flamme ,

Avec Medor surprend sa femme ;

Et fait , pour la punir , grand éclat & grand bruit :

Le Public , par son imprudence ,

Apprend son affront , & s'en-rit :

Il s'est trompé dans sa vengeance.

CRISPIN , *au Parterre* :

Une Pièce vous déplaît-elle ;

Par la Leçon la plus cruelle ,

Vous croyez & punir , & redresser l'Auteur :

Mais un peu de votre indulgence

Ranimeroit mieux son ardeur :

Vous vous trompez dans la vengeance.

F. I. N.

M É G A R E,
T R A G E D I E.

*Représentée par les Comédiens ordinaires
du Roi, le 19 Octobre 1748.*

M E H

TRACED

Referred to the
the following



PRÉFACE.



Le sujet de cette Pièce est tiré d'Euripide & de Sénèque, qui en ont fait chacun une Tragédie sous le nom d'HERCULE FURIEUX.

Sujet de
Tragédie
MEGAR

Mais le goût de notre Théâtre, si différent de celui des Anciens, leur extrême simplicité, qui nous paroît ennuyeuse, la régularité dont nous nous piquons ne m'ont pas permis de suivre ces modèles ; il a fallu totalement refondre le sujet, pour le rendre supportable. Une légère idée des deux Pièces anciennes va mettre le Lecteur en état de voir ce que j'ai emprunté d'elles, & ce que j'en ai abandonné. Le R. P. BRUMOI, dans son Théâtre des Grecs, en a donné l'extrait assez au long. On pourra le consulter, si l'on veut, de plus grands éclaircissmens. Voici comment il annonce le sujet d'Euripide.

Sujet des An-
ciens. Théâ-
tre des Grecs,
par le Pere
BRUMOI.

» Hercule , fils de Jupiter & d'Alc-
» mene , avoit épousé en premières
» nôtces Mégare , fille de Créon Roi
» de Thèbes. Ce mariage étoit un ap-
» pui considérable pour Amphitryon ,
» qui passoit pour le pere d'Hercule ,
» & qui étoit Général des armées Thé-
» baines : d'un autre côté, la renommée
» du grand Alcide avoit rendu cette
» alliance honorable pour Mégare mê-
» me : mais après plusieurs exploits ,
» Alcide voulut descendre aux Enfers ;
» & comme il ne reparoissoit plus , on
» le crut mort. Cependant il s'éleva
» une sédition dans Thèbes ; les Con-
» jurés avoient à leur tête un certain
» Lycus issu d'un Prince du même nom ,
» qui avoit régné à Thèbes , & qui y
» avoit été tué. Lycus né en Eubée ,
» osa aspirer au Sceptre Thébain , tout
» étranger qu'il étoit : en effet secondé
» par les Conjurés , il tua Créon &
» s'empara du trône. Il devint plutôt
» tyran que Roi ; & le premier essai
» de tyrannie qu'il fit , ce fut de pro-

* Junon & Euristée le lui avoient ordonné
pour aller en tirer le Chien Cerbere.

„ noncer l'arrêt de mort contre Am-
 „ phitrion , Mégare , ses enfans , &
 „ toute la race d'Hercule; dans la crain-
 „ te qu'un jour quelqu'un d'eux ne van-
 „ geât la mort de Créon sur l'Usurpa-
 „ teur. Le retour imprévu d'Hercule
 „ change toute la Scene , & donne lieu
 „ à cette Tragédie , dont voici les Per-
 „ sonnages : Amphitrion, Mégare , Ly-
 „ cus , Iris , une Furie , un Envoyé ,
 „ Hercule , Thésée, un Chœur de vieil-
 „ lards Thébains. La Scène est à Thé-
 „ bes dans le vestibule du Palais d'Her-
 „ cule , proche de celui de Lycus.

Lycus va faire périr Amphitrion ,
 (qui se glorifie d'être pere d'Hercule &
 rival de Jupiter) avec Mégare femme
 d'Hercule , & trois Princes leurs en-
 fans. Il n'a donné à Mégare que le tems
 d'aller parer les victimes de vêtemens
 funéraires. Hercule arrive inopinément
 sans avoir été vû de personne. Mégare
 le reconnoît , lui raconte tous ses mal-
 heurs , & lui apprend l'extrémité où
 elle est réduite avec sa famille. Her-
 cule entre dans le Palais , pour y at-
 tendre Lycus , & le punir : Amphitrion
 le lui amene. Dans le tems qu'Hercule

Tragédie
 d'Euripide.

exécute sa vengeance , Iris arrive avec une Furie , à qui elle ordonne de la part de Junon de s'emparer d'Hercule , & d'égarer son esprit au point qu'il massacre sa femme , & ses propres enfans. La Furie , moins cruelle que la Déesse , obéit à regret à des ordres si barbares , & l'on en apprend bientôt les tristes effets. Le Palais s'ouvre : des portes brisées , des cadavres étendus , des piliers renversés , Hercule lié, Amphitrion au désespoir ; l'appartement de sang ; voilà ce qu'a produit la fureur d'Hercule , ou plutôt celle de Junon. Quel affreux tableau ! Les Anglois , comme l'on voit par là , ne sont donc pas les inventeurs de ces spectacles horribles dont nous leur reprochons de fouiller leur scène.

Enfin Hercule revient à lui ; étonné de tout ce qu'il voit , & dont il se découvre le malheureux Auteur , il ne pense qu'à se délivrer de la vie , lorsque Thésée paroît tout d'un coup vivement touché du malheur de son ami ; il tâche de le consoler , & de le ramener à la vie : enfin après bien des discours très-pathétiques de part & d'au-

tre, Hercule consent de vivre, de reprendre ses armes, & de suivre Thésée à Athènes, en vantant le bonheur d'avoir un ami véritable.

La Tragédie de Sénèque est à peu près la même chose ; avec la différence que la vraisemblance y est encore plus violée ; qu'Hercule y tient des discours & plus outrés, & plus ridicules ; & qu'il y est beaucoup plus extravagant. Junon fait ici l'office de la Furie : elle ne s'en rapporte qu'à elle-même pour tourner la cervelle d'Hercule. Elle remplit tout le premier Acte, pour annoncer le beau dessein qu'elle a, afin de se vanger d'Hercule & de le rendre exécration aux Dieux & aux hommes, de l'obliger à tuer sa femme & ses enfans. Le bon petit cœur pour une Déesse ! Mégare vient à son tour déclamer sur l'horreur de sa situation, étant prête aussi bien que ses enfans & qu'Amphitrion à devenir la victime des fureurs de Lycus. En effet il ne tarde pas à lui annoncer la mort pour tout ce qui reste d'Hercule ; mais par un motif différent de celui d'Euripide. Chez l'Auteur Grec, c'est par un trait de poli-

Tragédie de
Sénèque.

tique à la Machiavel ; & chez l'Auteur Latin , c'est par l'effet d'un amour désespéré & méprisé. Lycus est amoureux de Mégare qu'il veut obtenir à quelque prix que ce soit. Mais Hercule arrive avec Thésée , conduisant Cerbère enchaîné : il vient de même à l'insçu du Tyran , & sans avoir été vû de personne. Il s'amuse d'abord en fanfaronades sur ses exploits guerriers : Amphitrion le reconnoît à ses larges épaules & à sa massue : & lui apprend en peu de mots l'horrible état de sa famille. Aussitôt le héros va punir Lycus. Amphitrion & Mégare restés avec Thésée , oubliant leur péril , lui font raconter ce qu'il a vû aux Enfers , & les exploits qu'Hercule & lui y ont faits. Hercule , dans ce tems-là , tuë Lycus ; & revient pour offrir un sacrifice ; lorsque se sentant saisi d'une vapeur soudaine , & son cerveau se brouillant ; il va malheureusement prendre ses enfans pour ceux de Lycus , & sa femme pour Junon. Dans cette idée , il les poursuit impitoyablement , & les poignarde les uns après les autres. Il tombe ensuite en léthargie , d'où il ne revient

revient que pour reconnoître les effets surprenants & affreux de son égarement. Il rentre dans une fureur encore plus terrible , & il tient dans son désespoir , les discours les plus extravagans : il veut mourir absolument , & refuse longtems tous les secours de Thésée , qui , aidé d'Amphitryon , lequel menace son fils de se tuer lui-même , s'il ne s'apaise , le détermine enfin à supporter le fardeau de la vie , & à le suivre dans Athènes , où l'on sçait rendre l'innocence aux Dieux mêmes.

Qui ne voit sur ce simple abrégé des deux Pièces anciennes , que cette Furie qui s'empare d'Hercule dans Euripide ; & Junon qui fait le même rôle dans Sénèque , sont des choses hors de toute vraisemblance & que nous ne sçaurions supporter ? La noirceur de Junon est horrible , & ne pourroit que révolter des Spectateurs sensés. Il y a d'ailleurs dans l'une & l'autre de ces Pièces une duplicité d'action inexcusable ; car , comme l'a fort bien remarqué le R. P. Brumoi , l'action est finie à la punition de Lycus , & à la délivrance de Mégare : la fureur d'Hercule en est

Réflexions
sur les deux
Pièces.

une nouvelle ; & peut-être l'arrivée de Thésée & tout ce qui se passe au cinquième Acte d'Euripide en est-il une troisième. C'est pourtant cette folie d'Hercule qui fait la plus grande partie de ces Tragédies , & qui produit les événemens principaux ; mais aussi les plus rebutans. L'arrivée brusque d'Hercule , sans être vû de personne , est encore une de ces suppositions que notre Théâtre ne permet point , aussi bien que celle de Thésée dans Euripide , qui tombe des nuës au cinquième Acte : des hommes de ce rang ne sçauroient garder un pareil *incognito* , ni tromper la vigilance d'un Tyran soupçonneux qui doit être sur ses gardes.

Cependant, comme le dit encore fort judicieusement le sçavant Jésuite déjà cité, gardons-nous de juger les Anciens sur ces irrégularités apparentes : en condamnant leurs défauts , admirons les beautés dont leurs ouvrages fourmillent ; rendons justice à l'art admirable avec lequel un grand nombre de Scènes y sont traitées ; & laissons-nous toucher au pathétique qui y règne si souvent ; enrichissons-nous de leurs dé-

pouilles ; mais tâchons de ne pas tomber dans de plus grandes fautes , en voulant redresser les leurs.

C'est ce que j'ai lieu de craindre dans ce sujet que j'ai totalement retourné. Changement à la Fable. Mariage de Mégare. Je n'en ai gardé que le fond ; j'en ai changé presque toutes les circonstances ; ce que les adorateurs de l'Antiquité ne me pardonneront peut-être pas. Il n'y a pourtant , à le bien prendre, que le mariage de Lycus avec Mégare , qui contredise la Fable. Avoir sauvé Créon des fureurs de Lycus , & l'avoir substitué à Amphitrion , cela n'est point blâmable ; mais n'avoir fait de Mégare qu'une maîtresse d'Hercule , & l'avoir mariée avec Lycus ; quoiqu'elle fût femme , & qu'elle ait eu des enfans d'Alcide ; c'est là , diront-ils , renverser toute la mythologie ; c'est-là une licence inexcusable. Je conviens que c'est abuser un peu du privilège des Poètes : mais j'avouë que je n'ai pas trouvé dans mon génie d'autre ressource pour tirer cinq Actes d'un sujet , qui , à le bien regarder , n'en occupe que deux chez les Anciens ; & pour tout ramener à un seul événement qui est la mort de Mégare & de Lycus. I ij

Objet moral
de la Tragédie.

Je me suis d'autant plus volontiers livré à ce nouveau plan , qu'il m'a paru plus propre à rendre une idée où je me plaisois depuis longtems ; qui étoit de mettre , dans une même Pièce , l'amour en opposition tantôt avec les devoirs qu'exigent les liens du sang & la tendresse filiale , & tantôt avec ceux du lien conjugal ; ce que je crois surtout avoir assez heureusement rempli dans cette Tragédie ; où Mégare immole d'abord son amour pour Hercule , afin de sauver la vie à son pere ; où elle fait taire bientôt après ce même amour , pour sauver un époux qu'elle hait & qu'elle a trop de raison de haïr ; où enfin elle périt pour arrêter un Amant dont le bras est levé sur son Epoux ; ce qui ne peut manquer de rendre son rôle des plus intéressans. C'est peu lorsqu'on fait une Pièce de Théâtre d'arranger son sujet suivant les règles de l'art , il faut encore avoir en vuë quelque moralité frappante digne de plaire & d'instruire ; les plus beaux vers , la Pièce la mieux conduite , la plus intéressante même , qui seroit privée de cet objet ne mériteroit jamais l'estime

des vrais connoisseurs , encore moins les suffrages de la postérité ; ne plairoit même qu'à des cœurs corrompus. C'est seulement aux Poètes qui ne travaillent pas sur de si sages principes que le divin PLATON donnoit l'exclusion ; il les jugeoit dès-lors indignes d'être admis dans sa république.

Mais si les Amateurs de l'Antiquité ne me pardonnent pas les changemens que j'ai faits à mon sujet , le goût moderne me passera peut être encore moins de n'avoir pas changé la mort de Mégare en une catastrophe moins triste. Ils diront qu'ayant tant bouleversé la Fable , je pouvois bien encore la défigurer pour sauver une Princesse aussi vertueuse que j'ai dépeint Mégare ; qui , loin d'être coupable de la moindre foiblesse , pousse plutôt la vertu & le devoir à des excès de scrupule & de délicatesse. Mais ce n'eût pas été la peine d'aller chercher un Sujet tragique dans la Fable , pour n'en rien conserver. Quelle trace resteroit-il de la Tragédie des Anciens , dans la mienne , si Hercule demeurait tranquille avec Mégare à la fin de la

Mort de Mégare.

Pièce ? C'est ce meurtre qu'il falloit amener avec quelque vraisemblance , & qui devoit rendre le sort d'Hercule déplorable ; c'est ce triste effet de la haine & de la vangeance de Junon qu'il falloit faire sentir ; c'est-là ce qui devoit surtout être conservé de la Tragédie d'HERCULE FURIEUX , pour la caractériser.

Je conviens que ce dénouement est triste ; qu'il est fâcheux de voir périr une Princesse aussi aimable & qui doit intéresser si fort tous les cœurs généreux en sa faveur ; que la vertu se trouve sacrifiée , au lieu d'être récompensée. Toutes ces raisons sont bonnes : il seroit à souhaiter qu'on pût trouver toujours des sujets tragiques , où le vice & la vertu reçussent à la fin le prix qu'ils méritent. Mais ces sujets sont très-rares chez les Anciens comme chez les Modernes : ce sont d'ailleurs ceux , qui pour l'ordinaire , excitent le moins cette pitié , & cette terreur qui doivent faire l'ame de la Tragédie. Enfin , si je n'ai pû ôter toute l'horreur qu'inspire la Pièce des Anciens , je me flatte du moins de l'avoir adoucie au point de la

changer en véritable pitié, & en simple terreur ; & de l'avoir fait avec une vraisemblance suffisante. J'aurois voulu de tout mon cœur ne pas immoler Mégare ; j'avois même cherché des moyens pour la sauver ; mais j'ai été obligé de revenir à ma première idée ; j'ai senti que ma Tragédie ne pouvoit finir, & les fureurs d'Hercule être amenées que par cette sanglante catastrophe : la vertu, quoique malheureuse, n'y est pas moins dans tout son jour.

Celles de cette Princesse n'auront Sentimens de peut-être pas moins de contradicteurs Mégare. que sa mort : j'ai trouvé des Critiques, qui soutenoient que son mariage étant nul & cassable suivant toutes les loix divines & humaines, elle avoit tort d'en vouloir défendre la validité ; que tout ce qu'elle disoit & faisoit sur ce principe n'étoit ni naturel, ni vraisemblable. Mais je n'ai qu'une chose à répondre, dont j'ai fait convenir quelques-uns de ceux même qui ont fait l'objection. Au lieu que Mégare demande la grace de Lycus à son pere & à son amant, supposons qu'elle vienne leur en demander justice ; qu'elle

expose qu'ayant été forcée à cet hyménée , on doit la délivrer de cette tyrannie ; qu'Hercule ne doit pas balancer à rompre , par le supplice du coupable , le seul nœud qui s'oppose à son bonheur ! De bonne foi , que penseroit-on de cette Princesse ? Ne la regarderoit-on pas avec sujet comme une femme sans honneur ? Il faudroit pourtant qu'elle eût raison d'en user ainsi , si elle a tort d'agir comme elle fait. Ce seroit là en fait de Tragédie , un monstre plus odieux & plus insupportable que la furie même d'Euripide. Les vertus poussées à l'excès ne déparent pas le théâtre ; il est fait au contraire pour les montrer un peu plus grandes qu'elles ne sont au naturel ; c'est une peinture qu'on voit de loin : on ne rabat que trop du modèle dans la pratique. Je dirai du moins pour la justification de mon Héroïne ce qu'elle dit à Hercule : *

Le Commun des Humains

Ignore, de l'honneur, ces pénibles chemins.

Elle ne seroit pas moins blâmable de demeurer dans l'inaction en cette conjoncture , & de laisser son Amant ou

son pere décider du sort de son Epoux sans s'en mêler ; cette neutralité seroit un aveu tacite & même un souhait de la mort de Lycus. Ne pas demander sa grace seroit demander son supplice.

Les justes admirateurs de l'illustre RACINE ne me feront-ils pas aussi un procès, pour avoir osé hasarder une chose qu'il s'est bien gardé de faire ? J'ai réellement fait descendre Hercule aux Enfers ; & il en revient en entrant sur la Scène. La circonspection de ce digne rival d'Euripide, qu'il faudroit pouvoir imiter dans les heureux larcins qu'il a fait aux Anciens, & dont il a décoré notre Théâtre, auroit dû me servir de règle. Il n'a point offert à ses Spectateurs Thésée revenant des Enfers ; il s'est contenté de faire courir le bruit dans la Cour de ce Prince, qu'il y étoit allé ; mais lui à son retour détruit cette opinion, en disant qu'il a été seulement détenu dans une prison voisine de l'inferral Empire. Il en avoit sans doute usé de même dans l'ALCESTE, qu'on dit qu'il eut la cruauté de brûler avant sa mort.

Descente
d'Hercule aux
Enfers.

L'Auteur d'AMASIS & celui de l'HOMME DU JOUR * ont eu recours à d'autres expédients dans les *Alcestes* qu'ils nous ont données : il n'ont pas non plus fait descendre Hercule aux Enfers comme dans l'Opéra du même nom. Cependant malgré le scrupule de ces habiles Maîtres , je n'ai pas crû devoir comme eux m'éloigner de la Fable en ce point. Puisque c'étoit une croyance parmi les Payens que des Héros tels qu'Orphée , Hercule , Thésée , s'étoient ouverts un chemin aux Enfers ; pourquoi introduisant sur la Scène des Personnes élevées dans cette opinion , craindre de la leur faire suivre ? Nos idées plus justes sur l'autre vie ne doivent pas changer celles que les Payens ont eues ; & il ne doit pas nous paroître plus extraordinaire de voir un Héros de l'Antiquité revenir des Enfers , que de l'entendre implorer Jupiter ou Neptune. Je crois d'ailleurs qu'on doit passer cela plutôt à Hercule , qui est le plus fameux Héros du Paganisme ,

* M. M. de la Grange-Chancel. & de Boissy.

& qu'on ne peut supposer enfermé dans une prison: (Son bras seul n'auroit-il pas suffi pour la renverser) dont enfin le voyage aux Enfers, pour en tirer Cerbere, fut le dernier des travaux que lui imposèrent la colère de Junon & l'envie d'Euristée. Je suis persuadé que si M. Racine eût traité le même Sujet, il n'auroit pas eu la même délicatesse que dans PHEDRE. Enfin cette idée n'a rien de choquant pour nous-mêmes, puisque nos Opéra, qui nous la rappellent tous les jours, ont dû depuis longtems nous familiariser avec elle.

J'ai encore suivi Sénèque en un en- droit qui n'est pas peut-être hors de toute critique. Dans la description qu'il fait des crimes des Princes de Thèbes; que j'ai imitée d'après lui; il parle des crimes d'Œdipe, & de ceux de ses fils: il semble qu'il y a là une espece d'anachronisme; puisque Mégare & Hercule ont dû vivre, suivant la Fable, avant Œdipe, du moins avant Etéocle & Polinice. Le Sphinx auroit-il échappé à Hercule, s'il eût paru de son tems? Il y a bien eu un Créon contem-

Détails, crimes de Thèbes. Fureur d'Hercule.

porain d'Œdipe ; mais est-ce celui dont Hercule épousa la fille , & que détrôna Lycus ? C'est ce qui n'est pas clair. Quoi qu'il en soit , j'ai crû que l'exemple de Sénèque pourroit me servir d'excuse , & qu'il devoit être mieux au fait que nous de cette chronologie obscure. Il est vrai que ce morceau n'a pas été dit sur le Théâtre ; on jugea dans les répétitions qu'il pouvoit faire longueur , & cette crainte me suffit pour le supprimer dans la représentation ; * mais j'ai cru devoir le rétablir sur le papier , aussi-bien que quelques vers retranchés par la même raison. C'est à Sénèque que je dois les principaux détails de ma Pièce , & beaucoup de pensées que j'ai traduites , ou imitées. J'en ai même retranché plusieurs que j'avois insérées dans mes fureurs d'Hercule. Ces fureurs qui , chez les Anciens , occupent deux Actes , réduites en une seule Scene , deviennent encore trop longues sur no-

* J'avois crû que dans un siècle où les beautés de détail sont les seules dont on semble faire cas , je pouvois chercher à plaire par-là ; surtout ces hors-d'œuvres étant tirés du fond du Sujet , & imités des Anciens. Mais apparemment je dois être jugé différemment des autres.

tre Théâtre ; parce que sitôt que le sort de nos Héros est décidé , tout ce qu'ils disent après nous paroît étranger au sujet : à la vérité, il n'en est pas tout-à-fait de même du juste désespoir d'Hercule en cette occasion ; c'est ce qui lui doit faire accorder un peu plus d'étendue.

Licence Poétique.

J'ai encore pris une licence dans la versification , dont je dois rendre compte. J'ai employé le mot *voyent* * pour une seule syllabe. Ce mot depuis long-tems ne pouvoit entrer dans le cours d'un vers ; parce qu'ayant deux syllabes à la fin d'un vers féminin , on ne pouvoit les lui donner dans le milieu , depuis qu'on ne prononce plus *vo-yent* , car le vers paroîtroit manquer d'une syllabe. Mais ce mot étant très-nécessaire , aussi-bien que *croyent* , qui est dans le même cas , j'ai hasardé de m'en servir comme on le prononce , tout comme je ferois de *croyent* dans l'occasion , fondé sur l'exemple de *ayent* & de *soyent* , dont on ne fait qu'une syllabe , & qui ne doivent pas avoir plus de privilège. Cette règle nouvelle ne sera pas inutile aux Versificateurs. Pourquoi vouloir

* Acte II. Scène 4.

donner à un mot plus de syllabes qu'il n'en a dans la prononciation ? n'est-ce pas elle qui doit régler la mesure du vers ? l'œil doit-il avoir plus de droit dans cette occasion , qu'il n'en a sur la rime qu'il ne règle pas ? Dans une Pièce nouvelle * favorablement accueillie du Public , l'Auteur a employé *voyent* & *croyent* pour deux syllabes.

» Groyent que la vertu n'est que dans le main-
» tien.

Et plus bas ,

» Voyent comme étranger ce qui n'est point
» amour.

De quelque façon que les Comédiens prononcent ces deux vers , ils tombent dans l'inconvénient ou de recourir à une prononciation Gauloise , ou de faire manquer le vers d'une syllabe : ce qu'on évitera parfaitement en suivant mon exemple.

Voilà à peu près les principales objections qui m'avoient été faites , ou que je m'étois fait à moi-même avant

* Dans *la Coquette fixée* , Acte III. Scene XI.
L'Auteur du *Provincial à Paris* a suivi ce mauvais exemple.

la représentation ; je ne m'attacherai point à répondre à celles qui ont été répandues depuis , quelque facilité que je pûsse avoir pour les détruire. C'est au Public non prévenu à qui je viens soumettre mon Ouvrage d'en juger , & de lui donner le prix qu'il croira lui être dû : je n'appellerai jamais des décisions qu'il rendra avec connoissance de cause.

J'ose seulement ajoûter deux mots , pour me justifier d'un reproche qui m'a été fait par des gens qui ont assez de goût & de lumières pour mériter qu'on pèse murement leurs avis. Ils ont dit que je n'avois pas dépeint Hercule en Héros , dont la grandeur répondit à la haute idée que l'on en a ; de n'en avoir même fait qu'un très-petit homme que Lycus efface. Pour détruire entièrement cette critique , il faudroit sans doute entrer dans de longues discussions , & commencer par établir & démontrer ce qui constitue le parfait héroïsme & la véritable grandeur. Il ne me seroit pas difficile alors de prouver sans réplique qu'en quoi qu'ils consistent , Hercule ne s'en écarte nullement dans ma Tragédie ; & que Lycus non-
Caractère
d'Hercule.

seulement ne s'en approche pas , mais qu'il les viole à tout moment. En effet un Héros annoncé comme l'est Hercule , qui arrivant pour défendre la plus juste des causes & les droits les plus sacrés , gagne une bataille , prend une Ville , remet un Roi légitime sur le Trône , charge de fers un Usurpateur odieux , & est prêt à lui faire subir la peine due à ses forfaits , lorsqu'il apprend que ce même Tyran est devenu l'époux de son amante ; un Héros qui dans cette situation , ayant & le crime à punir , & son amour à vanger , se rend pourtant aux sentimens magnanimes & généreux de la plus vertueuse des femmes , qui lui demande la grace d'un époux coupable ; un Héros qui par le plus sublime effort de vertu , étouffe à la fois la haine , la vangeance , & l'amour , qui l'armoient contre le criminel , & qui se détermine à fuir l'objet de son malheureux amour , auquel il ne sçauroit plus prétendre sans crime ; un Héros enfin qui courant s'opposer aux nouveaux attentats d'un perfide , immole des mêmes coups le coupable & l'objet si digne de sa tendresse ;

& qui étant instruit de son malheur , ne peut se pardonner un crime involontaire , ne veut point survivre à la honte dont il se croit couvert , & dans l'horreur qu'il conçoit pour lui-même , demande aux Dieux & aux hommes de le délivrer d'une vie insupportable , qu'il veut même s'arracher de ses propres mains ; un Héros qui pense , qui agit si noblement est-il donc indigne de ce nom ? qui le méritera donc , si ce n'est la valeur légitimement armée , & la vertu triomphante de toutes les passions ? Voilà pourtant Hercule ; & voici Lycus.

C'est un ambitieux, qui prenant pour prétexte un amour offensé , se révolte contre un Prince qui lui a donné un illustre azile ; s'empare du Trône d'un Roi qui l'a comblé de bienfaits & le fait gémir dans les fers ; c'est un forcené qui oblige une Princesse , la fille de son Maître , qui est promise à un autre , & qui le déteste , de s'unir avec lui , en la faisant trembler pour les jours de son pere ; c'est un ingrat , qui , redevable de la vie & de la li-

Caractère de
Lycus.

berté à cette incomparable épouse ; ne rend justice ni à ses vertus , ni à ses généreux soins ; c'est un traître , un assassin , un perfide , qui sacrifie tout à ses passions ; qui n'a pour guide que la fureur & la rage ; qui a vécu en Tyran , & qui meurt en désespéré. De bonne foi , quel est le plus grand de ces deux hommes ? Quel contraste plus parfait ! Le caractère de Lycus sera plus frappé , si l'on veut : parce que les traits du vice & de la fureur sont nécessairement plus marqués & plus terribles que ceux de la vertu , naturellement plus douce & plus agréable. Mais la plûpart des gens confondent au Théâtre la férocité & la dureté d'un caractère avec sa grandeur : le caractère peut être plus fort , sans que le personnage en soit moins odieux & moins coupable. Ainsi celui de *Cléopâtre* dans l'immortelle *Rodogune* , est plus frappant que tous les autres : mais il ne sert qu'à relever la vertu d'*Antiochus* & de *Seleucus*. Ainsi dans la peinture , le principal personnage n'est pas toujours celui dont les traits sont

les plus marqués. * L'assassin qui décolle *S. Ferreol* , paroît plus robuste & plus nerveux que le généreux Martyr , qui attend tranquillement le coup qui le menace : mais l'air féroce & vigoureux du méchant n'obscurcit point la noble fermeté & la majestueuse résignation du Chrétien ; il redouble au contraire l'intérêt qu'on prend pour le *S^t. Héros*.

Toutes ces applications fussent-elles fausses , je pourrois ajoûter qu'Hercule n'est point dans mon Ouvrage la première figure du tableau ; que c'est *Mégare* , dont assurément le caractère est le plus beau & le plus soutenu. L'objection ne pourroit être fondée qu'autant qu'il y auroit dans la Pièce quelque autre caractère qui dégradât celui de son héroïne. Je ne vois pas que dans les Tragédies de *PHÉDRE* , de *MÉDÉE*, d'*ARIANE* , leurs Auteurs se soient embarrassés de peindre *THÉSÉE* & *JASON* avec de plus belles couleurs qu'ils n'en ont mérité dans ces endroits de

* Le Martyre de *S. Ferréol* , par *M. Natoire* , exposé au Salon du Louvre en 1748.

leur histoire ; & quoiqu'on ait une très-grande idée de ces Héros , les premiers de l'Antiquité après Hercule, les défauts de leurs caractères , qui sont très-petits & méprisables même dans ces Pièces , ne leur ont pourtant point fait de tort ; puisqu'on ne les applaudit , on ne les admire , on n'y pleure pas moins tous les jours.

Avantages
de nos Prédé-
cesseurs , en
Poësie.

Mais nos illustres prédécesseurs avoient un avantage que nous n'avons guere ; ils étoient assurés , en donnant des Pièces tirées des Anciens, que leurs juges ne viendroient les entendre que remplis de la connoissance des modèles , & après s'être mis en état de comparer les copies avec les originaux , & de sçavoir gré au Poëte de l'art avec lequel il auroit lutté contre ses maîtres, & les auroit même embellis. Mais aujourd'hui la plûpart de ceux qui s'érigent en juges de Théâtre n'ont pas la première notion de ses règles ; ils ignorent même le plus souvent jusqu'au nom des Auteurs Grecs & Latins. * Les

* Les endroits qui ont été le plus critiqués dans cette Pièce , sont ceux précisément qui ont été pris ou imités des Anciens.

grands noms consacrés par la Fable leur sont entierement étrangers , aussi-bien que leurs actions. Les noms d'*Alcide* , d'*Hercule* , de *Lycus* , & de *Créon* leur paroissoient ridicules ; des gens même qui se piquent de littérature demandoient ingénument quelle étoit cette M E G A R E ; si ce n'étoit pas le nom d'une ville ? Quelle justice attendre de pareilles gens ? Ce sont pourtant ceux qui parlent le plus haut , qui décident le plus hardiment , & qui trop souvent donnent le ton.



A C T E U R S.

HERCULE ou ALCIDE. *M. Ribou.*

CREON, Roi de Thèbes, détrôné par Lycus.

M. de la Nouë.

MEGARE, Fille de Créon. *Mlle Clairon.*

LYCUS, usurpateur du Royaume de Thèbes.

M. Paulin.

ARCAS, Capitaine des Gardes & Confident
de Lycus. *M. Bonneval.*

THESEE, PHILOCTETE, HYLAS,
CASTOR, POLLUX, & autres Guer-
riers Compagnons d'Hercule.

IPHIS, Capitaine des Gardes d'Hercule. *M.
Dubois.*

EGINE, Suivante de Mégare. *Mlle Conelle.*

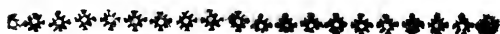
GARDES de Lycus.

GARDES d'Hercule.

*La Scene est à Thèbes dans le Palais des Rois de
Thèbes.*



MEGARE, TRAGÉDIE.



ACTE I.

SCENE PREMIERE.

CREON, ARCAS, GARDES.

CREON *chargé de fers.*



U me conduisez - vous ? Par une
affreuse mort ,
Allez-vous terminer les rigueurs de
mon fort ;

Où le Maître des Dieux , à mes malheurs sensible,
Pour punir les forfaits d'un Tyran inflexible ,
A t'il armé, d'un fils, le bras victorieux ?
Est-ce Hercule , ou Lycus , qui commande en ces
lieux.

ARCAS.

J'ignore si Lycus a juré votre perte ,
Seigneur , votre prison , par lui seul est ouverte ;

il m'en a donné l'ordre ; aussi-tôt mon ardeur..

CRÉON.

Ainsi, de mes états , l'infâme usurpateur ,
L'assassin de mes Fils , l'oppressé de Mégare ,
Fait gémir tous les cœurs sous son pouvoir bar-
bare !

Et, loin de l'accabler , plus inhumains que lui ,
Plus injustes , les Dieux en font encor l'appui !
Mais que dit-on d'Hercule ? au moins daignez
m'apprendre....

A R C A S.

Seigneur, à vos desirs je ne dois point me rendre.

Il détache les fers de Créon.

En détachant vos fers , j'ai rempli mon devoir.
Attendez en ces lieux.

SCÈNE II.

CRÉON, GARDES.

JE ne sçai quel espoir
Peut donner du repos à mon ame affligée !
Sous les loix de Lycus, Thèbe est toujours rangée !
Murs sacrés d'Amphion , triste sang de Cadmus ,
A quel comble d'horreurs êtes-vous parvenus !
Vous tremblez sous le joug d'un Etranger perfide,
Dont le droit n'est fondé que sur le parricide !
Faut-il.... ô Ciel ! Mégare adresse ici ses pas !



SCÈNE

SCÈNE III.

CREON, MEGARE, GARDES,
EGINE.

CREON *courant embrasser Mégare.*

AH ma fille!

MEGARE.

Mon pere!

CREON.

O moment plein d'appas!

Puisque j'embrasse encore une Fille si chere,
Dieux! je n'accuse plus votre injuste colere!
Que le Tyran me livre aux plus terribles coups:
Enfin je te revois, mon destin est trop doux!

MEGARE.

Cet instant, pour mon cœur, n'a pas de
moindres charmes;

Il annonce, Seigneur, la fin de nos allarmes!
Par mes pleurs défarmé, le Tyran inhumain,
A ses lâches fureurs, commence à mettre un frein;
Il brise vos liens; des remords légitimes
Lui font déjà sentir la noirceur de ses crimes.
Après ce premier bien j'ose tout espérer;
Sans doute que bientôt ardent à réparer....

CREON.

Et ce grand changement est votre heureux ou-
vrage!

MEGARE.

Seigneur, pour vous tirer d'un indigne esclavage;

Tome II.

K

J'ai cru pouvoir sans honte embrasser ses genoux ,
 Soupirer à ses pieds. . . . Pourquoi vous troublez-
 vous ?

CREON.

De crainte, à ce discours , & d'horreur tu me
 glaces !

D'un fier usurpateur, ma fille obtient des graces !
 Je frémis du retour qu'il pourra t'en coûter :
 Les Tyrans tels que lui les font trop acheter.
 Est-ce au prix de ta main, au prix de tes promesses ?

MEGARE.

Vous me soupçonneriez de ces lâches foiblesses !
 Croiriez-vous que jamais mon cœur puisse oublier
 Le Héros qu'à mon sort l'hymen devoit lier ?
 J'épouserois Lycus , je trahirois Hercule !
 Non non , du même feu mon ame toujours brûle ;
 Vous l'avez approuvé , la vertu l'a produit ;
 C'est par le trépas seul qu'il peut être détruit !

CREON.

Agréable transport ! dans mon sort déplorable ,
 Ta haine, ton mépris pour l'ingrat qui m'accable,
 Peuvent seuls adoucir tant de tourmens affreux.
 Mais cet Alcide enfin , l'espoir des malheureux ;
 Nécessaire aux humains , nécessaire aux Dieux
 même ,
 Nous affranchira-t-il d'une infortune extrême ?
 Viendra-t'il nous vanger !

MEGARE.

On craint que ce Héros
 N'ait enfin succombé sous tant de longs travaux ;
 Ou qu'aux Enfers captif, il n'y traîne sa vie.
 On l'a pourtant , dit-on , vû dans la Thessalie.
 Ne nous abusez plus ! rendre Hercule aux Mortels ;

TRAGÉDIE.

219

Grands Dieux ! c'est, sur la Terre, affermir vos autels !

CREON.

Cesse de le poursuivre, implacable Déesse,
Junon ! rougis enfin d'une indigne foiblesse !
Allez, pour l'appaiser, n'a-t'il pas combattu,
Ne te lasses-tu point d'opprimer la vertu ?
J'entends du bruit... On vient... C'est Lycus qui
s'avance !
Les fers étoient pour moi plus doux que la présence.

SCENE IV.

CREON, MEGARE, LYCUS,
EGINE, ARCAS, GARDES.

LYCUS à Mégare.

ENfin, de mes bontés vous voyez les effets :
Je veux bien, pour vous plaire, essayer les bienfaits :
Malgré les soins qu'aux Rois jaloux de leur Couronne,
L'ambition prescrit, la politique ordonne,
Je vous rends votre pere, & détachant ses fers,
Je m'expose peut-être aux plus tristes revers :
Il n'importe, Madame, un Maître tyrannique,
Plus puissant que la gloire & que la politique,
M'enchaînant sous vos loix, me les fait révéler ;
Il ne me permet plus de rien considérer.
Mais autant un amant trouve un plaisir suprême
A flatter, à combler les vœux de ce qu'il aime,
Autant s'indigne-t'il si d'outrageans mépris,
De ses dons prodigués sont le funeste prix,

Mon amour jusqu'ici n'en a point reçu d'autres :
 Mais, où je jugé mal d'un cœur tel que le vôtre,
 Ou ce nouveau bienfait doit me faire espérer
 Qu'à d'autres sentimens vous allez vous livrer ;
 Et que cette vertu si douce aux grandes ames,
 Par qui souvent l'amour fait triompher ses flâmes,
 Que la reconnoissance à vos yeux désarmés,
 Fera chérir des feux par eux seuls allumés.

(*Montrant Créon.*)

Sa liberté, l'éclat dont la Couronne brille
 Méritent bien

C R É O N.

Arrête ; & connois mieux ma fille !
 Elle est digne du sang qu'elle a reçu de moi :
 Et c'est te dire assez l'horreur qu'elle a pour toi.
 Tu parles de bienfaits, & de reconnoissance :
 Sur qui les répands-tu ? qui t'en doit récompense ?
 Du comble des malheurs, tiré par mes bontés,
 Toi, qui ne les payas que par des cruautés ;
 Qui, pour le triste fruit d'une indigne Victoire,
 Charges de fers le bras qui te couvrit de gloire ;
 Toi, qui, sans honte, assis sur un Trône usurpé,
 D'un insolent amour follement occupé,
 Après avoir détruit l'espoir de ma Famille,
 A te donner la main, veux contraindre ma Fille ;
 Peux-tu bien, à mes yeux, relever tes bienfaits,
 Vanter une vertu que ton cœur n'eut jamais ?
 Quand même n'écouter qu'un transport magna-

nime,
 Tu me rendrois, perfide, un Sceptre légitime ;
 Quand, imposant silence à des vœux orgueilleux,
 Tu laisserois Mégare ordonner de tes feux ;
 Quand rentrant, en un mot, dans un devoir austère,
 Tu voudrois réparer ta fureur sanguinaire ;

Songe qu'alors mon cœur encor trop ou ragé,
Du meurtre de mes fils, voudroit être vengé.]

LYCUS.

Accuser les Vainqueurs d'injustice & de crime,
C'est toujours, des Vaincus, la première maxime.
En eussai-je commis, ils sont purifiés;
L'instant où je fus Roi les a justifiés.

La victoire & les Dieux dont je tiens la couronne,
M'ont donné, plus qu'à toi, de justes droits au
Trône :

Puisqu'ils n'ont pas, ces Dieux, daigné t'y soutenir,
Ils ont trop décidé qu'il doit n'appartenir.

A tes reproches vains trop aisés à consoler,
Je veux bien cependant m'abaisser à répondre.
Il est vrai, près de toi, je trouvai des secours.

C'est bien m'en souvenir que respecter tes jours:

Mais si, dans tes bontés, j'eus un illustre aïe,

Ma prudence, mon bras te fut-il inutile?

Par moi, peuples heureux, ennemis terrassés,

Des biens que tu me fis te payerent aisés.

A la main de ta fille enfin j'osai prétendre :

Des services fameux, la flâme la plus tendre,

Mon sang illustre de Rois, dont cet hymen flatteur

Auroit pu relever la première splendeur;

Tout sembloit, de mes feux, enhardir l'espérance.

Je les forçai pourtant à garder le silence,

Tant qu'à ces tristes feux un destin trop fatal

Me montra dans Hercule un dangereux rival :

Mais quand, pour obéir aux ordres d'Euristhée,

Pour calmer la fureur de Junon irritée,

Il va, de son audace, étonner les Enfers;

Où plutôt, quand son cœur lassé des mêmes fers,

Se livrant sans remords à son penchant volage,

Va, sans doute, à quelqu'autre offrir un tendre

hommage ;

Je crois que mon amour peut sans crainte éclater
 Que, d'un au ruste hymen, j'ai droit de me flatter ;
 Vain espoir ! tes refus, tes mépris, l'exil même,
 Signalant, de ton cœur, l'ingratitude extrême,
 Ces peuples dont mes soins avoient fait le bon-
 heur,

S'indignent contre toi s'arment en ma faveur,
 Et m'honorant bientôt du titre qu'on t'enleve,
 Ce qu'ils ont commencé, la victoire l'acheve.
 Tes fils dans les combats, ont fini leur destin :
 Mon bras fut leur vainqueur, & non leur assassin.
 Créon, de leur trépas, de ton malheur extrême, 1
 Ton orgueil fut l'Auteur, n'accuse que toi-même.
 L'inflexible hauteur, la farouche fierté ;
 Dont, au sein des revers, tu tires vanité,
 Que tu crois d'un grand cœur l'éclatant témoi-
 gnage,

Ne sont, du désespoir, que le commun langage.
 La vertu d'un Captif, sa gloire est d'obéir :
 Qu'and on n'a pas sçu vaincre, on doit sçavoir
 fléchir.

Ce feu dont tu te plains doit te faire connaître
 Qu'entre nous, l'amitié pourroit encor renaître,
 Et puisque l'amour seul, par toi désespéré,
 Fut la source des maux où tu te vois livré ;
 Que l'amour satisfait aujourd'hui les répare :
 Viens unir mon destin à celui de Mégare ;
 Viens au pied des Autels, viens me nommer ton
 fils ;

Comme à mon père alors, je te serai soumis.
 Parmi des noms si doux, faisant taire nos haines,
 Vivons tous trois heureux sous de si dignes chaî-
 nes!

C R E O N.

Moi, t'accepter pour fils ! tu veux donc, sur mon front

Que j'imprime moi-même un éternel affront !
 Ta clémence m'outrage , & non pas ta furie.
 Remers-moi dans les fers : arrache-moi la vie !
 Le plus cruel trépas est moins triste pour moi
 Que d'unir à mon sang un traître tel que toi.
 Va , reprends tes fureurs ; que rien ne te retienne !
 Je n'attends plus qu'un bien , ou ma mort , ou la
 rienne ,

LYCUS à *Arcas & aux Gardes , montrant un
 des côtés du Théâtre.*

Qu'on ne le quitte point ! dans cet Appartement ,
 Faites qu'il soit , Arcas , gardé fidèlement !

SCENE V.

MEGARE, LYCUS, EGINE.

LYCUS *poursuivant.*

M Adame, il veut se perdre ; & ma juste colere ,
 Contrainte trop longtems , sçaura le satisfaire.

MEGARE.

Pardonnez-lui plutôt un reste de fierté.
 Du trône dans les fers par vous précipité ,
 De ses derniers malheurs , de sa premiere gloire ,
 Faut-il qu'en un instant , il perde la mémoire !
 Pouvez-vous lui prescrire une si dure loi ?
 Pour être sans Etats , est-il moins votre Roi !
 Ceux à qui du destin , l'heureuse préférence
 A remis une fois la suprême puissance ,
 Dans l'un & l'autre sort , doivent jusqu'au tombeau ,
 Garder les sentimens qu'exige un rang si beau :
 Qui peut les démentir fut indigne du Trône ;

Le cœur désigne un Prince , & non pas la couronne.

Mon pere est inflexible où l'honneur a parlé ;
Des plus cruels revers , il n'est point ébranlé ;
Du beau feu qui le guide , & ranime ses forces ,
Suivez , pour le fléchir les brillantes amorces.
De la gloire envers lui n'empruntez que la voix :
Vous le verrez bientôt prompt à suivre vos loix.

L Y C U S .

Est-ce donc au Vainqueur à flater son esclave ?
C'est à lui de dompter cet orgueil qui me brave ;
Ou d'un juste courroux , qu'il craigne les effets !
Que dis-je ! qu'il s'obstine à braver mes bienfaits ;
Qu'il se pique à son gré d'une gloire importune !
Vous pouvez malgré lui relever sa fortune ;
Assûrer , d'un seul mot , sa vie & sa grandeur.
Vous m'entendez , Madame ; & connoissez mon cœur.

De ce cœur languissant , terminez le supplice !
Venez ; souffrez enfin que l'hymen nous unisse ;
Venez faire à la fois , par un nœud si charmant ,
Et le bonheur d'un Pere , & celui d'un Amant !

M E G A R E .

Le bonheur de mon Père ! Ah ! cet hymen funeste ,
Vous le sçavez assez , est tout ce qu'il déteste.
Ce seroit le trahir que vous donner ma foi :
Et pour vous l'engager , elle n'est plus à moi.
Hercule en est le maître , elle lui fut promise :
Ne croyez pas qu'ici mon ame se déguise ;
Je lui donnai mon cœur en la lui promettant :
Et , plus que les sermens , ce don en est garant.

L Y C U S .

Quoi , cruelle ! A l'excès de l'ardeur qui m'embrûle ,

Faudra-t-il que toujours vous opposiez Hercule !
 Un Rival qui toujours fût prompt à s'enflâmer,
 Qu'un véritable amour n'a jamais scû charmer :
 Vous ne lui devez rien ; il a perdu la vie ;
 Ou, s'il respire encor, vous en êtes trahie.
 Ah, d'un cœur qui jamais n'a cédé qu'à vos coups ;
 Qui n'a jamais aimé, qui n'aimera que vous,
 Connoissez mieux le prix, payez-mieux la ten-
 dresse :

Et surmontant enfin une aveugle foiblesse,
 A l'ingrat, qui du moins a pû vous négliger,
 Préférez un Amant qui ne sçauroit changer ;
 Montrez que le plus tendre, & que le plus sin-
 cere

Est le seul dont l'amour soit digne de vous plaire ;

M E G A R E.

Lycus, au grand Alcide, ose se comparer !
 Il croit qu'à ce Vainqueur je le dois préférer !
 D'un tel excès d'orgueil, je demeure interdite !
 Mais enfin tant d'audace & m'indigne & m'irrite.
 As-tu donc oublié tes crimes, ses vertus ?
 Mon cœur en est rempli, s'il ne t'en souvient plus.
 Tu n'offres à mes yeux qu'un sujet téméraire ;
 Un lâche Usurpateur, l'Oppresseur de mon père ;
 Dont la main fume encor du sang trop généreux
 De deux jeunes Héros, mes freres malheureux !
 Que de traits différens Hercule me présente !
 Sa vie est, de hauts faits, une suite éclatante ;
 Les jeux de son berceau sont de fameux exploits
 Dès l'enfance, il punit, il subjuga les Rois ;
 Le Lion de Némée, & l'Hydre renaissante,
 L'horrible Sanglier qui ravage Erimanthe,
 Le Taureau de la Crete, & ces Dragons ailés,
 Dont l'air est obscurci, les champs sont desolés ;

Tous , malgré leurs détours , leur force , leur adresse ,

Succombent sous les coups de sa main vengeresse :

Est-il quelque Brigand dont il n'ait triomphé ?

Suspendu dans ses bras , Antée est étouffé !

La triple Gérion , Diomède , Thirrené ,

De leurs noirs attentats , portent la juste peine :

Accablé sous le poids dont il est surchargé ,

Atlas , du faix des Cieux , est par lui soulagé :

Des Titans écrasés sous les Monts qu'il entasse ,

A l'envi de la foudre , il réprime l'audace :

Il brise les Rochers , il réunit les Mers :

Pour le bien des mortels , pour leurs besoins divers ;

Pour extirper le crime à son bras invincible ,

Il n'est jamais d'obstacle , il n'est rien d'impossible :

Et , dans tous ses travaux , ne prenant pour objets ,

Que le bonheur du Monde , & la gloire , & la paix ,

Il dédaigne le Trône , il ne veut , pour tout titre ,

Qu'être appelé , des Rois , le Vengeur & l'Arbitre :

En un mot digne fils du Souverain des Cieux ,

Pour obtenir enfin sa place au rang des Dieux ,

Alcide a-t-il encor des tyrans à réduire ?

Qui , tremble ; il en est un qui lui reste à détruire :

LYC U S .

Tant de brillants exploits ont droit de vous frapper :

Mais les plus glorieux semblent vous échaper .

Que ne le peignez-vous pleurant aux pieds d'Omphale ,

Qu vous sacrifiant à quelqu'autre Rivale ?

M É G A R E.

Ta jalousie envain cherche à le rabaisser ;
 D'un Rival tel que toi , rien ne peut l'offenser.
 Mais fût-il encor plus & volage , & perfide ,
 Apprends , Lycus , qu'un cœur qui brûla pour Alcide ,
 Ne trouve plus d'objet digne de l'enflâmer ;
 Qu'un tyran encor moins a droit de le charmer.

S C E N E V I.

L Y C U S *seul.*

Q Uoi , toujours des mépris ! Ah c'en est trop ,
 ingrate !

Redoute ma fureur : il est tems qu'elle éclate !

J'ai le pouvoir en main ; faisons-nous obéir !

N'oser m'en prévaloir , ce seroit me trahir !

Non , non.....

S C E N E V I I.

L Y C U S , A R C A S.

A R C A S *remettant une Lettre à Lycus.*

U N inconnu chargé de cette Lettre ,
 A Mégare , Seigneur , cherchoit à la remettre :

J'ai prévenu votre ordre , & m'en suis assuré ;

Par la peur des tourmens , il m'a tout déclaré :

Hercule l'envoyoit.

L Y C U S.

Qu'entends-je , ami fidèle ! !

K - vj ;

Hercule reviendrait ! O Ciel ! quelle nouvelle ! !

(*Il lit.*)

HERCULE A MEGARE.

- » J'ai scû les forfaits de Lycus ;*
» J'ai scû tous vos malheurs, adorable Princesse ;
» Je pars pour vous vanger, l'honneur, l'amour.
» m'en presse ;
» A leurs justes transports, rien ne s'oppose plus :
» Tant de monstres divers dont j'ai purgé la Terre ,
» Tant de braves Guerriers attachés à mes pas ,
» Vous doivent assurer qu'échappé du tonnerre ,
» Votre Persécuteur ne m'échappera pas.

Après avoir lu.

Eh , comment résister ! Hercule va paroître !
 Son nom seul suffiroit pour le rendre le Maître :
 Il marche encor suivi d'un nombre de Héros ,
 Dont partout la victoire illustra les travaux.
 Mais n'eût-il avec lui que de foibles cohortes ,
 Les Thébains , malgré moi , lui vont ouvrir leurs
 portes :

Ils adorent Hercule ; ils ne cessent jamais
 De vanter ses exploits, de chanter ses bienfaits.
 Eh bien , dans ce péril montrons notre coura-
 ge :

Quel qu'en soit le succès , faisons tête à l'o-
 rage ;

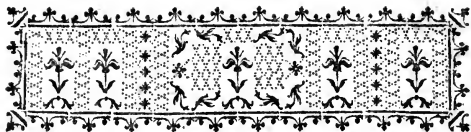
Et mettons à profit cet avis important :
 Il faut vaincre , ou du moins mourir en com-
 battant.

Que dès l'instant surtout, une fiere Princesse
 Qu de force , où de gré se rende à ma tendresse ;

Qu'à mes malheurs , l'hymen vienne l'associer.
J'en sçais un sûr moyen ; je le dois employer.
Seconde mes desseins ; qu'une prison obscure
Cache à tous ton Captif , Arcas , & nous as-
sûre
Qu'il ne sçauroit , d'Hercule annoncer le re-
tour,
Ni mettre aucun obstacle aux soins de mon
amour !

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LYCUS , ARCAS.

LYCUS.

ENfin pour prévenir & ma honte , & ma perte ,
 J'ai pris l'heureuse voye à ma prudence offerte !
 Un favorable espoir semble m'être permis ,
 Arcas ; je viens d'armer ces fidèles amis ,
 Intrépides Guerriers , chers appuis de ma gloire ,
 Eux qui , sous mes drapeaux , enchaînant la vic-
 toire ,
 Qui , vangeant mes affronts m'ont placé dans le
 rang ,
 Où brillèrent jadis les Auteurs de mon sang :
 Je leur dois mes succès ; c'est par eux que je régne :
 Je l'avouërai toujours sans que rien m'y contrai-
 gne.
 Non , je ne fus jamais de ces monstres ingrats ,
 Qui , des bienfaits reçus , ne se souviennent
 pas ,
 Trop fiers de leur Fortune , à peine ils y par-
 viennent , ,

Qu'ils ne connoissent plus la main dont ils les
tiennent.

On sçait trop si mon cœur dans la prospérité.

Fut moins reconnoissant que dans l'adversité.

C'est à leurs bras vainqueurs d'achever leur ou-
vrage;

Je tiens, & j'attends tout de leur ardent cou-
rage.

Triste destin des Rois ! ce n'est point leur valeur,

Ce n'est point leur vertu qui soutient leur gran-
deur ;

Ils ne régneront qu'autant que des sujets fidèles.

Affrontent à l'envi la mort pour leurs querelles.

Mais non... Que, de son Peuple, un Roi se fasse
aimer ;

Sûr de vaincre partout rien ne doit l'allarmer !

Déjà de nos Soldats, s'assemblent les cohortes :

De la Ville, Antenor doit défendre les portes,

Tandis que dans la Plaine, Erox va s'avancer :

Partout notre ennemi se verra repousser.

Je leur ai déguisé le sujet qui nous arme;

Non que je craigne, Arcas, qu'ils en prennent l'al-
larmer ;

Mais je voudrois qu'au moins Mégare dans ce
jour,

De son amant encore, ignorât le retour.

Cette heureuse nouvelle irritant son audace,

Contre elle vainement j'implorois la menace.

As-tu suivi mon ordre ? Ai-je lieu de compter...

A R C A S.

Vous connoissez mon zèle, en pouvez-vous dou-
ter,

Seigneur ? Pour votre hymen au Temple tout
s'apprête ;

Le Grand-Prêtre avec joie en ordonne la fête :

Pour la mort de Créon , d'ailleurs tout sera prêt ;
 Sitôt que votre bouche en donnera l'arrêt ,
 Vous verrez qu'à l'instant....

LYCUS.

C'est assez : le tems presse ;
 Va , fais venir ici Créon & la Princesse !

SCENE II.

LYCUS *seul.*

Superbe , à mon amour , je te vais asservir ,
 Où mon juste courroux enfin va s'affouvir !
 Salutaire fureur , désespoir favorable ,
 Vous servez quelquefois un Amant misérable !
 Voici déjà Créon ! Cet orgueilleux maintien
 M'annonce que sur lui je ne gagnerai rien :
 N'importe , essayons tout : qu'il meure , ou qu'il
 fléchisse !

SCENE III.

LYCUS , CREON , GARDES.

LYCUS *poursuivant.*

Creon , il faut qu'enfin notre sort s'éclaircisse ,
 C'est passer trop long tems de la crainte à l'espoir ;
 Trop long tems ton audace a bravé mon pouvoir :
 Il faut que cet instant , ou nous réconcilie ,
 Ou que dans les tourmens , il termine ta vie.
 Malgré tant de mépris je veux bien dans tes mains
 Remettre encor ici le choix de tes destins.

Je puis tout oublier : quel parti veux-tu suivre ?
Veux-tu régner encor ? veux-tu mourir ou vivre ?
Je t'en laisse ordonner.

C R E O N.

La faveur me surprend !

Mais quel prix attends-tu pour un effort si grand ?
Car même dans ses dons un Tiran toujours lâche,
De son propre intérêt, jamais ne se relâche :
La générosité n'est jamais sa vertu.
En m'offrant une grace, à ton tour, que veux-tu ?

L Y C U S.

Tu connois les transports qui déchirent mon ame ;
Et tu peux demander quel fruit attend ma flâme !
Mais tu crois vainement rabaisser ma bonté ;
Te rendre avec honneur le jour, la liberté ;
Perdre le souvenir de l'orgueil qui t'inspire ;
Offrir même avec toi de partager l'Empire ;
Et d'un objet trop cher n'exiger que la foi ;
De mon seul intérêt, est-ce écouter la loi ?
Est-ce-là, des Tirans, imiter les maximes ?
Quoi, toujours mes bienfaits sont-ils pour toi des
crimes ?

C R E O N.

Oui, tu seras toujours trop coupable à mes yeux ;
Tu ne mériteras que des noms odieux ;
Tant que je te verrai paré de ma Couronne ;
Que tu voudras sur moi te prévaloir du Trône ;
Que tu me parleras de pardon, de bienfaits ;
Tant que je ne pourrai punir tous tes forfaits !

L Y C U S.

Insulte à mes bontés ! Par un nouvel outrage,
Flatte un peu ta douleur, & satisfais ta rage ;
Mais obéis enfin, cède à ton mauvais sort,
Accorde-moi Mégare, ou n'attends que la mort :

Tu te piques en vain de paroître inflexible ;
 Tu trembleras peut-être à son aspect terrible :
 En la voyant de près, ses affreuses rigueurs
 Ont fait plus d'une fois frémir de plus grands
 cœurs.

Alors à mes genoux détestant ton audace....
 Mais en vain, songes-y, tu demanderois grace.

C R E O N.

Un trépas glorieux ne cause point d'effroi :
 Il ne peut étonner qu'un Tiran tel que toi.
 Ceux que guide l'honneur le fixent d'un œil
 ferme ;
 Et, des malheurs humains, ils n'y *voient* * que le
 terme.

Moi, je m'abaisserois à fléchir ton courroux !
 Je baiserois la main dont je ressens les coups !
 Mes Amis, mes honneurs, mes Fils, mon Dia-
 dème,

Tu m'as tout enlevé dans ta fureur extrême :
 Mon courage me reste ; on ne peut l'affervir :
 C'est un bien que jamais tu ne peux me ravir.
 Il m'en reste encore un qui charme autant ma
 peine :

Et c'est, pour toi, cruel, mon invincible haine.
 Dans la tombe, avec moi, le premier périra :
 Mais, à mes tristes jours, ma haine survivra.
 Tout mortel vertueux, avec moi la partage :
 Ma Fille en est jalouse ; & c'est tout l'héritage
 Que je lui puis, hélas ! laisser en la quittant :
 Elle en connoît le prix ; je mourrai trop content.

L Y C U S.

Je sçais, dans ses mépris, que tu soutiens Mégare :
 Et cette injuste haine, où ton ame s'égare ;

* Voyez la Préface.

Qui t'a déjà couté la suprême Grandeur ,
De ta Fille & de toi , comblera le malheur.

CREON.

Tu la réserves donc pour dernière victime !
Pour combler la mesure , il te manquoit ce crime :
Sa noirceur révoltant & la Terre , & les Cieux ,
Va réveiller enfin la vengeance des Dieux.
Espères-tu toujours d'échapper au supplice ,
Qu'aux forfaits , tôt ou tard , destine leur justice ?
Ce Palais qu'ont souillé tant de Grands Criminels ,
T'en devroit rappeler les châtimens cruels !
» Là , jette tes regards sur ces Sœurs odieuses , *
» Monstres dénaturés & Mères furieuses ;
» L'une errant sur la Terre , & l'autre , dans les
» Mers ,
» Cherchant à se cacher aux yeux de l'Univers :
» Ici , vois , de Tantale , une superbe fille , **
» Niobé , dont l'orgueil a perdu sa Famille ;
» Qui changée en Rocher sensible à son malheur ,
» Semble verser encor des larmes de douleur :
» De ce double forfait , dont la Nature a honte ,
» Vois Œdipe accablé cherchant une mort
» prompte ,
» S'arrachant la lumière , à lui-même odieux ,
» Proscrit , abandonné des Hommes & des Dieux :

* Agavé & Ino , Filles de Cadmus , dont la première revenant en fureur des Orgies , tua son Fils Panthée , & fut ensuite errante sur la terre. Pour Ino , croyant être devenue Lionne , tua ses Fils Melicerte & Léarque , & se précipita de désespoir dans la mer.

** Niobé , dont les enfans étoient si beaux qu'elle osa se préférer à Latone , qui en fut si irritée qu'elle ordonna à Apollon & à Diane de tuer les sept fils & les sept filles de Niobé , qui fut ensuite changée en un Rocher , qui distille toujours de l'eau.

» Regarde dans quels maux l'Ambition entraîne
 » Ses Fils que tyrannise une implacable haine ; *
 » Ils s'immolent l'un l'autre; elle ne s'éteint point;
 » Et les divise encore au Bucher qui les joint.
 » Cadmus même forcé de fuir de sa patrie ,
 » Se trouve encore heureux pour soulager sa vie ,
 » De partager le sort d'un insecte rampant : **
 » Tous offrent, de leur peine, un exemple frappant :
 Bien plus perfide qu'eux, mille fois plus coupable,
 Ton supplice doit être encor plus effroyable.

L Y C U S .

Pourquoi dois-je , des Dieux , craindre tant le
courroux ?

J'ose les imiter : en seroient-ils jaloux ?

Comme eux, la foudre en main , punissant qui
m'offense,

Je goute le plaisir que leur fait la vengeance.

Mais qu'ils tonnent sur moi ; qu'ils éclatent ! du
moins

Tes yeux déjà fermés n'en seront pas témoins.

Dans l'ombre de la mort qui déjà t'environne ,

Va se perdre l'espoir où ton cœur s'abandonne ;

Tu mourras en doutant si ces Dieux t'entendront;

Et moi, je périrai vengé de mon affront.

Mais c'est perdre le tems en un discours frivole !

* La flâme du Bucher où l'on mit les corps d'Étéocle
& de Polinice, se sépara.

** Cadmus chassé de Thèbes, fut changé en Serpent,
avec sa Femme Hermione.



SCÈNE IV.

CREON, LYCUS, MEGARE,
EGINE, ARCAS, GARDES.

LYCUS *poursuivant, s'étant
aperçu de l'arrivée d'Arcas avec Mégare.*

APprochez-vous, Arcas ! hâtez-vous ; qu'on
l'immole !

MEGARE *se jettant aux genoux de Lycus.*

Ah, Seigneur, par mes pleurs, laissez-vous atten-
drii !

CREON *la relevant aussi-tôt.*

Aux genoux d'un Tyran Mégare ose fléchir !
Mes jours méritent-ils qu'avec tant de foiblesse,
A cet excès honteux ma fille ici s'abaisse !

LYCUS à Créon.

J'estime plus ta vie ; & sçais ce qu'elle vaut :
Pour t'en laisser jouir, j'y mets un prix plus haut.

à Mégare.

Madame, il n'est plus tems d'attendre, ni de
feindre :

Si, d'un sanglant arrêt, vous avez tout à craindre,

Vous pouvez être encor l'arbitre de ses jours ; *

Vous en pouvez trancher ou prolonger le cours.

Il faut, sans plus tarder, satisfaire ma flâme :

Tout est prêt dans le Temple ; ou venez-y ;

Madame,

Vous unir avec moi par un nœud solennel,

Ou je livre à l'instant ce Prince au coup mortel.

Montrant Créon.

Votre main, ou la mort ! Déjà votre cœur tremble :
Je vous donne un moment pour consulter ensemble.

Profitez-en tous deux , & faites un bon choix ;
Je vous en presse encor pour la dernière fois.
Observe-les, Arcas , sans gêner leur tendresse ;
Et , selon leur réponse , amène la Princesse
Au Temple , où j'attendrai quel doit être mon sort ;
Oubien , vas à Créon , faire donner la mort.

M E G A R E .

à part.

Ah , barbare , arrêtez ! ... il fuit... quel coup de foudre !

A quel horrible hymen ! Dieux , faut-il me résoudre !

S C E N E V.

CREON, MEGARE, EGINE,
ARCAS, & les GARDES.

CREON.

V Oici le doux moment que j'ai tant désiré :
Je vais, de mes malheurs , être enfin délivré.
Sitôt que le destin nous comble de sa haine ,
La mort est un bienfait , & non pas une peine.
D'infortune accablé , quoique ferme & constant ,
Un grand cœur peut , sans honte , en souhaiter
l'instant.

Je ne me plaindrai point du cruel qui m'outrage :
Quand, de ses feux bravés, je vais subir la rage ;
Il rallentit ses coups : il me laisse en celieu
La douceur de te dire un éternel adieu.

M E G A R E .

Dépend-t'il donc de vous de mourir , ou de vivre !
Votre vie est un bien que le Tyran me livre.

Penferiez-vous, Seigneur, quand je la puis fauver,
Que mon cœur endurci vous la laiffe enlever ?

CREON.

Ma fille, que dis-tu ? rendre foin qui m'afflige !
S'il t'en coute le prix que de toi l'on exige,
Le jour m'est odieux ; il est honteux pour moi :
Tu veux à ce barbare aller donner ta foi ?

MEGARE.

Je veux que vous viviez ! ma tendresse allarmée ;
A défendre vos jours , désormais animée ,
N'a plus ici d'objet que de les racheter ;
Et n'examine point ce qu'il m'en peut coûter.

CREON.

Non, tu prétends en vain en perdre la mémoire ;
Songe que fans trahir tes fermens & ma gloire,
Tu ne peux au Tiran aller donner ta main ;
Songe à ce digne amour qui brûle dans ton fein ;
Veux-tu , pour prolonger ma vie infortunée ,
A d'éternels ennuis voir la tienne enchaînée ;
Sans adoucir mes maux t'exposer à périr ?
Consulte mieux ton cœur ; & laiffe-moi mourir !

MEGARE.

Ah , tout est consulté ! que ce doute m'offense !
Croyez-vous que mon cœur puiffe mettre en ba-
lance

Les foibles intérêts que vous lui rappelez ,
Et l'horreur de survivre à vos jours immolés ?
Un ferment folemnel m'engage avec Alcide ;
Mais, fans être blâmée, & fans être perfide,
Seigneur, je puis le rompre, en le rompant pour
vous :

Quels que foient nos fermens, il n'est point mon
Epoux.

Je l'adore, il est vrai, j'en fais l'aveu fans honte ;
Tout violent qu'il est, ce feu qui me furmonte,

A mon zèle pour vous il cède en ce moment ;
 Votre péril éteint tout autre sentiment.
 Trop heureuse à vos yeux , en étouffant ma flamme ;
 De montrer quel pouvoir vous avez sur mon ame ;
 Quand le coup va tomber , de l'aller retenir !
 Cet honneur m'est trop cher, laissez-moi l'obtenir !
 Je sçaurai malgré vous, toute entière à ma gloire,
 D'un opprobre éternel, garantir ma mémoire !

C R E O N.

La mort que l'on m'apprend est plus douce pour
 moi.

Obéis à ton pere ; obéis à ton Roi !

M E G A R E.

Je sçais ce que l'on doit à ces titres augustes,
 Mais faut-il obéir à des ordres injustes ?
 Sitôt que contre vous s'arme votre pouvoir,
 Résister c'est vertu ; c'est plus, c'est mon devoir.
 Mais que dis-je ? Ah Seigneur, qu'un plus doux
 soin me presse !

La gloire & le devoir cèdent à la tendresse :
 C'est elle seule ici qui me parle pour vous ;
 Ne la combattez plus. . . .

Elle se met aux genoux de Créon.

Souffrez qu'à vos genoux ;
 Son zèle, par mes pleurs, éclate & vous implore !
 Voyez jusqu'à quel point ce beau feu me dévore,
 Puisque, pour satisfaire à son ardent transport,
 Je vais former des nœuds plus affreux que la mort !

C R E O N *la relevant & l'embrassant.*

Leve-toi : je ne puis t'écouter davantage !
 Tu ne fais, par tes pleurs, qu'étonner mon cou-
 rage.

Tu m'attendris, ma fille, & ne m'ébranles pas.
 La gloire, le devoir, tout me livre au trépas.

Adieu

Adieu, le Ciel un jour nous vengera d'un traître.

Allant vers Arcas.

Arcas, exécutez l'ordre de votre maître.

MEGARE *voulant arrêter son père.*

Non, je ne souscris point à ce dessein cruel.

CREON *à Arcas.*

Qu'on me mene à la mort!

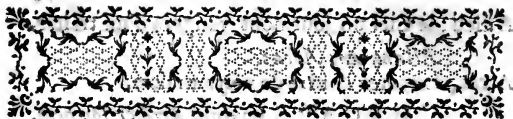
MEGARE *à Arcas.*

Qu'on me mene à l'Autel!

(*Arcas, avec une partie des Gardes, emmènent la Princesse d'un côté, & la conduisent au Temple; & le reste des Gardes emmènent Créon de l'autre côté.*)

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MEGARE *seule.*

OU vais-je ! Quelle horreur me fuit & me dévore ?

Espoir des malheureux , seul secours que j'implore ,

Que déjà ma douleur auroit dû me prêter ,
Mort trop lente à mon gré , je saurai te hâter !

Oui , reçois , cher Alcide , un juste sacrifice ,
Et , de mon triste sort , plains l'affreuse injustice !

Heureuse , s'il pouvoit te coûter quelques pleurs !
Pour toi , je n'ai pû vivre ; & pour toi seul je
meurs !

(*Elle tire un Poignard dont elle veut se fraper ;
lorsque Créon arrive & lui retient le bras.*)

SCENE II.

MEGARE , CREON.

CREON *saisissant le poignard.*

Arrête ! quel transport , quelle aveugle furie

TRAGÉDIE.

243

Te fait en ce moment attenter sur ta vie,
Ma Fille?

MEGARE.

Je n'ai plus à trembler pour vos jours;
Des miens désespérés, je dois trancher le cours.

CREON.

Je frémis ! Quoi , tandis qu'on redoubloit mes
chaînes,

Toi-même te livrant à ces affreuses peines,
Pour sauver, malgré lui, ton Père malheureux;
D'un tyrannique hymen, as-tu formé les nœuds?

MEGARE.

Du plus saint des devoirs, j'ai dû donner l'exem-
ple;

J'ai dû, sans balancer, achever dans le Temple,
Le triste hymen, qui seul pouvoit vous secourir.
Mes soins ont réussi; c'est à moi de mourir.

CREON.

Qu'entends-je? Qu'as-tu fait ! Sort jaloux, sort
barbare !

Quand je crois que pour nous ta faveur se déclare;
Ma Fille, quand flaté d'un espoir séducteur,
Je venois t'annoncer le calme & le bonheur,
Je vois.....

MEGARE.

Que dites-vous?

CREON.

Le Destructeur du crime;
Alcide, mais trop tard, punit qui nous opprime,

MEGARE.

Alcide ! Dieux !

Lycus rassemblant ses soldats ,

A voulu ; mais envain , faire obstacle à ses pas ,
Son bras a dissipé de si foibles cohortes ;
De Thèbe , en peu d'instans , il forcera les portes.
L'élite de la Grèce , un peuple de Héros
Sur ses pas triomphans , secondent ses travaux.
Que ne puis-je , à mon tour , signaler mon cou-
rage !

Mais contre moi , Lycus a ranimé sa rage ;
On a doublé ma garde ; on m'observe en ces lieux ;
Tout ce qui m'est permis , c'est d'implorer les
Dieux !

M E G A R E.

Epouse de Lycus , d'un cruel que j'abhorre ,
Je vais revoir Hercule , un Héros que j'adore !]
Un invincible obstacle , un lien trop fatal ,
Me séparant de lui , m'attache à son Rival.
Nourrissant , malgré moi , des feux illégitimes ,
Mes regrets , mes soupirs vont être autant de cri-
mes ;

En proie à mon amour , en proie à mes remords ,
Il me faudra toujours combattre mes transports ;
Aux plus rudes assauts , sans relâche livrée ,
D'un éternel ennui , je serai dévorée ;
Et , m'arrachant sans cesse à mes vœux les plus
doux ,

J'immolerai l'Amant , sans bruler pour l'Epoux.
Ah ! parmi tant d'horreurs me condamner à vi-
vre ,

C'est combler les tourmens , où le Destin me livre !
Laissez-moi , par pitié , précipiter ma mort !

C R E O N.

Sèche tes pleurs : le Ciel te doit un meilleur sort.

De nous persécuter , la Fortune se lasse ;
Hercule triomphant , tout va changer de face.

(*L'on entend des cris de joie derrière le Théâtre.*)

Mais ces cris d'allégresse , élançés dans les Airs ,
Ne m'annoncent-ils pas qu'il a brisé nos fers !
C'est lui , n'en doutons point : ma Fille , il est le
Maître !

MEGARE.

Dans le trouble où je suis , je ne sçaurois paraître :
Pour soutenir sa vue , il faut me rassurer ;
Je sens qu'à trop d'efforts , je me dois préparer.

CREON.

Le bruit redouble ! on vient c'est Her-
cule lui-même !

SCENE III.

HERCULE , CREON , THESEE ,
PHILOCTETE , HILAS ,
& autres Guerriers Compagnons d'Her-
cule , IPHIS , * GARDES.

CREON.

Seigneur en ce moment , que ma joie est ex-
trême !

Des Mortels & des Dieux , je revois le vangeur.

HERCULE.

En rentrant dans ces murs , il m'est bien doux
Seigneur ,

De pouvoir en vos mains remettre une couronne !
Vous êtes maître ici : remontez sur le trône !

* Iphis présente à Créon une épée & un casque.

Vous n'avez plus dans Thèbe à craindre d'ennemis :

Les soutiens du Tiran sont défaits ou soumis :
 Lui-même alloit subir le poids de ma colere ;
 Et de son insolence eût reçu le salaire ;
 Si , parmi le tumulte , & la flâme , & les morts ,
 Il n'eût sçu se soustraire à mes justes transports.
 Mais en vain il croit fuir ma fureur vangeresse ;
 Mes ordres sont donnés ; on le suit , on le presse ;
 Au trépas qui l'attend rien ne l'arrachera :
 Avec plus d'appareil sa tête en tombera.
 C'est Toi, Maître des Dieux, dont la bonté propice,
 Des armes de ton fils , seconde la justice ,
 Qui viens de me couvrir de ces nouveaux lauriers !
 C'est Toi, qui m'attachant tant de braves guerriers,
 M'accordes en ce jour l'honneur d'une victoire ,
 Qui, de tous mes travaux, surpasse encor la gloire !
 Ce triomphe est du moins plus sensible à mon cœur :

Vous vanger,* c'est pour moi le faite del'honneur.
 Vainement Jupiter , laissant dormir sa foudre ,
 Eût commis à mon bras le soin de mettre en poudre

Tant d'infâmes brigans , tant de monstres divers,
 Dont la rage effrenée infestoit l'Univers ;
 Si , laissant impunis les crimes d'un barbare ,
 Je n'avois pû servir le pere de Mégare ;
 Et, d'un monstre nouveau, délivrer mon pays :
 Mes vœux & mes efforts n'ont point été trahis.
 Pour un si grand succès je dois un sacrifice ;
 Du perfide Lycus ce sera le supplice :
 Le plus digne holocauste, & le plus cher aux Dieux,
 C'est de leur immoler un Tiran odieux.

Mais tandis que les miens poursuivent la victime,
Un plus tendre intérêt en ce moment m'anime.
Seigneur, ce digne objet pour moi si plein d'appas,
L'adorable Mégare ici ne paroît pas:
Souffrez que je lui porte un cœur toujours fidelle.

à Iphis.

Qu'on cherche la Princesse, & que l'on sçache d'elle
Si je puis à ses yeux m'offrir sans l'offenser !

Aux guerriers de sa suite.

Et vous, dont la valeur ne sçauroit se lasser ;
Qui n'aimez qu'à voler de victoire en victoire ,
Chers Amis, il est tems qu'à l'ombre de la gloire ,
Votre bras défarmé , dans un noble repos ,
Aille se préparer à des exploits nouveaux.

SCÈNE IV.

HERCULE , CREON.

CREON.

Vous suffisez, vous seul , pour le bonheur du
monde !

Poursuivre le forfait sur la terre & sur l'onde ;
Remettre dans leur rang les Princes détronés ;
Protéger , rendre heureux tous les infortunés :
Ce sont-la les hauts faits dont l'Univers se loue ;
Dont les Dieux sont jaloux , dont Hercule se joue.
D'une illustre vangeance assuré par vos coups ,
Des destins conjurés , j'ai subi le courroux ;
Leurs traits n'auroient jamais ébranlé ma con-
stance :

Les bruits de votre mort , cette cruelle absence ,

L iij

Qui sembloit confirmer que vous ne viviez plus,
 Avoient seuls fait trembler mes esprits abattus.
 Qu'un peu moins retardé , ce retour plein de
 charmes ,
 Eût prévenu d'horreurs, eût épargné de larmes!

H E R C U L E.

Par tant de soins pressans, rappelé dans ces lieux,
 De vœux, pour les revoir, j'importunois les Dieux.
 Mais, vous le sçavez trop, par un destin contraire,
 Soumis un tems aux loix de Junon & d'un Frere,
 Leur haine m'exposoit au plus affreux danger.
 Ni force, ni valeur, n'eût pû m'en dégager ;
 Et j'errois à jamais dans l'empire des Ombres,
 Si le Dieu tout-puissant dans ces demeures som-
 bres ,
 Contre mes oppresseurs d'un fier courroux épris ,
 N'eût, de son frere, enfin daigné servir le fils.
 Lui-même; il m'a livré ce monstre épouvantable,
 Des portes de la mort, défenseur indomprable.
 Mais ce Dieu favorable à de plus dignes vœux ,
 A daigné m'honorer de présens plus heureux.
 Il m'a rendu Thesée, & cette illustre épouse,
 Qui, dans ses chastes feux, d'un beau devoir ja-
 louse , *
 Pour conserver les jours d'un déplorable époux,
 De la Parque inhumaine, avoit subi les coups.
 Enfin, dans les enfers, ainsi que sur la terre ,
 J'ai paru digne fils du Maître du tonnerre.
 Rien ne manque à ma gloire ; & des soins de l'a-
 mour ,
 Je puis, sans en rougir, m'occuper en ce jour.
 Lorsque la gloire & lui marchent d'intelligence ;

* Alceste.

Ah, que de leurs attraits, s'augmente la puissance!
Qu'alors la gloire est douce, & l'amour glorieux!

CREON.

Non, avec trop d'éclat l'Amour s'offre à vos yeux;
Loin de l'entretenir, un grand cœur doit l'étein-
dre :

Il est, pour les Héros, l'écueil le plus à craindre;
Jamais, avec la gloire, il ne peut s'accorder :
Songez qu'il est toujours honteux de lui céder.

SCÈNE V.

HERCULE *seul.*

EH, qui peut condamner le beau feu qui me
dompte!

Quand la vertu nous charme, on soupire sans
honte.

Quels sont donc ces conseils ! Que veut-on m'an-
noncer ?

Dans mon étonnement, je ne sçais que penser !
Peut-être . . . Mais on vient . . . j'aperçois la
Princesse ?

(*Regardant venir Mégare.*)

Les pleurs baignent ses yeux . . . une sombre
tristesse . . .



SCENE VI.

HERCULE , MEGARE , EGINE.

HERCULE *poursuivant.*

M Adame , enfin le sort & le Ciel défarmés
 Ont rendu vos attraits à mes regards charmés !
 Après tant de périls , tant de longues traverses ,
 Après tant de combats , tant de courses diverses ,
 Je puis enfin jouir du fruit de mes exploits ,
 Et d'un heureux repos , sous vos aimables loix.
 Des bouts de l'Univers , jusqu'au Royaume sombre ,

J'ai signalé mon nom ; j'ai surpassé le nombre
 Des pénibles travaux qu'il me falloit franchir ,
 Si , d'un joug importun , je voulois m'affranchir.
 De mes persécuteurs , ou le courroux expire ,
 Ou du moins , sur Alcide , ils n'auront plus d'Em-
 pire :

J'ai subjugué leur haine , & vaincu mes destins.
 Mais je croyois encor que mes heureuses mains ,
 Rendant à votre père un sceptre légitime ,
 Et prêtes à punir le tyran & le crime ,
 Devoient , en ce grand jour , terminer vos dou-
 leurs :

Cependant je vous vois abandonnée aux pleurs ,
 Frémir à mon aspect , & détourner la vue ;
 Je vous vois interdite , éplorée , éperdue ,
 Muette à mes soupirs..... O désespoir mortel !
 Ai-je pû mériter un accueil si cruel ?

MEGARE.

Que dites-vous , ô Ciel ! Quel soupçon vous agite ,

Non, de tout l'Univers, Hercule ne mérite
Que la reconnoissance, & l'estime; & l'amour!
De tous ces sentimens pénétrée à mon tour,
Eprise des vertus à qui le Destin cède,
Hélas! je suis en proie à des maux sans remède.

HERCULE.

Quoi! mon bras animé d'un généreux transport;
D'infortunés sans nombre a corrigé le sort!
Et les soins, à ma flamme, à Mégare inutiles,
Ne pourroient désormais rendre vos jours tran-
quilles?

Par la gloire conduit, rien ne m'a résisté,
Guidé par mon amour, pourrois-je être arrêté?
Vos maux, tant que je vis, ne font pas ressourcer:
Quels qu'ils soyent, croyez-moi, j'en tarirai la
source!

Ah! sans plus écouter une vaine terreur,
Venez, chere Princesse, assurer mon bonheur!
Tant de fois couronné des mains de la victoire,
Pour assurer enfin ma fortune & ma gloire,
Il faut qu'un tendre hymen ordonné par l'amour,
De ses plus tendres nœuds, nous unisse en ce jour.

MEGARE.

Ah! que ce digne hymen auroit flatté Mégare!
Il faisoit tous ses vœux! Mais..... ô Destin
barbare!
Un obstacle fatal.....

HERCULE.

Comment.....

MEGARE.

Lycus..... Créon.....

Votre absence... l'horreur..... infâme trahison!

MEGARE,

HERCULE.

Achevez !

MEGARE.

Je ne puis !

HERCULE.

Eclaircissez ce trouble ! . . .

Par mes empressements, votre peine redouble !

Ah ! si, dans votre cœur, rien ne combat mes
feux,

Est-il quelque revers à redouter pour eux ?

Mais ce cœur est changé, quelqu'autre le possède,
Et voilà cet obstacle & ces maux sans remède,

MEGARE.

Tu m'accables, cruel, tes indignes soupçons,

Des tyrans & du sort, passent les trahisons.

Connois-moi mieux, ingrat ! Digne de ma ten-
dress,

Constant dans son amour, fidelle à sa promesse,

Mon cœur privé de toi n'a formé de souhaits

Que d'être au sort d'Alcide, enchaîné pour jamais !

Il n'aima que toi seul ! Que dis-je ! Il t'aime en-
core :

Le jour & les Grandeurs, sans toi, je les abhorre :

(à part.)

Où m'égarai-je, ô Dieux ! puis-je donc oublier :

Quels terribles sermens viennent de me lier ?

*(à Hercule)*Seigneur, j'en ai trop dit . . . ma raison con-
fondue . . .

Je meurs . . . je ne puis plus soutenir votre vuë !

A mes regards tremblants, ne vous présentez
plus.

J'exige cet effort de vos rares vertus !

H E R C U L E.

Dieux ! de quelles horreurs , vous remplissez mon
ame !

Mais enfin c'en est trop ! expliquez-vous , Ma-
dame !

Pourquoi m'imposez-vous une si triste loi ?

Est-ce , par des rigueurs , que cet amour pour
moi

Prétend , en ce moment , signaler sa constance ?

Me refuserez-vous jusqu'à la confiance ?

M E G A R E.

Ah ! ce n'est point à moi de conter mes mal-
heurs !

Vous découvrirez trop la source de mes pleurs :

Vous me plaindrez peut-être , & me rendrez jus-
tice.

Adieu , si votre aspect me devient un supplice ;

Non , non , un autre objet n'a point sçu me char-
mer ;

Le plus grand de mes maux , c'est de vous trop
aimer !

S C E N E V I.

H E R C U L E *seul.*

A H , Madame ! elle fuit quels sont
donc les mystères ,

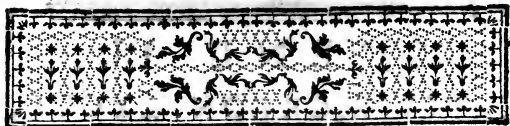
Que voilent à mes yeux tant de discours contrai-
res ?

Si je n'ai point , près d'elle , à craindre de Rival ,

Quel est , à notre hymen , cet obstacle fatal !
Mille doutes affreux . . . Ah ! cette incertitude
Est , je l'éprouve trop , des tourmens le plus rude !
Pénétrons ce secret ; allons , sans balancer ,
Vangeons-nous des ingrats qui m'osent offenser !
Que ce soit le Tyran , Créon , Mégare même ,
Tout me devient égal en ma fureur extrême :
Du même œil de courroux regardant le forfait ,
Punissons sans égard quiconque le commet !

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

HERCULE *seul.*

ENvain , dans ce Palais , je cours de tout côté ,
 Je ne puis , de mon sort , percer l'obscurité ;
 Je vois qu'à me trahir tous sont d'intelligence :
 Et Créon , & Mégare évitent ma présence.
 Ah , c'est , de mon malheur , être trop éclairci !
 Quand je dois me vanger , qui me retient ici !
 Hercule méprisé ne sçait-il que se plaindre ;
 Quoi , dans son désespoir , n'est-il donc plus à
 craindre ?
 Ne puis-je..... C'est douter , c'est souffrir trop
 longtemps !
 Prenons tous les moyens.....

L'on entend du bruit.

Mais qu'est-ce que j'entends ?

On m'amène Lycus,



S C E N E II.

HERCULE, CREON, LYCUS;
IPHIS, GARDES.

HERCULE *poursuivant à Lycus.*

A Pproche, viens, perfide!
Avant que de ton sort, ma justice décide,
Aux yeux de ton Vainqueur, rougis de tes forfaits!
Ingrat, tu croyois donc, au gré de tes souhaits,
Jouer en paix longtemps des fruits de ton audace;
Et que toujours les Dieux voudroient te faire
grace?
Regarde à quels malheurs ton orgueil t'a livré!
Favori de ton Roi, dans sa Cour révééré,
Le premier après lui, des honneurs légitimes
Ont moins touché ton cœur que le plus grand
des crimes.

Fatale ambition, quels abîmes cruels,
Tu creuses sous les pas des avides Mortels!
Faudra-t-il que toujours, sur la solide gloire,
A tes trompeurs attrait, ils cèdent la victoire?

LYCUS.

La fortune constante à servir tes desseins,
Hercule, t'a rendu maître de mes destins.
Dans l'accablant revers dont je ressens l'atteinte,
N'attends ici de moi ni priere, ni plainte;
Prononce; & souviens-toi qu'un Vainqueur généreux
Ne doit pas si longtems braver les malheureux.

H E R C U L E.

J'entends ; de tes forfaits , le reproche te blesse !
 Tu veux que je respecte une lâche foiblesse ?
 Je la ménagerois si je pouvois penser
 Que ce n'est point l'orgueil qui vient de s'offen-
 fer ;

Que ton cœur éprouvant un remords légitime ,
 A cette horrible image en devient la victime :
 Mais , par d'heureux regrets , peut-il être abbatu ?
 Pour sentir des remords , il faut de la vertu.
 La Terre trop longtemps , de ton souffle infectée ;
 Déjà , de tout ton sang , devoit être humectée ,

(*à Iphis , lui montrant Lycus.*)

Iphis , de son trépas , ordonnez les apprêts !
 Que le crime en pâlisse ! Aux portes du Palais ;
 Aux yeux de tout un Peuple , & , d'une main in-
 fame ,
 De ses jours odieux , faites trancher la trame !

L Y C U S.

Ce rigoureux arrêt ne sçauroit m'ébranler :
 Je l'entends sans frémir , & l'attends sans trem-
 bler ,
 Puisqu'enfin en cédant à mon destin barbare ,
 Je meurs Rival d'Hercule , & l'Epoux de Mé-
 gare !

H E R C U L E.

Et l'Epoux de Mégare !

aux Gardes qui emmenotent Lycus.

Arrêtez !

à Lycus !

Que dis-tu ?

Toi , son Epoux ! O Dieux ! la perfide auroit
pû

De cette trahison , Mégare est incapable ;
Elle eut trop de vertus pour être si coupable.

à Iphis , montrant Lycus.

Qu'on le ramene , Iphis ! pour un si juste arrêt ;
Vous viendrez m'avertir , lorsque tout sera prêt !
Il faut

S C E N E I I I .

HERCULE , MEGARE , EGINE.

M E G A R E .

ARrête , Hercule & retiens ta vangeance !

H E R C U L E .

D'un lâche Usurpateur , vous prenez la défense ?

M E G A R E .

Je ne viens point ici feindre , ni t'abuser ,
Ni , d'un funeste hymen , chercher à m'excuser .
Hercule connoit trop le pouvoir de la gloire ;
Trop souvent , sur lui même , elle obint la victoire ,
Pour qu'il ose blâmer ceux que ses nobles feux
Animent comme lui de transports généreux .
Pour me justifier , je n'ai qu'un mot à dire :
J'ai fait ce que j'ai dû : ce mot doit me suffire .
Mon père alloit périr ; il falloit le sauver ;
Lycus le condamnoit ; tu me dois approuver .
Mais ce n'est pas assez . Cette gloire inflexible
Nous impose à tous deux une loi plus terrible :
Elle exige de moi que j'ose , à tes genoux ,
Implorer le pardon d'un odieux Epoux ;

Elle exige de toi qu'oubliant sa furie ;
 D'un coupable rival , tu respectes la vie.
 Le sacrifice est grand : le commun des Humains
 Ignore, de l'honneur , ces pénibles chemins.
 Plus il peut t'en coûter , pour cet effort insigne ;
 Et plus , du sang des Dieux , plus , d'Alcide il est
 digne.

Un cœur tel que le mien peut seul le demander:
 Un cœur tel que le tien est fait pour l'accorder.

HERCULE.

Au pardon de Lycus , ma gloire s'intéresse ?

MEGARE.

Oui, puisqu'en un grand cœur , la vengeance est
 foiblesse.

Ses crimes , je l'avoue, ont mérité la mort :
 Mais le titre d'Époux qui l'attache à mon sort ;
 Qui me fait , avec lui, partager sa disgrâce ,
 Qui m'arme en sa faveur , doit mériter sa grâce.

HERCULE.

Qui peut avec justice épargner un cruel ,
 Qui , la foudre en ses mains , vous menoit à l'Au-
 tel !

Ah ! ce titre d'époux surpris par violence ,
 Exige & doit armer une juste vengeance !

MEGARE.

A la face des Dieux , Lycus est mon époux :
 Ce nœud est légitime ; il est sacré pour tous.
 Conduite par l'honneur , maîtresse de moi-mê-
 me ,

Je me suis dévouée à sa rigueur extrême.
 Si tout ce qui combat nos vœux , nos passions ;
 Ne laissoit plus le cœur maître en ses actions ,

Tous ces traits de vertu que l'Univers encense ;
 Qui font les vrais Héros ; que le Ciel recompense ;
 Produits par tant d'efforts , seroient sans liberté ;
 Ils jouiroient partout d'un prix peu mérité ?
 Démêler ses devoirs , les suivre avec courage ,
 C'est , de la liberté , le plus parfait usage.
 D'une prochaine mort , l'appareil & l'effroi
 Peuvent bien entraîner un lâche loin de soi ;
 Mais qui sçait l'affronter , qui sans trembler la
 brave
 Ne fait que ce qu'il veut & n'est jamais esclave.
 Mon Pere généreux vouloit être trahi ;
 Quelle honte pour moi si j'avois obéi !

H E R C U L E.

Ah! si vous vous couvrez d'une gloire immortelle,
 La main qui menaçoit n'est que plus criminelle :
 Votre sublime effort , le comble des vertus ,
 Pour votre Ravisseur , est un forfait de plus :
 Il le doit expier : & le devoir d'Alcide
 Est de laver ces lieux du sang de ce perfide ;

M E G A R E.

Je t'entends ! Tes refus me font trop entrevoir
 Que ton cœur se repaît d'un criminel espoir.
 Poursuis ! Fais-moi l'affront de soupçonner en-
 core
 Que je crains d'obtenir la grace que j'implore ;
 Ne ménage plus rien dans tes transports jaloux ;
 Sans égard pour ma gloire , accable mon Epoux !
 Mais ne te flate pas qu'après son sacrifice ,
 Mégare lâchement , à ton destin s'unisse
 Elle aime trop l'honneur , pour recevoir la main ;
 Qui , d'un premier Epoux , auroit percé le sein.

H E R C U L E.

Que me demandez-vous ? Junon , dans sa colere ,

Ne m'imposa jamais une loi si sévère !

M E G A R E.

Eh , bien fais la rougir par cet exploit nouveau !
Il manquoit à ta gloire un triomphe si beau.
Plus grand qu'aucun Mortel par ta valeur suprême ,
En subjugant l'amour , surpasse les Dieux même !
Que dis-je ! Une mortelle a tracé ton devoir.
Sur lui-même un Héros à-t-il moins de pouvoir !
O se imiter enfin l'exemple que je donne !
Je hais Lycus ; je t'aime ; & mon cœur lui pardonne.

(à part.)

Que fais-je ! Pour complaire à cet amant jaloux ;
J'ose ici protester que je hais mon Epoux !
L'aimer , c'est mon devoir , je m'en fais une honte !

(à Hercule.)

Triomphe ; vois , ingrat tout le feu qui me dompte !

J'en suis allez punie ; & mon cœur déchiré
Ne vivra pas longtemps d'Hercule séparé.
Mais je demande un prix pour un amour si tendre !

Jouis seul de la honte où tu le fais descendre ;
Aux yeux du monde entier , daigne m'en préserver ;

Laisse vivre Lycus , si tu veux m'en sauver :
Songe que tu ne peux l'envoyer au supplice ,
Sans que , de son trépas , je paroisse complice !

H E R C U L E.

Mégare..... Il faut vous perdre ! Il faut donc vous quitter

Quoique vous ordonniez qui peut vous résister ?
 Des forfaits dont Lycus est envers moi coupable ;
 Madame c'en est fait , il n'est plus responsable :
 Mais envers votre Père , il en a trop commis ;
 Leur pardon est un droit qui ne m'est pas permis.
 Lui seul doit prononcer la grace , où le supplice :
 Qu'il pardonne à son gré , qu'il se fasse justice !
 J'y souscris , le Tiran va rentrer sous ses loix ;
 Hercule sçait vanger & respecter les Rois.
 De tout ce que j'entens , mon ame transportée ,
 Jamais à de hauts faits , ne fut plus excitée.
 Sur les cœurs généreux la vertu prend des droits ,
 qui sçavent les contraindre à fléchir sous ses loix.

S C E N E I V.

M E G A R E *seule.*

M On Père en ma faveur oubliera son injure :
 J'ai défarmé l'amour , je vaincrai la Nature.
 Qu'à de si dignes soins , cèdent tous mes trans-
 ports !
 Pour un coupable époux redoublons mes efforts !
 O Dieux , de ton destin , quel caprice bizarre !
 Quels assauts pour ton cœur , malheureuse Mégare !
 Il lui falloit deux fois surmonter son amour ,
 Deux fois à ce qu'il hait , l'immoler en un jour ;
 Tour-à-tour , pour défendre ou l'Époux ou le Père ,
 Se livrer aux horreurs du joug le plus sévère !
 Ce triomphe est cruel ; mais qu'il est glorieux !
 Il en coûte toujours pour être vertueux.
 Les grandeurs & l'amour sont des biens peu dura-
 bles
 La gloire & la vertu sont les seuls véritables.

SCÈNE V.

MEGARE, CREON.

MEGARE *poursuivante*

AH! c'est à vous Seigneur que je dois m'adresser !

C'est vous , pour mon époux , qu'il faut intéresser !
Son sort est dans vos mains ! au soin de votre vie ,
J'ai pû sacrifier une flâme chérie ,
Ne daigneriez-vous pas , pour sauver mon hon-
neur ,
Vaincre pour la vengeance , une trop vive ar-
deur !

Pour vous sauver de lui , Lycus fut mon Epoux ;
Il ne me reste plus qu'à le sauver de vous.
Pour prix de tant d'efforts , accordez-lui la vie ;
Qu'il vive , & que bientôt elle me soit ravie !

CREON.

Ah ! je ne dois que trop à ta tendre amitié !
Ton sort , de l'Univers , mérite la pitié ;
Ta vertu fait l'honneur d'une triste Famille ;
J'attends ici Lycus ; apaise-toi ma Fille :
Peut-être on peut encor accorder en ce jour ,
La vengeance , l'honneur , le devoir & l'amour.

MEGARE.

Quel succès ; juste Ciel ! votre ame se propose !
De tous mes intérêts , sur vous , je me repose :
Je n'ajoute qu'un mot ; oui , soyez assuré
Que si Lycus enfin à la mort est livré ,
Pour me justifier de l'avoir exigée

Pour satisfaire alors à ma gloire outragée ;
 Terminant d'un seul coup ma honte & mon en-
 nui ,
 Même à vos yeux , Seigneur , je pérís avec lui.

SCENE VI.

CREON *seul.*

Dieux ! si tant de vertus sont aux pleurs com-
 damnées ,
 Pour qui donc vos faveurs sont elles desti-
 nées !

Se tournant du côté par où Megare s'en est allée.

Oui , le Ciel me l'inspire , & pour te contenter ,
 Pour fléchir un Captif , je m'en vais tout tenter ,
 S'il résiste à mes loix , s'il refuse sa grace ,
 Pourquoi balancerois - je , à punir son audace ;
 Pour qu'on t'ose accuser de son arrêt mortel ,
 Ma Fille , envers ton Père , il est trop criminel.
 Il vient....

SCENE VII.

CREON, LYCUS *enchaîné*, IPHIS,
 GARDÉS

CREON *poursuivant.*

EH bien , Lycus , quel sera ton refuge ?
 N'es-tu pas consterné de voir quel est ton juge ?
 Tu ne prévoyois pas qu'arbitre de tes jours ,
 Celui

TRAGÉDIE.

164

Celui que tu chargeois d'outrages & de chaînes,
Te pût faire si tôt subir de justes peines !
Le devoir le plus saint, le droit le plus sacré,
La vertu, ni l'honneur, tu n'as rien révééré :
Mais les Dieux t'attendoient : reconnois leur justice :

Que le remord ici fasse au moins ton supplice !

LYCUS.

Les regrets dévorans se font trop bien sentir ;
Oui, je dois éprouver un mortel repentir,
Puisque, par mon amour, ma vengeance asservie ;
En te chassant du Trône, a respecté ta vie !
Ma fausse politique & mes tendres transports,
Voilà tout les forfaits dont je sens des remords :
S'il est des Immortels qui punissent le crime,
L'amour est le seul Dieu dont je suis la victime.

CRÉON.

Plus soumis au destin qui vient de te frapper ;
De plus dignes transports, tu devrois t'occuper :
Ne me connois-tu plus ? crois-tu que la clémence
Ait perdu, sur Créon, ses droits & sa puissance ?
Un cœur qui fut toujours ferme en l'adversité
Sçait user dignement de la prospérité.
Crois-moi, sans te parer d'une inutile audace ;
Mérite ma bonté prête à te faire grace :
Je te pardonne tout, ton règne, tes fureurs ;
Je te rends près de moi ton crédit, tes honneurs ;
Mais, du terrible joug, où tu l'as condamnée,
Délivre par pitié ma fille infortunée ;
Portant ailleurs ta foi, toi-même brise un nœud ;
Que forma la contrainte & non pas son aveu.

LYCUS.

Si cet hymen te blesse, & s'il gêne Mégare ;

Tom II.

M

Ne peux-tu commander que la mort nous sépare ?
 Par tes fausses bontés, ne crois-pas m'étonner :
 Mettre un prix à la grace, est-ce donc pardonner ?
 Tu veux me dépouiller du seul bien qui me reste ;
 Qui me devient plus cher dans mon état funeste !
 De ton Maître, descendre au rang de tes sujets ,
 C'est assez en un jour me charger de regrets ,
 Sans qu'à mon fier Rival , j'aie céder encore
 Le trop fatal objet que tout mon cœur adore !
 Il m'en a trop coûté pour être son époux :
 Je ne veux qu'en mourant, perdre un titre si doux ;
 Et la mort à ce prix n'aura rien qui m'étonne ,

C R E O N .

C'en est assez :

à Iphis & aux Gardes , leur montrant Lycus.

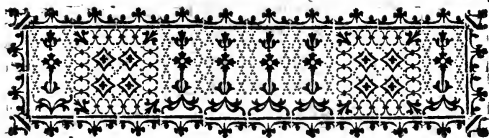
Rentrez !

S C E N E V I I I .

C R E O N *seul.*

LE soin de ma couronne,
 Ma propre fureté, l'intérêt de l'Etat,
 Tout exige qu'enfin je punisse un ingrat.
 Quand le Monarque est seul offensé par le crime ;
 La clémence est alors une vertu sublime ;
 Mais il devient cruel , s'il pardonne un forfait ,
 Dont souffrent avec lui , l'Etat & le sujet.

Fin du quatrième Acte.



A C T E V.

SCENE PREMIERE.

LYCUS *seul , & sans chaînes.*

Q U i fait tomber mes fers ? A mon sort déplorable ,

Quel Mortel peut prêter une main secourable ?

» Fuis , m'a-t'on dit , Lycus , profite de l'instant

» Qui peut te garantir de la mort qui t'attend !

O généreux Amis , si chers à votre Maître ,

Arcas , Phoenix , Erox , puis-je vous méconnoître ?

Des coups de l'ennemi , les Dieux vous ont sauvés ,

Pour me servir encor , ils vous ont réservés.

J'accepte vos bienfaits , non pour sauver ma tête ;

Un intérêt plus grand & m'occupe , & m'arrête.

Quoi , j'irois , sans secours errant dans l'Univers ;

Chercher des jours , de honte , & d'opprobre cou-

verts !

Je fuirois pour laisser un Rival que j'abhorre ,

Tranquille possesseur de tout ce que j'adore !

Je sçaurai mieux servir la vengeance & l'amour ;

Couronne , Epouse , Amis , je perds tout en ce jour ;

Tout doit se ressentir de l'excès de ma rage ;

Tous doivent partager le destin qui m'outrage ;

Ah ! si Mégare enfin ne peut plus être à moi ,

M ij

J'empêcherai du moins qu'elle ne soit à toi ;
 Hercule ! C'est le soin que ma fureur exige ;
 C'est le prix que je dois à la main qui m'oblige !
 Mais j'entends quelque bruit ! Qui porte ici ses pas !
 C'est Mégare ! heureux sort ! l'aspect de tant d'appas ,
 Loin de la défarmer , irrite ma furie :
 Je sens , avec l'amour , croître la jalousie !

S C E N E I I .

M E G A R E , L Y C U S .

M E G A R E .

Que vois-je , juste Ciel ! Quoi , Lycus en ces lieux !

Malheureux , quel espoir t'offre encor à mes yeux ?

L Y C U S .

Parjure , je t'entends ! ma présence te blesse ;
 Et gêne les transports de ta folle tendresse :
 Tu la croyois déjà libre dans son ardeur ;
 De l'arrêt de ma mort , tu blâmes la lenteur :
 Mais avant le moment dont la rigueur approche

M E G A R E .

De la part de Lycus , cet injuste reproche
 Ne sçauroit m'étonner , encor moins m'émouvoir ;
 Toi , qui ne connois point l'empire du devoir ,
 Qui , de tes passions , adorant les caprices ,
 As suivi , sans remords , toutes les injustices ,
 Peux-tu t'imaginer qu'on trouve des mortels ,
 Qui , de la vertu seule , encensant les Autels ,
 Honteux même d'oser disputer la victoire ,

Immolent tous penchans ennemis de leur gloire ?
 Admire donc des traits qui te sont inconnus ;
 Rends-moi justice , ingrat ; & ne m'outrage plus !
 Si ta mort , à mes vœux , avoit paru propice ,
 N'aurois-tu pas déjà péri dans le suplice ?
 Le fer levé sur toi , qui l'auroit suspendu ?
 Contre Hercule & Créon , t'aurois-je défendu ?
 Aurois-je , pour sauver les jours que tu hazardes ,
 Fait ouvrir ta prison & corrompu tes gardes ?

L Y C U S.

Qu'entends-je ! quoi , c'est vous..... Au comble
 de l'horreur ,
 Succède tout-à-coup un espoir enchanteur !
 Je suis libre pour vous ; quoi , par vous je respire !
 Sur ce cœur généreux , aurois-je quelque empire ?
 Que sur moi tous les maux viennent se rassembler ,
 Votre haine est le seul qui me puisse accabler !
 Tournez vers moi ces yeux.....

M E G A R E.

Va , c'est trop te contraindre !

Quoi , ma haine , dis-tu , te sembloit seule à
 craindre ;
 Et tu n'as pris des soins que pour la mériter !
 D'un inutile espoir cesse de te flatter :
 Distingue , de l'amour , une vertu sévère ;
 Je ne m'abaisse point à feindre pour te plaire :
 Mon cœur n'a point de part dans tout ce que j'ai
 fait ;

Je ne consulte point un sentiment secret ;
 Un austère devoir dont la délicatesse ,
 De l'ombre d'un forfait , se révolte & se blesse ;
 Me cachant tes fureurs , m'intéresse à ton sort ,
 Et protège un époux trop digne de la mort.

L Y C U S.

Suis donc toutes les loix que ce devoir t'impose !
 Partage les malheurs où le destin m'expose ;

Dédommage mon cœur de ce qu'il a perdu ;
 Console-moi du rang dont je suis descendu :
 Sans Trône, sans Mégare, est-il quelque fortune ;
 Qui pût me faire aimer une vie importune ?
 Si je perds le seul bien que j'ai tant souhaité ,
 Qu'ai-je à faire du jour & de la liberté ?
 Puis-je être heureux sans toi, sans toi pourrai-je
 vivre !

Si l'honneur t'est si cher, viens, daigne enfin me
 suivre ;

Nous pouvons profiter d'un moment précieux :
 Viens ; il me reste encor des Amis en ces lieux.

M E C A R E .

Je n'examine point si la fuite est facile ;
 Ni dans quels lieux, tu crois trouver un sûr azile ;
 Du moment qu'aux Autels, t'immolant tous mes
 vœux ,

Les flambeaux de l'hymen ont brillé sûr nous deux,
 Mon cœur sans artifice a révééré ses chaînes ;
 Tes ordres, tes désirs sont mes loix souveraines ;
 Tu les verras toujours respectés & suivis :
 Si-tôt qu'en sûreté, tes jours seront remis ,
 Que tu m'annonceras les lieux de ta retraite ;
 A rejoindre un Epoux, tu me trouveras prête ;
 De la vertu sur moi, tu connois le pouvoir ;
 Va, tu peux lui laisser le soin de mon devoir.

S C E N E I I I .

L Y C U S *seul.*

Sous les loix du devoir, si ton ame est réduite,
 Tu n'as qu'à te résoudre à seconder ma fuite ;

Du je te contraindrai d'accompagner mes pas ;
Pour ôtage en ces lieux , je ne te laisse pas.
Avant d'y consentir , dans ma fureur extrême ,
Je sçaurai t'immoler & me frapper moi-même.
Quelqu'un vient... Hâtons-nous ; un moment me
suffit
Pour remplir ce Palais du malheur qui me suit !

S C E N E I V.
L Y C U S , A R C A S.

A R C A S.

Q Uel bonheur imprévû , vous présente à ma
vuë ?
Seigneur , la liberté vous est-elle rendue ?
De vous entretenir je cherchois les moyens ;
Vos amis sont armés pour briser vos liens ;
Et signalant leur zèle & leur reconnoissance ,
Ils vont mettre en vos mains le fer de la van-
geance.

L Y C U S.

Que dites-vous , ô Ciel ! par quels exploits nou-
veaux ,
Pourrions-nous

A R C A S.

Vous sçavez qu'à l'aspect du Héros,
Qui fait trembler la terre , & frémir l'enfer même ;
Vos soldats emportés par leur frayeur extrême ,
Et presque sans combattre , à cet heureux Guer-
rier ,
Ont cédé lâchement un facile laurier ;
M i i i j

Que les Chefs, que vous-même entraînés par leur fuite ,

Envain des ennemis , évitant la poursuite ,

Ont été , comme vous , entre leurs mains livrés ,

Ou par ces inhumains sans pitié massacrés.

Sauvés de leur fureur , Erox , Phœnix , Iphite ,

Bientôt des fugitifs, ont rassemblé l'élite ;

De leur vaine terreur , détestant les transports ,

Ils vont la réparer par de nobles efforts ;

Ils sçauront dignement défendre votre vie ,

Ou dans leur sang versé laver leur infamie.

Souvent les grands exploits , du remords , sont le fruit ;

Ces retours de vertu que la honte produit ,

Rendent plus magnanime une ame généreuse ;

Quand la gloire la suit , la défaite est heureuse.

Le silence , la nuit , secondant nos projets ,

Nous entourons déjà les murs de ce Palais ;

Sitôt que nos vainqueurs enivrés de leur gloire ,

Dans la sécurité d'une pleine victoire ,

Sans trouble abandonnés aux douceurs du sommeil ,

Et ne redoutant point de funeste réveil ,

Nous rendront à leur tour la victoire facile ,

On pourra s'emparer des portes de la Ville ;

Tandis qu'en ce Palais tout ruiselant de sang ,

De vos fiers oppresseurs , vous percerez le flanc.

Rien ne résistera ; vous n'avez qu'à paroître ;

Dans Thèbe encor , Seigneur , vous deviendrez le Maître.

L Y C U S.

Que ne vous dois-je pas pour des bienfaits si grands !

Apperçevant Hercule & Créon.

Je les vois.... hâtons-nous de perdre nos Tyrans.

SCÈNE V.

HERCULE, CREON.

CREON.

JE n'ai rien pû gagner sur cet esprit rebelle ;
Il brave fièrement la mort la plus cruelle ;
Bien loin de renoncer à l'Objet de ses vœux ,
En mourant son Epoux , il se croit trop heureux ;

HERCULE.

Sont-ce là vos décrets , une injuste furie ,
Dieux ! doit-elle sans cesse empoisonner ma vie ?
Quand j'ai cru voir finir ma peine & mes travaux ;
Je suis encore en butte à des malheurs nouveaux !
Hélas, de peu d'instans , pressant mon arrivée ,
Mégare , à mon amour , je t'aurois conservée !
Je ne puis qu'applaudir à tes nobles transports ;
J'admire ta vertu , tes généreux efforts :
Mais lorsque , de mes vœux , tu te montres si
digne ,
Je sens mieux la rigueur de ce revers insigne ;
S'il parloit de ton crime , & non de ta vertu ,
Mon cœur , en te perdant , seroit moins abbatu :
Le souverain mépris que fait naître le crime ,
Détruit bientôt l'amour , en détruisant l'estime.
Oui , Seigneur , c'en est fait : je dois quitter des
lieux ,
Où tout blesse mon cœur , où tout blesse mes yeux !
Déjà de toutes parts , par ma trop longue absence ,
Les Tyrans enhardis font gémir l'innocence.
Pour le bien des Humains , que de momens perdu !
Recevez mes adieux.....

M. V.

S C E N E V I.

HERCULE , CRÉON , IPHIS.

IPHIS *à Créon.*

LE perfide Lycus ;
 Terrible en sa vengeance , en son amour barbare :
 De ses fers échapé , vous enlève Mégare ;
 Tandis que , des vaincus , les restes rassemblés
 Attaquent ce Palais , & vos gardes troublés :
 Leur nombre , leur fureur à chaque instant aug-
 mente ;

Déjà dans tous les cœurs , ils portent l'épouvante ;
 La nuit les favorise & , sans un prompt secours ,
 Ils se rendront bientôt les maîtres de vos jours.

H E R C U L E.

De ma juste vengeance , ils seront les victimes ;
à Créon.

Je vais vous ramener l'Auteur de tant crimes ,
 Dont sans doute les Dieux ordonnent le trépas.

C R É O N.

Je ne vous quitte point.

H E R C U L E.

Ne suivez point mes pas :
 Défendez ce Palais : la présence d'Alcide
 Suffit pour dissiper cette troupe perfide.



SCENE VII.
CREON, IPHIS.

CREON.

Iphis, par quel secours, par quelle trahison;
Penses-tu que Lycus ait forcé sa prison ?
Qui nous trompe, & le sert ?

IPHIS.

A mon Maître fidelle;
Je courois m'opposer aux projets d'un rebelle;
Je trouve en l'abordant ses gardes révoltés,
A ses ordres soumis, rangés à ses côtés;
D'abord sans m'informer qui les a pû séduire,
Je crois que mon devoir est de vous en instruire:
Mais ce que mes soupçons en ont pû concevoir,
C'est que poussant trop loin un scrupuleux devoir,
Mégare....

CREON.

O triste fruit d'une vertu trop pure !
Ma fille, à quels dangers, tes soins pour un par-
jure
Exposent en ce jour ton pere & son vangeur !
Ils ont trop respecté ton aveugle douleur.

IPHIS.

De ce nouveau forfait indignée & surprise,
D'abord pour détourner cette horrible entreprise,
Elle venoit, Seigneur, ou fléchir son Epoux,
Ou s'offrir la premiere au devant de ses coups.
Mais l'ingrat n'écoutant que sa rage cruelle,
L'emmene sans égard à sa peine mortelle.

M vj

Ciel. . . . Hâtons-nous , Iphis ; viens , courons
nous ranger

Sous les loix du Héros ardent à nous vanger ;
Partageons & sa gloire , & son péril extrême !

L'on entend du bruit derrière le Théâtre.

Qu'entends-je ! ô Dieux ! sauvez Hercule ! c'est
lui-même !

S C E N E V I I I.

HERCULE , CREON , IPHIS ;

C R E O N à *Hercule.*

Q Ue m'annonce , Seigneur , ce fer rougi de
sang ?

H E R C U L E.

Que , de l'ingrat Lycus , il a percé le flanc.
Sitôt que j'ai paru , ceux qui servoient sa rage ;
En fuyant , jusqu'à lui , m'ont ouvert un passage.
Nos soldats renversés étoient prêts à céder ;
Ranimés par ma voix , ils m'osent seconder :
Tout change alors de face en ce combat terrible ;
Que l'ombre de la nuit rend encor plus horrible :
A peine on se connoît : malgré tout mon cour-
roux ,

De Mégare , partout je respectois l'époux ;
Mais le traître sur moi fondant avec furie ,
A scû , plus d'une fois , mettre en danger ma vie :
Sans daigner l'attaquer , je bravois les transports ;
Quand , de son désespoir , redoublant les efforts ,

Il auroit , dans mon sang, trempé sa main cruelle,
Si , prompt à détourner une atteinte mortelle,
Mon bras , sûr de ses coups, ne l'eût fait succom-
ber ;

Il s'écrie à mes pieds , il est venu tomber.
A regret j'ai puni les fureurs d'un barbare :
Quel trouble cependant , de mon ame s'empare !
Un noir pressentiment Ah ! je crains tes dou-
leurs ,

Mégare , je m'allarme en prévoyant tes pleurs !

SCÈNE IX.

HERCULE, CREON, IPHIS,
GARDES, LYCUS *mourant.*

HERCULE *poursuivant.*

EH quoi , Lycus mourant vient s'offrir à ma
vue !

à Lycus.

Je t'aurois garanti de la mort qui t'est due :
Pourquoi contraignois-tu mon bras à t'accabler ?

LYCUS.

Quel plaisir une fois de te faire trembler,
Hercule ! cet espoir a prolongé ma vie ;
Il suspend mes tourmens , flatte ma jalousie ;
Il console mon cœur justement outragé :
En me privant de tout, toi-même m'as vengé.

HERCULE.

Je t'ai vengé, moi !

LYCUS.

Va voir mourir ton amante ;

M E G A R E ;
C R E O N .

Ma fille !

LYCUS à *Hercule* :

Va la voir par tes coups expirante !

HERCULE.

Mégare.... j'aurois pû.... je frémis d'y penser !

LYCUS.

Au plaisir que mon cœur sent à te l'annoncer ,
N'en doute point , cruel , ta main a fait le crime.

HERCULE.

O désespoir !

C R E O N .

Grands Dieux ! Déplorable victime !

LYCUS.

Prête à suivre par-tout le sort de son époux ,
Elle vient avec lui de partager tes coups.

C R E O N *en s'en allant*.

Sort fatal ! S'il se peut , dans ma douleur cruelle ,
Allons la secourir , ou mourons auprès d'elle !

S C E N E X.

HERCULE , LYCUS *mourant* ,
IPHIS , GARDES !

LYCUS à *Hercule*.

AVant ma mort du moins je goûte la douceur
De pouvoir à mon gré jouir de ton malheur :
D'être ici le témoin du désespoir extrême ,
D'un Rival préféré qui frappe ce qu'il aime.
Ma jalouse fureur , mon œil est satisfait :
Moins malheureux que toi , je péris sans regret :
(*il meurt , on l'emporte*) ,

SCÈNE DERNIÈRE.

HERCULE, IPHIS, GARDES.

HERCULE.

TU triomphes enfin , Déesse impitoyable !
C'est toi, qui m'aveuglant dans ta rage implacable,
As percé par ma main le cœur que j'adorois :
C'est-là le dernier trait que tu me préparois !
Mais quoi, pour me plonger dans cet affreux abîme,
Faut-il que la vertu te serve de victime ?
Je sauverai ma gloire en punissant mon cœur
D'un crime dont ta haine est plus que moi l'au-
teur !

Il veut se tuer, on le désarme.

IPHIS lui retenant le bras.

Arrêtez, appeaisez une douleur si vive !

HERCULE.

Quoi , souillé d'un forfait , tu veux qu'Hercule
vive ?

J'ai fait l'honneur du Monde, en dois-je être l'hor-
reur ?

Est-il quelque climat , quelque terre étrangère

Où je puisse cacher ma honte & ma misère ?

Dans l'Univers entier, mon nom trop illustré

M'ôte jusqu'à l'espoir d'un exil ignoré !

Mon pere, par pitié, viens me réduire en poudre !

Le bienfait que j'implôre est un seul coup de foudre.

Sois sensible à mes maux ; finis mon triste sort ;

Pour prix de tant d'exploits je ne veux que la mort !

Où suis-je ? Quelle nuit ! Ah, tu viens de m'en-
tendre !

Au ténébreux Tartare, oui, tu n'as fait descendre !
Je le vis sans pâlir, mais un effroi mortel. . .
Je n'étois point coupable, & je suis criminel.
Quels monstres infernaux viennent pour me com-
battre ?

Eh quoi, tous ceux encor que mon bras scût abattre,
Tous ces lâches Brigands écrasés par mes coups,
Pour mieux me déchirer, ils reparoissent tous !
Vous, dont le sang rougit la forêt de Némée,
Les noires eaux de Lerne, & la Crette allarmée,
Tremblez ! De vous encor je m'en vaistriompher !
Antée, encor un coup, je scaurai t'étouffer !
Mais non, assouvissez votre fureur barbare ;
Je me livre à vos coups ! Dieux, j'apperçois Mé-
gare !

Elle offre à mes regards le fer teint de son sang !
Je vois le coup mortel qu'il porta dans son flanc.
Ne crois pas que jamais ton Amant se pardonne,
Mégare ! . . . A tant d'horreurs, la force m'aban-
donne !

Je meurs saisi de honte & de remords affreux :
Et je sens que la mort est douce aux malheureux.

Il tombe évanoui : on l'emporte.

F I N.



POESIES

DIVERSES.

PROLOGUE

*Pour servir de Bouquet à Mesdames
de B**. & de L*. H**. D*. F**.*

Représenté chez ces Dames, à C** le
15 Septembre 1748.

LA NYMPHE DE LA SEINE, VERTUMNE.

VERTUMNE.*



Us vois-je dans ces lieux, la Nymphé
de la Seine?

Et quel sujet, en ce jardin charmant ;
Aimable Nymphé, vous amene ?

Y venez-vous chercher quelque fidèle amant ?

LA NYMPHE.

Mais vous-même, Vertumne, y venez-vous attendre

Quelque jeune beauté ?

Ou la Divinité

Pour qui, depuis long tems, votre cœur est si tendre ?

* Il est pris ici pour le Dieu des Jardins,

D'une nouvelle amour , ressentez-vous les coups ;
Attendez-vous Pomone , ou la trahissez-vous ?

VERTUMNE.

Non , ce n'est point l'amour , c'est la reconnoissance
Qui seule m'anime en ce jour.

LA NYMPHE.

C'est elle seule aussi , qui , dans ce beau séjour ,
Attire aujourd'hui ma présence.
Pour s'éloigner un peu des embarras , des bruits ,
Et du tumulte de Paris ,
Une Mortelle respectable
Ici depuis un tems cherchant un doux repos ,
Rend plus brillans ces doux côteaux ;
Et , par mille vertus , son grand cœur adorable
Fait régner sur ces bords la générosité ,
Les plaisirs innocens , la politesse aimable ,
Et la noble simplicité ,
D'où naissent les douceurs de la société ,
Et qui par-tout la rendent estimable :
Toujours de sa famille , & du plus digne époux ;
Elle fit le bonheur & les vœux les plus doux :
Tous les cœurs vertueux , les Mortels les plus sages ,
Lui doivent leurs hommages ;
Et les Dieux leurs bienfaits.
Pour moi , qui connois les attraits ,
Et qui ressens les avantages
Dont sa douce présence a décoré ces lieux ,
Je veux faire éclater mon ardeur à ses yeux ;
Et dans ce jour où l'on s'apprête
Par mille soins à célébrer sa fête ,
Je veux à mon tour l'honorer :
Je venois ici préparer
Les fleurs dont je prétens moi-même orner sa tête.

VERTUMNE.

J'admire en vérité comme un même dessein
Nous a conduits ici vous & moi si matin.

Pour une **THERÈSE** charmante,
Qui fait également l'honneur de ce séjour ;
Je venois cueillir à mon tour
La guirlande la plus brillante.
C'est le moins que je dois aux soins que son époux
Prend pour mes dons charmans & pour mes avan-
tages :
Je ne le dois pas moins à ce zèle si doux
Qu'elle montre à m'offrir ses vœux & ses hom-
mages.

Au récit que vous m'avez fait
Des sublimes vertus d'un objet respectable ;
Je ne douterois pas que le même sujet
N'attirât dans ce jour notre zèle durable ;
Si , parmi tant de dons brillans,
Que vous avez vantés dans ce modèle aimable ;
Vous aviez relevé son bon goût , ses talens ,
Cette prudence , ce bon sens ,
Qu'aux graces de la jeunesse ,
Et d'une douce sagesse ,
Elle sçait joindre encore avec tant d'agrémens.

LA NYMPHE.

Je vous entends : ces mots dévoilent le mystère.
Deux objets en ces lieux , de mon sexe l'honneur ,
Ont trop mérité notre ardeur.
Je venois honorer la **MÈRE** ;
C'est à la **FILLE**, vous, que vous tâchiez de plaire.
Puisque leurs cœurs ont sçu partager tous les deux.
Ces divines vertus , ce charmant caractère ,
Qui font d'abord autant d'heureux
De tous ceux qui les environnent ;
Et par qui les époux , les amis , les enfans ,
Et même les indifférens ,
Exaltent , à l'envi , les beaux jours qu'ils leur don-
nent.

Puisque si bien unis leurs deux cœurs n'en font
qu'un ,

Je vois qu'un même nom leur est encor commun.

VERTUMNE.

Joignons donc nos transports ; rendons mêmes
hommages

A ces dignes objets qu'avec tant d'avantages,
Les Dieux, sans doute ont faits, dans leurs soins
paternels ,

Pour servir de leçon & d'exemple aux Mortels.

LA NYMPHE.

Pour mieux célébrer cette fête,
De quelques Nymphes, j'ai fait choix ;
Dans un spectacle qui s'apprête

Elles viendront bientôt par leurs jeux , par leurs
voix ,

Rendre, de ce grand jour, les douceurs plus par-
faites ;

Et, des Maîtres de ces beaux lieux,
Secondant les ardeurs secretes ,

Faire envier aux jaloux curieux

Les plaisirs que l'on goûte en ces douces retraites.

VERTUMNE.

Souffrez que des sujets à mes ordres soumis ,

A vos Nymphes encor s'unissent ,

Qu'encor plus , par leurs soins , des plaisirs &
des ris ,

Qui regnent dans ces lieux , les échos retentissent ;
Et qu'ainsi par l'ardeur qui nous guide aujourd'hui,
Les Mortels attentifs sçachent que les Dieux mê-
me ,

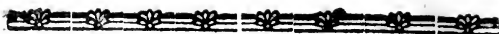
A la vertu par-tout accordant leur appui ,
Lui daignent rendre encor un hommage suprême.

Entrée de Nymphes & de Sylvains , qui dansent.

PROLOGUE,

*Pour servir de Bouquet
à M. de B****

Représenté chez lui à C*** le
3 Novembre 1749.



A C T E U R S.

MERCURE.

L'AMOUR FILIAL.

L'AMITIÉ.

LA RECONNOISSANCE.

LUBIN, Jardinier.

Suite de l'Amour Filial, de l'Amitié, & de la
Reconnoissance.

*La Scene est dans le Jardin de M. de B***.
à C**.*



PROLOGUE

Représenté à C**, le jour de la Fête de
M. de B***.

SCENE PREMIERE.

LUBIN *seul.*



H parguenne, aujourd'hui j'aurions
bian d'infortune,
Si, ne devançant pas une foule impor-
teune,

Je n'étions le premier à donner le Bouquet
A l'homme le plus franc, à l'esprit le mieux fait ;
Au meilleur cœur, au meilleur maître
Qui jamais sous le ciel puisse être.
Il seroit biau vraiment que ces gentilles fleurs
Que je plantons, j'arrosons, faisons naître,
Ne nous sarvissent pas, pour montrer des ardeurs,
Qui, sans fâcher parsonne, étant les plus sincères,
Doivent sans contredit éclater les premieres.
Hâtons-nous d'en cueillir !

S C E N E II.

M E R C U R E , L U B I N .

M E R C U R E .

H O l a , l' a m i , d e u x m o t s !
L U B I N .

O h , j' a v o n s b i a n d' a u t r e s a f f a i r e s
Q u e d' a c o u t e r v o s v a i n s p r o p o s .

M E R C U R E .

A r r ê t e ; o u c r a i n s d e m e d é p l a i r e !

L U B I N .

M o r g u é , j e n' a v o n s p a s l e t e m s :
S a r v i t e u r ; o n v o u s d i t q u e d e s s o i n s i m p o r t a n s . . .

M E R C U R E .

D e m e u r e - l à ; q u e d e m y s t è r e !
S ç a i s - t u b i e n q u e j' a i l' a r t d e m e f a i r e o b é i r ?

L U B I N .

P a r b l e u , j e n e v o u s c r a i g n o n s g u è r e :
J' a v o n s d e s j a m b e s p o u r c o u r i r ,
Q u a n d n o s b r a s n e p o u v i o n t s u f f i r e à n o u s d é f e n d r e .

M E R C U R E .

J e n' a i m e p a s l e s i n s o l e n s ,
E t j e s u i s d é j à l a s d' e n t e n d r e
T a n t d e d i s c o u r s i m p e r t i n e n s .

Lubin veut s'enfuir, Mercure le touche de son Caducée, & Lubin reste immobile à la même place.
N e b o u g e !

L U B I N .

M e v o i l à t o u t c o m m e u n e s t a t u e !
M i s é r i c o r d e , e n v a i n j e m' é v a r t u e ,

J e

DIVERSES.

Je ne pouvons branler la jambe ni le pié :

Ce drôle m'a patrifé !

J'avions cru jusqu'ici, lorsque j'entendions dire
Qu'on trouvoit des Sorciers en çartaines forêts ;

Que c'étoient là contes pour rire ,

Ou pour apouvanter des enfans , des benêts :

Mais je sentons trop bian que la chose est çartaine ;

Monsieur l'amî du Diable, ayez pitié de moi !

Si j'avons dit des mots qui vous avioient fait peine ;

Je demandons ici pardon de bonne foi !

Je ne vous ferons plus une injure semblable ;

J'aurons à l'avenir pour Messieurs les Sorciers

Tout le raspet imaginable ;

Et j'allons être des premiers

A lutter contre ceux qui vous traitont de fable !

Mais il ne fait que rire....

MERCURE.

Et j'en ai bien sujet !

Une autre fois tu seras plus traitable.

LUBIN.

J'avions tort, il est vrai : vous avez fort bian fait ;
Mais la faute est assez punie.

Vous ferez cause, hélas ! que malgré mon envie ;

Queuqu'autre, au Maître que je sers ,

Offrira devant moi son zèle & son hommage ;

La seule peur d'un tel revers

Me met au désespoir, j'enrage !

MERCURE.

C'est ce que je voulois ; voilà précisément

Le sujet pour lequel en ces lieux je t'arrête.

De quel droit, avant moi, veux-tu dans cette

fête ,

A ce sage Mortel, porter ton compliment ?

Tome II.

N

Quel droit ! il est bon là sachons plutôt le
vôtre ?

Voyons donc s'il seroit aussi clair que le nôtre !
Qui vous connoît ici ? Quoique dans ce beau lieu,
Il vienne assez souvent fort bonne compagnie,
Je ne remettons pas votre physionomie.

M E R C U R E.

Un manant prétend-il l'emporter sur un Dieu ?

L U B I N.

Un Dieu, qui, vous ? Excusez, je vous prie,
Bien plus que les forciers, j'appréhendons les
Dieux :

Je savons le respect qu'on doit avoir pour eux :
Mais n'ayant jamais vû votre air, votre figure,
Pardonnez si

M E R C U R E.

Je suis le Dieu Mercure :

Qui viens

L U B I N.

Quel Dieu ! morgué, Marcure est un fripon :
Des brigans, des voleurs, n'est-il pas le patron ?

N'est-ce pas lui, dont les ruses secrètes
J'avons toujours fort mal oüi parler de vous :
On dit que vous allez chez les jeunes fillettes . . .

Le vilain métier que vous faites !
Gardez - vous, palfangué, d'approcher de cheu
nous !

M E R C U R E.

C'est un tort que m'ont fait des faquins de Poëtes :

J'ai des emplois plus glorieux ;
Je suis chargé, surtout du message des Dieux.

DIVERSES.

221

LUBIN *à part.*

Oui, pour servir leurs amourettes.

MERCURE.

C'est de leur part que je viens aujourd'hui;

Pour assurer ce Mortel respectable,

Qui, par tant de vertus, sait leur être agréable,

De leurs bienfaits, de leur appui,

Et du bonheur le plus durable.

LUBIN.

L'ambassade pour lui sans doute est honorable;

Mais à vous parler franc, un tel Ambassadeur

En diminue un peu l'honneur.

N'importe, de marcher rendez-moi la puissance;

Et j'irons....

Mercury le touche de son Caducée ;

Lubin saute de joie.

MERCURE.

Attendez... mais quel enfant s'avance?

LUBIN.

Il est ma foi gentil; il ressemble à l'amour;

Vient-il troubler la paix qu'on goûte en ce séjour?

MERCURE.

Je le prendrois pour lui; mais l'amour a des aîles;

Le bandeau, le carquois, & des flèches cruelles;

Et celui-ci n'a rien de tout cela!

SCENE III.

MERCURE, LUBIN;

L'AMOUR FILIAL.

L'AMOUR FILIAL.

VOus me regardez bien; que dites-vous donc là?
Je ne suis point du tout surpris que ma figure

N ij

Soit étrangere pour Mercure ;
 Il n'a jamais connu que mon frere l'aîné ;
 A le flatter il est trop obstiné ;
 Il approuve ses injustices ;
 Et trop souvent encor fait triompher ses vices :
 Mais pour mon autre frere & moi,
 Il ne sçait notre nom, ni quel est notre emploi.

M E R C U R E.

Je l'avoue, il est vrai, j'ignore qui vous êtes ;
 Et quel est le sujet des plaintes que vous faites.

L' A M O U R F I L I A L.

Nous sommes deux freres cadets
 De ce Dieu dont la gloire à vos soins est si chere ;
 De ce Dieu turbulent qu'on adore à Cithere.
 Nous régçons sans rigueur sur tous les cœurs
 bienfaits ;

L'un, en un mot, des Peres & des Meres,
 Inspire, envers leurs fils, les tendres mouvemens ;
 Et je fais naître, moi, les dignes sentimens
 Qu'ont des enfans bien nés pour des têtes si cheres,
 Des Cieux indignement exilés autrefois
 Par Saturne & le Dieu qui lance le tonnerre,

Depuis ce tems nous habitons la Terre,
 Où, plus que dans l'Olympe, on révère nos loix.

M E R C U R E.

Avouez-le entre nous ; chez les Grands, chez les Rois,
 On vous traite assez mal, & même on vous ou-
 trage ?

L' A M O U R F I L I A L.

Nous sommes mieux reçus chez le simple Bour-
 geois.

L U B I N.

Mieux qu'à la ville encor ; vous êtes au village ;
 N'est-ce pas ?

L'AMOUR FILIAL.

La grandeur , le faste nous fait tort ;
Et rend vains trop souvent nos soins & notre effort.
Mais, dans tout l'univers , il n'est point de famille
Où , plus qu'en celle-ci , notre puissance brille ;
Nous disposons l'un l'autre ici de tous les cœurs ;
Et c'est aussi de cet aimable empire
Que naissent les plaisirs , la gaité , les douceurs
Qu'en ces beaux lieux chacun respire.

LUBIN.

L'enfant dit vrai.

L'AMOUR FILIAL.

C'est aujourd'hui mon jour :

Je viens auprès du meilleur Pere ,
Faire parler les vœux , la tendresse , l'amour
D'une sage famille attentive à lui plaire.

LUBIN à *Mercur*.

Voilà pourtant ce que vous me coûte ,
Par votre cruelle injustice ,
Monsieur le Dieu plein de malice !
Mes pauvres complimens seront-ils écoutés ,
Lorsque l'amour & la tendresse
Auront donné champ libre à l'ardeur qui les presse

MERCURE.

Va , va , ne t'afflige point tant ;
J'aurai bien le moyen de te rendre content.
Mais qui vers nous encor s'avance ?



S C E N E I V.

MERCURE, L'AMOUR FILIAL;
L'AMITIÉ, LA RECON-
NOISSANCE, LUBIN.
LA RECONNOISSANCE.

C'est l'Amitié.

L'AMITIÉ.

C'est la Reconnoissance.

Oui, vous voyez deux sœurs qui s'aiment tendre-
ment,

Qui sont toujours sincèrement unies.

LA RECONNOISSANCE.

Qui ne connoissent point d'indignes jalousies;
Et se séparent rarement.

MERCURE.

Deux sœurs aimables, jeunes, belles;

Qui sont toujours d'accord entr'elles!

C'est un prodige merveilleux,

Sur la Terre, sans doute, aussi rare qu'aux Cieux.

L'AMITIÉ.

Si je viens la première à régner dans une ame,
Bientôt j'en fais part à ma sœur.

LA RECONNOISSANCE.

Si d'abord dans un cœur a triomphé ma flâme;
Ma sœur vient sur mes pas en ranimer l'ardeur.

LUBIN.

Tenez, drès votre abord, je vous avons connues;
Car ici d'autres fois je vous ayions bian vues.

L'AMITIE.

Un même soin nous guide en ce charmant séjour:
Nous venons faire honneur à la fête du jour.

Ce respectable Chef d'une famille heureuse,
A toujours eu l'ame trop généreuse,
L'humeur trop douce, un trop bon cœur,
Pour qu'un nombre d'amis, avec un zèle extrême,
N'ayent pas chargé l'Amitié même
D'exprimer à ses yeux l'excès de leur ardeur.

LA RECONNOISSANCE.

Toujours compatissant au sort des misérables,
Tant de cœurs lui sont redevables,
Qu'étant touchés des biens qu'il leur a faits,
Ils ont recours à la Reconnoissance,
Pour lui montrer quelle puissance
Ont scû prendre sur eux les généreux bienfaits.

MERCURE.

De tout ce que j'entends, que mon ame est charmée!

Pour ce sage Mortel, quel éloge parfait!

Je vois trop qu'il est en effet

Au-dessus de sa renommée.

Ah! qu'il faut de vertus, pour être ainsi l'objet

De tant d'amour, de tant de zèle!

Qui scait si bien se faire aimer de tous,

Jouit d'une gloire immortelle,

Et mérite à jamais le destin le plus doux.

En sa faveur unissez-vous;

Qu'un spectacle charmant, qu'une fête nouvelle;

Que vos chants, que vos jeux, par d'aimables efforts,

Signalent à la fois tous vos divins transports.

Moi, je retourne au séjour du Tonnerre,

Et je vais assurer les Dieux,

Que l'on trouve encor sur la Terre

Des vertus & des cœurs qui seroient dignes d'eux.

Et qui toujours ont eu plus de délicatesse
Et plus d'honneur cent fois qu'un Dieu de ton
espece.

*Entrée des Sujets de l'Amour Filial ;
de l'Amitié & de la Reconnoissance.*

LUBIN chante.

Volez jeux & plaisirs ! La tendresse, l'amour,
L'amitié, la reconnoissance
Triomphent en ce jour.
Que tout célèbre en ce séjour
Et leurs douceurs & leur puissance.

V A U D E V I L L E.

L'AMOUR FILIAL.

SI vous cherchez de tendres peres ;
Qui sçachent faire à la fois
Respecter & chérir leurs loix ,
Ni trop complaisans , ni sévères ,
Chose si rare en ce tems ,
Prenez les Maîtres de céans.

L'AMITIE.

Voulez-vous des Amis sincères ,
Qui ne soient ni trop flatteurs ,
Ni trop difficiles censeurs ,
Toujours de même caractère ,
Chose si rare en ce tems ;
Prenez les Maîtres de céans.

LUBIN.

Si vous voulez trouver des Maîtres ,
Qui sagement indulgens ,

Rendent le service à leurs Gens
Agréable autant qu'il peut l'être,
Chose si rare en ce tems,
Prenez les Maîtres de céans.

LA RECONNOISSANCE.

Faut-il des ames bienfaisantes
Dont le plus ardent desir
Soit de pouvoir faire plaisir,
Aux maux d'autrui compatissantes;
Chose si rare en ce tems,
Prenez les Maîtres de céans.

Un Suivant de l'Amour Filial.

Voulez-vous des Enfans dociles,
Craignant moins les châtimens
Que de déplaire à leurs Parens,
Qui tâchent comme eux d'être habiles,
Chose si rare en ce tems,
Prenez les Enfans de céans.

Un Suivant de l'Amitié.

Si vous voulez voir des Epouses,
Dont le bonheur le plus doux
Soit de complaire à leurs Epoux,
Et de tous leurs devoirs jalouses,
Chose si rare en ce tems,
Prenez les Dames de céans.

Un Suivant de la Reconnoissance.

Voulez-vous des Chefs de famille
Toujours d'agréable humeur,
Pleins de prudence, de candeur,
Dont par-tout la droiture brille,
Chose si rare en ce tems,
Prenez les Maîtres de céans.

UNE ACTRICE à *M. de B...*;

Si d'un amour vraiment sincere,
 Tu veux recevoir l'encens;
 Si le tribut des sentimens
 Est le seul qui puisse te plaire,
 Chose si rare en ce tems,
 'Accepte les cœurs de céans.

UN ACTEUR.

Faut-il une Troupe Comique,
 Où constamment les Acteurs
 Soient d'accord avec les Auteurs,
 Et qu'entre eux jamais rien ne pique;
 Chose si rare en ce tems,
 Prenez les Acteurs de céans.

LUBIN.

Voulez-vous une Comédie,
 Où pour but de leurs plaisirs;
 Les Acteurs n'ayent d'autres desirs
 Que de plaire à la compagnie,
 Chose si rare en ce tems,
 Prenez les Acteurs de céans.

F I N.

E P I T R E

A MADAME LA MARQUISE
DE CHABRILLAN,

*Qui avoit reproché à l'Auteur d'avoir
dédaigné de faire des vers pour elle.*

J E n'ai pas dédaigné , peu jaloux de ma gloire ,
De chanter dans mes vers le plus charmant objet :
Pour m'assurer bientôt d'une heureuse mémoire ,
Aurois-je pû choisir un plus digne sujet ?
Et lui-même , Apollon , ou les sçavantes Fées
Pourroient-ils inspirer le langage des Dieux ;
Pourroient-ils animer la voix de leurs Orphées
Ainsi que le feroit l'éclat de vos beaux yeux ?

Est - il quelque beauté qui vous soit compa-
rable !

On voit unis en vous tous les attraits divers ,
Dont un seul orneroit & rendroit adorable
L'objet le moins charmant qui soit dans l'univers.
Le célèbre Zeuxis pressé par plusieurs Belles
De faire , de Vénus , un portrait ressemblant ,
Réunit leurs attraits , & de chacune d'elles ,
Peignit dans son tableau le trait le plus brillant.
Il n'eût pas eu besoin d'un pareil assemblage ,
S'il eût pû copier vos appas enchanteurs ;
Son pinceau satisfait de tracer votre image ,
Auroit dépeint Cypris sous des traits plus flatteurs ;
Mais c'est peu ; de ses dons cruellement avare ,
La Nature à plusieurs partage ses bienfaits ;
Donnant à celle-ci la beauté la plus rare ,
Lui refuse l'esprit , & bien d'autres attraits.
Sans réserve pour vous , sa main trop libérale ,

Répand tout ce qu'elle a de graces, d'agrément;
Et par-là, devenant à mille cœurs fatale,
Vous donne la beauté, l'esprit, le sentiment.
Encor plus, nul défaut, nulle indigne foiblesse
N'ose diminuer l'éclat de tant d'appas;
Belle, mais sans fierté; sage, mais sans rudesse;
La bonté, la douceur accompagnent vos pas.

Un tel sujet est grand: mais qu'il est difficile
De louer sans fadeur des charmes infinis!
L'esprit le plus heureux, la voix la plus habile,
Le Dieu même des vers y feroit entrepris:
Dans son art enchanteur, ma Muse encor novice,
Ne pourroit se flatter d'un succès glorieux:
Je ne courus jamais une si vaste lice;
J'aurois craint les destins dûs aux audacieux.

Et que feroit-ce encor, si par un beau mélange,
A ceux que vous offrez, & qui sont tout à vous,
Je voulois joindre aussi les sujets de louange
Dont vous honore un Oncle*, une Mere, un Epoux?
Quel champ semé de fleurs, quelle vaste carrière
N'y trouverois-je pas pour cueillir des lauriers!
Mais, encore une fois, une telle matiere
Demande au moins un Maître & non des Ecoliers.

* M. le Maréchal de L * F **



E P I T R E.

*A MADEMOISELLE DUFRESNE**lorsqu'elle remonta sur le Théâtre
en 1733.*

JE ne résiste plus ; c'est trop longtems me taire ;
Mes transports sont trop vifs , pour ne pas éclater.
DUFRESNE , j'ose te chanter ;
Vois d'un œil favorable un hommage sincère :
Pour me désabuser d'un projet téméraire ,
Cent & cent fois je me dis vainement
Que pour te louer dignement ,
C'est peu de brûler d'un beau zèle
Qu'il faut encor , d'une plume immortelle ;
Faire couler des vers aussi brillans ,
Aussi beaux que ces vers touchans
A qui tu sçais prêter une force nouvelle.
Mais si l'inflexible Apollon ,
A mes nobles desirs , refuse un si beau don ,
Je me flatte du moins d'avoir pour mon partage ;
Une ame prompte à compatir ,
Un cœur surtout qui sçais sentir :
Pour célébrer ta gloire en faut-il davantage ?
Tu la tires du sentiment ;
Tu le sçais mieux qu'un autre exprimer vivement.
C'est à lui seul d'achever mon ouvrage.
Où suis-je ? Quels sanglots ont fait couler mes
pleurs ?
Je n'en sçaurois douter, c'est Electre * elle-même:
Je gémis de ses maux ; je sens tous ses malheurs :
Que je hais ses persécuteurs ?

* C'est par le rôle de cette Princesse que la Demoiselle Dufresne débuta, dans la Tragédie de M. DE CRÉBILLON.

Ah ! si bientôt sensible à ta tendresse extrême ,
 Ton cher *Oreste* enfin n'appaisoit tes douleurs ,
 La pitié m'animant d'une audace intrépide ,
Egistè éprouveroit le courroux qui me guide ,
 Princesse , par sa mort , j'irois briser tes fers :
 Trop heureux de pouvoir , au péril de ma vie .

Faire connoître à l'Univers

Combien , de tes tourmens , mon ame est attendrie ?

Mais quels nouveaux accents viennent troubler mon cœur :

Ah , je la reconnois : c'est *Camille* * en fureur :
 Elle demande compte à son barbare frere
 D'un sang que son amour lui rendoit précieux ;
 J'approuve déjà sa colere ;

Le farouche vainqueur me devient odieux.

Et ne m'attachant plus à la gloire d'*Horace* ,

Je souhaite plutôt le sort de *Curiaç* :

Que je le trouve heureux d'avoir si tendrement

Sçu régner dans le cœur d'un objet si charmant !

Poursuis , Actrice inimitable :

Nos cœurs touchés au gré de tes desirs ,

Feront , de ton art admirable

Leurs plus agréables plaisirs ;

Quand sur la scene , on te voit reparoitre ,

Qui ne croit d'abord voir renaître ,

La *Champmesté* , la *Lecouvreur* ?

Entre ton talent & le leur ,

De décider sans doute il seroit difficile ;

Mais , je sçais qu'à leurs voix , *Electre* , ni *Camille* ,

Jamais plus vivement n'auroient ému mon cœur.

* C'est l'autre rôle qu'elle joua dans la Tragédie d'*Horace* du Grand CORNEILLE. Le Public n'a pas joui longtems des talens supérieurs de cette Actrice qui quitta tout-à-fait le Théâtre deux ans après.

BOUQUET

A MADAME DE PA **.

C hacun , Belle Charlotte , en ce jour si char-
mant
Veut vous montrer son zèle & son attachement ;
L'un orne votre sein du doux émail de Flore ,
Que la Déesse a , tout nouvellement ,
Pour un destin si beau , pris soin de faire éclore ;
L'autre , pour attendrir votre invincible cœur ,
Emprunte le secours d'une tendre harmonie * :
Permettez qu'à mon tour , je suive mon génie ,
Et que je puisse aussi signaler mon ardeur ?
Je ne viens pas , de fleurs , couronner votre tête ,
Leur éclat passe en un moment ;
Ni , par d'aimables sons , célébrer votre fête ;
Autant en emporte le vent :
Mais je viens vous offrir un plus durable hom-
mage ;
Par mes chants , on sçaura jusques au dernier
âge ,
Que rien ne fut jamais aussi parfait que vous ,
Hors l'amour , qu'à mon cœur font ressentir vos
coups.

* On avoit donné la veille du jour de la Fête une
magnifique Sérénade à cette Dame.



B O U Q U E T

*A MADAME DE B****

J E ne sçais pas si, de mon zèle ,
Aimable Iris , cette preuve nouvelle ,
Au gré de mes vœux les plus doux ,
Va vous paroître assez digne de vous :
Mais j'ai reçu ces fleurs des mains de Flore même ;

Apollon m'a dicté ces vers ;
Et ce Dieu triomphant , dont le pouvoir suprême
Régit les Cieux , la Terre , & les Enfers ,
L'Amour , en ma faveur , s'engage
De vous présenter mon hommage ,
Et de vous exprimer les tendres sentimens ,
Qui , de mon cœur , régient les mouvemens.
Eh , qui peut mieux vous les décrire ,
Qui peut mieux les prouver qu'un Dieu qui les
inspire ?

Heureux , si vous même en ce jour ,
Vous lui laissiez choisir ma récompense ,
Et le chargiez , à votre tour ,
Du soin de me marquer votre reconnoissance !



BOUQUET

Envoyé au nom de Madame du H^{^e}
à une Dame de ses amies.*

DEja nos champs ont perdu leur verdure :]
Et nos jardins leur plus riche parure :
Déjà l'auteur fougueux des noirs frimats ,
A fait partir de nos tristes climats ,
La jeune Flore & le tendre Zéphire ;
Qui , pleins du feu dont l'ardeur les inspire ;
S'en vont ailleurs soupirer leurs amours ,
Et, du Printems, ramener les beaux jours.
Privé des dons de l'aimable Déele ,
Par qui l'on voit l'amitié, la tendresse ,
En certains tems, signaler leurs transports ,
Bien plus d'un cœur , par différens efforts ,
D'un cher objet, avec zèle s'apprête ,
En ce grand jour , à célébrer la fête.
Moi , je saisis , pour vous porter mes vœux ;
Le doux moyen que m'offre un sort heureux ;
Je m'abandonne à la flatteuse audace ,
Que l'on respire au milieu du Parnasse.
J'en habite un , mais plus beau , plus brillant ,
Que l'Hélicon que l'on nous vante tant.
Sur celui-ci , les Muses sont des Graces ,
Qui , conduisant la douceur sur leurs traces ,
Font à la fois & briller tous les Arts ,
Et triompher l'Amour par leurs regards :
De celui-ci , l'Apollon est aimable ,
Il n'est point vain , envieux , intraitable ;
Sa bonté seule anime ses sujets ,
Et de Plutus, il répand les bienfaits.

C'est-là pour vous qu'une amitié sincère,
 Choisit des fleurs plus dignes de vous plaire,
 Que tout l'émail qui décore un jardin,
 Dont la beauté ne dure qu'un matin.
 Cette guirlande immortelle, solide,
 Est plus conforme au désir qui me guide.
 Eh, qui jamais a pû mériter mieux,
 D'un tel Bouquet, l'hommage précieux ?
 Il n'est personne à qui les dons que Flore,
 Dans les beaux jours, prend soin de faire éclore
 Ne puissent être offerts également ;
 On les prodigue à tous aveuglément.
 Mais pour les fleurs, au Parnasse cueillies,
 Il ne faut pas qu'elles soient avilies ;
 Et l'on ne doit consacrer leurs encens ;
 Qu'au vrai mérite, à l'Esprit, aux Talens.

V E R S

*Pour le Portrait de la même Dame peinte
 en Minerve, par M. de l'Argilliere.*

E N vain par quelques traits, aux vôtres ressem-
 blans,
 On croiroit du H... votre image finie ;
 Aux vertus d'Artemise, aux charmes de Lesbie,
 Qui joindroit, de Sapho, l'esprit & les talens,
 N'auroit encor de vous qu'une foible copie.

A U T R E S.

A ces attraits touchans, à cet air enchanteur ;
 Chacun sent, de l'Amour, naître le feu vainqueur ;
 Et que seroit-ce encor, si le pinceau fidelle
 Pouvoit d'un trop charmant modèle,
 Exprimer les talens, & l'esprit, & le cœur ?

BOUTS RIMÉS

Contre les Amans.

| | | |
|-----------|--|----------------------|
| N | On , vous croyez en vain que , d'un ton peu | <i>Burlesque ;</i> |
| Je | veuille , à quelque Iris , expliquer mon | <i>Tourment :</i> |
| J'ai | , dès long-tems quitté le dur métier d' | <i>Amant ;</i> |
| En | est-il un plus sot , plus triste & plus | <i>Grotesque ?</i> |
| Quoi | , toujours se vanter , en style | <i>Romanesque ,</i> |
| Qu'on | aime avec ardeur l'objet le plus | <i>Brillant ;</i> |
| Lui | jurcr tous les jours qu'il est le plus | <i>Charmant ;</i> |
| Qui | soit , des bords du Nil jusqu'au Climat | <i>Tudesque ?</i> |
| L'affurer | que ses yeux ont l'éclat du | <i>Soleil ,</i> |
| Que | son teint , de l'Aurore , efface le | <i>Vermeil ;</i> |
| Pendre | au crochet , pour elle , & la robe , & le | <i>Casque ;</i> |
| Pour | conserver ses lys , porter son | <i>Parasol ;</i> |
| Malgré | ces soins , enfin déplaire à la | <i>Fantastique ?</i> |
| Il | vaut mieux s'enivrer au fond d'un | <i>Entresol.</i> |

AUTRES BOUTS RIME'S.

Sur la mort.

| | |
|--|---------------------|
| P ourquoi, foibles Mortels, tans redouter la | <i>Mort ;</i> |
| Et frémir à l'aspect de la fatale | <i>Bière ?</i> |
| Hélas ! le froid tombeau n'est qu'un tranquille | <i>Port ,</i> |
| Où se va terminer notre triste | <i>Carrière.</i> |
| Là, nous ne verrons plus, par un bizarre | <i>Sort,</i> |
| Nos biens, d'un Partisan, remplir la | <i>Gibecière ;</i> |
| Sans travail, sans souci, paisible- ment on | <i>Dort ;</i> |
| Loin des vices humains si bien peints par | <i>Molière.</i> |
| Ici, le noir chagrin, l'envie à l'œil | <i>Hagard ;</i> |
| Poursuivant constamment le jeune & le | <i>Vieillard ;</i> |
| De mille maux divers, on reçoit | <i>Apostrophe :</i> |
| On voit, à chaque instant, un La- quais, un | <i>Pied-plat ;</i> |
| Au mérite, aux talents donner échec & | <i>Mât ;</i> |
| Et nos jours les plus beaux n'offrent que | <i>Catastrophe</i> |

SONNET

*Présenté à M. le Maréchal de VILLARS
lorsqu'il partit pour l'Italie en 1733.*

VILLARS, tes grands exploits qui sauvèrent la
France ,
Dans les siècles futurs t'immortaliseront ;
La paix fut le doux fruit de ta haute prudence ;
Mais de nouveaux honneurs doivent orner ton
front.

Ta Patrie, & ton Roi, l'Espagne, & le Piedmont,
Sur toi seul aujourd'hui, fondent leur espérance,
Arme ton bras vainqueur ; cours vanger leur af-
front ;
Le Germain pourra-t-il soutenir ta présence ?

Les grands cœurs, en tout tems, conservent leur
valeur ;
L'âge respecte en eux leur première vigueur ;
Ils sçavent s'affranchir des loix de la Nature :

Semblables aux lauriers que leur main doit cueil-
lir ,
Qui, des Ans, des Saisons, ne craignent point l'in-
jure ,
Les Héros ont le droit de ne jamais vieillir.



SONNET AU ROY,

*Employé dans les Fêtes qui se donnèrent
à Arles en Provence, lors de la conva-
lescence de Sa Majesté en 1744.*

D Elices des Français, leur pere, leur Titus ;
GRAND ROY, qui, des Héros dont tu remplis le
Trône,

Rassemblant en toi seul les hauts faits, les vertus ;
Relevés tous les jours l'éclat de leur couronne :

Plus allarmés que toi, tous les cœurs abattus ;
Du coup qui menaçoit ton auguste Personne,
De l'horreur à la joie enfin sont revenus ;
Aux transports les plus vifs, leur amour s'aban-
donne.

Pour marquer d'un seul trait, ton cœur grand ;
généreux,
On te donne à l'envi mille titres insignes ;
Mais, LOUIS, pour te peindre, il n'est qu'un
nom heureux.

Quels Monarques jamais s'en montrèrent plus
dignes !

Que l'Europe équitable applaudisse à ce choix :
Et te surnomme enfin LE MODELE DES ROIS ?



POEME ELEGI-HEROIQUE.

*Sur la Convalescence de Madame de Pa***

Ceilez, cessez, mes yeux, de répandre des pleurs !

Il est tems de calmer ma crainte & mes douleurs ;
Des portes du trépas, mon Iris revenue,
Plus belle que jamais, va paroître à ma vuë :
Des horreurs de la mort, les yeux déjà couverts,
A la clarté du jour, se sont enfin ouverts.

O vous, qui respirez l'air tendre de Cythère,
Vous, fidelles sujets du Dieu qu'on y révère,
Venez, accourez tous ; que vos plus doux concerts,
En ce jour fortuné, raisonnent dans les airs !
Qu'aux jeux les plus charmants, succèdent la tendresse ;

Vous ne sçauriez trop loin pousser votre allégresse !
C'est votre aimable Dieu qui triomphe du sort ;
Il a sçu désarmer l'inéxorable mort.

A ma voix attentifs, apprenez la victoire ;
Et chantez, avec moi, son triomphe & sa gloire !

A peine les dangers d'Iris me sont connus,
Que mes tristes sanglots ne sont plus retenus ;
Une sombre pâleur, sur mon visage empreinte,
Marque le noir chagrin dont mon ame est atteinte ;

Et, du jour qui me luit, détestant le flambeau ;
Déjà je me prépare à la suivre au tombeau :
Mais enfin au milieu de mes plus vives craintes ;
Adressant à l'Amour ma prière, & mes plaintes,
Dieu puissant, m'écriai-je, ô toi, qui, de mon cœur,

Fis toujours le plaisir, la joie, & le bonheur;
Toi, que je connoissois, même avant me con-
noître,
Toi, de mes sentiments, seul & souverain maître,
Amour! daigne, pour moi, t'employer aujourd'-
d'hui,
Signale ta puissance, & deviens mon appui!
La mort impunément ose attaquer la vie
De l'adorable objet dont mon ame est ravie;
Pour terminer des jours si précieux, si beaux,
Je la vois éguiser son implacable faux:
Verras-tu, sans courroux, cette horrible injustice?
Souffriras-tu, Grand Dieu! ce cruel sacrifice?
Laisseras-tu périr cette jeune beauté?
Réservez-tu ce prix à ma fidélité?
Depuis le jour heureux que j'adore ses charmes;
Les seuls soins de l'Amour m'ont causé des al-
mes;
Nul intérêt n'a pû me distraire un moment;
Je ne me suis piqué que d'aimer constamment;
Toujours plus empressé, plus charmé de ma chaî-
ne,
J'en ai porté le poids sans murmure & sans peine;
Je n'ai jamais tenté de briser un lien,
Trop doux, puisqu'il unit mon cœur avec le
sien.
Faut-il donc que la mort, plus que jamais cruelle,
Ose couper les nœuds d'une union si belle!
Veut-elle, la barbare, enlever à mon cœur,
D'un si parfait amour, la charmante douceur!
Mon Iris n'étant plus, quel objet, dans mon
ame,
Est digne d'allumer une nouvelle flamme!
Quelle rare beauté peut me donner la loi?
Ah! veux-tu perdre, Amour, un sujet tel que
moi!
Lorsque

Lorsque les vrais Amans sont devenus si rares,
 Dois-je être dégagé par des coups si barbares ?
 Si, d'Orphée autrefois animant les concerts,
 Tu scûs fléchir pour lui le Maître des Enfers,
 Tente un nouvel effort en ce péril extrême ;
 Entreprends tout, Grand Dieu, pour sauver ce
 que j'aime !

Si ce n'est pas assez, pour attendre ton cœur,
 De mon intérêt seul, & de mon seul bonheur ;
 Ne regarde que toi ; c'est toi que l'on outrage ;
 Vois tout ce que tu perds ; vois quel affreux ravage,

Dans ton empire heureux, va causer cette mort !
 Que de cœurs dégagés, & maîtres de leur sort !

Touché de mes regrets, sensible à ma prière,
 L'Amour part aussitôt du Temple de Cythère,
 Et, d'un essor hardi, s'élevant dans les Airs,
 D'un coup d'aile, il traverse & la Terre & les Mers ;
 Il pénètre bientôt dans la demeure affreuse
 Qu'enceint neuf fois, du Styx, l'onde noire &
 bourbeuse,

Tout tremble à son aspect ; Pluton saisi d'effroi,
 Craint qu'à tout son empire, il ne donne la loi.
 L'Amour vole. Au milieu du ténébreux Averno,
 Sous un roc, va se perdre une horrible caverne ;
 L'astre brillant du jour n'y pénétra jamais ;
 Nul Mortel, en ce lieu, ne peut avoir accès ;
 C'est-là que, dans l'horreur d'un éternel silence ;
 Minos tient dans ses mains la terrible balance ;
 Là, roule incessamment l'Urne, où, de chaque Humain,

Est renfermé le nom tracé par le destin ;
 Là, de rage écumant, la Parque inexorable
 Coupe le fil des jours du Mortel déplorable, ||
 Dont le nom malheureux est tiré par le sort.

L'Amour découvre enfin le séjour de la Mort ;
Il y court : quelle horreur ! Le sort impitoyable
Avoit déjà , d'Iris , tiré le nom aimable ;
Déjà , pour la plonger dans la nuit du tombeau ;
La cruelle Atropos déployoit son cizeau !
Mais , retenant ce bras armé de barbarie ,
Arrête , dit l'Amour , implacable furie ?
Quoi , peux-tu , sans pitié , trancher de si beaux
jours ;

Et détruire par-là l'empire des Amours ?
Porte tes coups ailleurs , & change de victime ;
Où je vais , par mes traits , te punir de ton crime ?
Pour te dédommager , dans peu tu me verras
Porter dans mille cœurs de funestes trépas ;
J'irai , d'Iris , moi-même animer tous les char-
mes ;

Que ne pourrai-je pas avec de telles armes !

Il dit ! des mains du sort , arrachant le billet ;
Dans le vase fatal , lui-même , il le remet.
La Parque n'ose alors s'opposer à son zèle ,
Et , cachant son dépit , je me rends , lui dit-elle ;
Le plus barbare cœur s'adoucit à ta voix ;
Dans les Cieux , aux Enfers , tes desirs sont des
loix ;

Mais garde ta promesse , & prends soin de ma
gloire.

Charmé de ce triomphe , & fier de sa victoire ;
Le Dieu fuit aussitôt le séjour odieux ;
Et me vient annoncer ce succès glorieux.
Sèche , sèche , dit-il , la source de tes larmes ;
Calme , Berger heureux , de si justes allarmes ;
Ta Bergere vivra l'amour t'en est garant ;
Il a tout fait pour toi ; c'est lui qui te la rend ;
Poursuis dans tes amours ; sois toujours plus fi-
delle

D I V E R S E S

Tu vois comme je fers la constance & le zèle.
 Il me laisse à ces mots , & depuis mon Iris
 Recouvre tous les jours la force & ses esprits ;
 Elle reprend ce feu cher vainqueur de mon ame ;
 Et par qui , de l'amour , tout sent la douce flâme !
 Que la plus vive joie éclate dans mon cœur !
 Que ses charmans transports annoncent mon
 bonheur ?
 Echos , dont , si souvent , la voix obéissante
 Répéta les regrets de mon ame mourante ,
 De ces accents plaintifs , quittez les tristes sons ;
 Et ne redites plus que d'aimables chansons.
 Vous , Oiseaux , dont mes cris ont troublé le ra-
 mage ,
 Recommencez vos chants sous cet épais feuillage ;
 Et chantez à jamais dans vos tendres concerts ,
 L'heureux sort qui me rend la beauté que je fers !
 Pour toi , dont les beaux jours coulent dans les al-
 larmes ,
 Avec qui , tant de fois , j'ai partagé mes larmes ,
 Fuis , tendre Tourterelle , & cours , de tes malheurs ;
 Déplorer , loin de moi , les mortelles rigueurs !
 Tes langoureux accents , inspirent la tristesse ,
 Et tout doit aujourd'hui respirer l'allégresse !
 Faunes , quittez les bois ; Nymphes , sortez des
 eaux ,
 Accourez & venez , au doux chants des oiseaux ;
 Célébrer par vos jeux , par vos danses légères ,
 Le Dieu qui m'a comblé des faveurs les plus ché-
 res !
 Et toi , brillant Phœbus , daigne du plus beau
 jour ,
 Eclairer leurs plaisirs dans cet heureux séjour ;
 Fier de répandre encor ta féconde lumière
 Sur le plus bel Objet que ta vaste carrière

Puisse offrir aux regards de ton œil curieux ;
Paroïs plus que jamais éclatant à nos yeux ;
Montre-toi pur , serain , qu'un importun nuage
N'ose , à tes vifs rayons , disputer le passage !
Que les noirs Aquilons, que les piquants Frimats
Que Borée en courroux respectent des Climats,
A qui même la mort a rendu sa parure !
Prez , reprenez vos fleurs ; Arbres , votre verdure ;
Que la Nature entière apprenant mon bonheur,
Seconde les transports de la plus juste ardeur !
Je te dois tout , Amour ! & , par quel sacrifice ,
Mè pourrai-je acquitter d'un si rare service ?
Cependant , le dirai-je ! après tant de faveurs ;
J'ose encor demander de nouvelles douceurs !
Tu tires mon Iris des bras de la mort même ;
Tu la rends à mes pleurs , à ma tendresse extrême ;
Je connois tout le prix , tout l'excès du bienfait :
Mais tu peux encor plus ; rends mon bonheur par-
fait !
Avant l'affreux danger , avant cette tempête ;
Qui vient de menacer une si chère tête ,
Iris , d'un tendre feu , suivoit les mouvements ;
Son cœur , d'un doux retour , payoit mes senti-
ments ;
Elle en juroit du moins ! fais-la moi trouver telle ;
Rends-la moi toujours tendre , & toujours plus
fidelle ;
Ajoûte ce bienfait à ceux que je te doi :
L'excès de mon amour m'acquittera vers toi



E T R E N N E S

*Présentées à son Altesse Sérénissime
Monseigneur le Comte de CLERMONT.*

Le premier jour de l'année 1735.

M Use , réveille - toi ; descends du double
Mont :

En ce beau jour , où l'An se renouvelle ,
Viens ! je veux , aux yeux de CLERMONT ,
Faire éclater les transports de mon zèle !

GRAND PRINCE , c'est ainsi que , dans ma vive ar-
deur ,

J'implorais , pour t'offrir l'hommage de mon
cœur ,

Une Muse autrefois , à mes désirs fidèle.

L'eussai-je pû prévoir ! cette Muse cruelle

M'a fièrement refusé son secours ,

Et n'a jamais osé se charger de l'ouvrage.

Son injuste rigueur , irritant mon courage ,

Eh bien , dis-je , j'aurai recours

Au Dieu de l'Helicon lui-même !

Aussitôt me livrant à mon audace extrême ;

A ses pieds , je cours me jeter ;

Je lui dis hardiment le motif qui me guide :

Avec plaisir , il daigne m'écouter ,

Et blâme les refus d'une Muse timide.

Quel Prince , poursuit-il , a scû mieux mériter

Qu'à le rendre immortel , Apollon s'intéresse ?

Il aime les beaux Arts dès sa tendre jeunesse ;

Il en est encore aujourd'hui ,

Et le Restaurateur, & le plus ferme appui :
 Il chérit les Sçavans, il aime leur audace ;
 Par sa magnificence & ses soins redoublés,
 Dans son Palais, comme sur le Parnasse,

On voit tous les Arts rassemblés :

Je lui dois en un mot ma plus solide gloire :
 Il vivra pour jamais au Temple de Mémoire.
 Pour garant de ma foi, tiens, va-t'en lui porter
 Ce laurier toujours vert que nourrit l'Hypocrène ;
 Cette noble Couronne est la plus digne Etrenne
 Qu'Apollon en ce jour puisse lui présenter.

Fier d'un si doux succès, je pars, & je m'empresse,
 PRINCE, à te rendre un don si glorieux.

Je m'éloignois à peine des beaux lieux.

Que, d'une eau toujours pure, arrose le Permesse ;
 Quand le Terrible Mars paroît devant mes yeux.
 A qui destines-tu, dit-il, cette Couronne ?

D'où viennent ces lauriers ? parle, je te l'ordonne ;
 J'obéis ; je l'instruis de mon premier dessein,
 Du fruit de mon ardeur & du soin qui m'amène.

Ah ! c'est donc-là du laurier d'Hypocrène ;
 Replique-t'il, l'arrachant de ma main ?

Y penses-tu ; quelle erreur est la tienne ?

Ainsi tu crois qu'un si felle laurier,

Des vertus de CONDE', décore l'héritier ?

CLERMONT, à ce héros, est déjà si semblable

Que le Français, charmé de sa haute valeur,

Brûle, d'avoir pour chef, & pour son défenseur ;

Ce guerrier dont le nom, à l'Aigle, est formida-
 ble,

Et croiroit, de Rocroy, suivre en lui le vainqueur.

Son front doit être ceint d'un laurier plus durable,

Plus noble, & plus digne de lui ;

Il doit, de Mars, l'obtenir aujourd'hui.

Au lieu de ceux que le Dieu de Parnasse,
Par ta main, lui faisoit offrir,
Présente-lui ceux-ci qui ne sçauroient flétrir,

Que j'étois agité ! du Vainqueur de la Thrace

Ne te remettant que le don,

PRINCE, je méritois le courroux d'Apollon.

Minerve m'a tiré d'une peine mortelle,

Elle même vers moi, portant alors ses pas ;

Mars, Apollon se flattent, me dit-elle,

De sauver, l'un sans l'autre, un grand nom du
trépas,

De rendre, d'un héros, la mémoire éternelle :

Mais tel, de leurs lauriers, que puisse être le prix,

Ils ne sont immortels qu'autant qu'ils sont unis.

J'ai formé, pour CLERMONT, cet heureux assem-
blage :

Voilà le véritable hommage

Qu'il doit recevoir en ce jour,

De ton zèle, & de ton amour.

Hâte-toi ; cours ; réponds à mon impatience ;

Décoré des vertus de ces héros fameux

Dont il a reçu la naissance,

Minerve doit aussi le couronner comme eux !

PRINCE, ainsi, pour t'offrir la digne récompense,

Qu'exigent ta valeur, & tes soins pour les Arts,

Tu vois, comme à l'envi, Minerve, Apollon ;

Mars

Signalent leur reconnoissance !

Quel triomphe pour moi, si ce zèle sincère

Qui vient, en ma faveur d'intéresser les Dieux ;

Méritant l'honneur de te plaire,

Obtenoit un succès encor plus glorieux !

 E T R E N N E S

*A Madame *** en lui envoyant un joli
Chate.*

C'est la Chate qui parle.

L Orsque pour une Etenne , Iris , on m'offre à
vous ,

Qu'en ce moment mon sort est doux !
Fière de mon bonheur vous me verrez sans cesse
Attentive à vous plaire & soumise à vos vœux ,
Des plus jolis Matous , négliger la tendresse ,
Et, pour vous, de l'amour, mépriser tous les nœuds.
Avec les agrémens de ceux de mon espèce

Leur esprit , leur activité ,

Leur souplesse , & leur propreté ,

En moi vous trouverez encor le même zèle ,
La constance & les soins d'une Chienne fidelle.

V E R S

*A Madame la Marquise de Gr. . . .
qui s'étoit brûlée le pied.*

L'Amour piqué que votre cœur
Bravât si longtems sa puissance ,
Vouloit absolument s'en rendre le vainqueur ,
Et le punir de tant de résistance.
Pour un exploit si grand, il forge un trait nouveau,
Et plus fort , & plus inflexible ,
Qu'aucun qui soit dans son carquois terrible :

Mais comme il craint que son bandeau
Ne rende ses efforts stériles ,
Et, lui cachant l'endroit qu'il veut percer ,
Ne lui fasse , au hazard , lancer
Des coups qui feroient inutiles ,
Il le quitte ; & déjà , du triomphe assuré ,
Il s'enorgueillit de sa gloire ;
Déjà tous les Amours célèbrent sa victoire
Et ce succès si longtems désiré ;
Déjà , dans mille Amans , naît la douce espérance
De voir bientôt la fin de leurs tourmens ;
Moi-même , je sentis en cet heureux moment ,
Moi , qui toujours pour vous brûle dans le silence ;
Je sentis un contentement
Que je n'éprouve point depuis qu'à tant de charmes ,
J'ai , malgré moi , rendu les armes.
Tremblez , tremblez , cruelle , il va partir le trait !
Grand Dieu ! que mon bonheur seroit digne d'envie ,
Si je pouvois être l'objet ,
Pour qui vous sciez attendrie !
Mais quel Démon combat pour vous ?
Au moment que l'Amour animé de courroux ,
Donnoit l'essor à la flèche invincible ,
Par malice , il vous porte un regard curieux ;
Ebloui tout-à-coup par l'éclat de vos yeux ,
Il manque votre cœur ; & ce trait si terrible ,
Qui devoit le remplir d'allarmes & de feux ,
Ce trait que j'attendois dans l'espoir & la crainte ,
Ne porte à votre pied qu'une légère atteinte.



C O M P L I M E N T

*A la même Dame sur le Mariage de M. son
Fils.*

J'Avois abjuré le Parnasse ;
 Belle Marquise , & je ne croyois pas ;
 Que , vers ces Lieux sacrés , une nouvelle audace
 Pût jamais ramener mes pas.
 Mais au bruit du digne Hyménée ,
 Qui , du cher *Estoublon* , fixe la destinée ;
 Pour toi , pour lui , mon zèle & mon attachement
 M'ont tiré de ma létargie ,
 Et m'ont fait condamner un indiscret serment ,
 J'ai senti qu'une Muse autrefois si hardie
 Qu'elle t'osa , de ses essais ,
 Consacrer les foibles prémices ;
 Qui , par Toi ranimée , à tes bontés propices ;
 Sans doute a dû ses plus heureux succès ;
 Oui , j'ai trop reconnu que ma Muse fidelle
 Devoit , pour te montrer son zèle ,
 Essayer d'immortels accords ,
 Et qu'à la publique allegresse ,
 Elle devoit du moins mêler quelques transports.
 Aussitôt j'ai volé vers le Dieu du Permesse ,
 Apollon , ai-je dit , seconde mes efforts ;
 Je veux chanter l'illustre chaîne ;
 Que va former le digne fils
 De l'adorable *Phocéenne* *
 Dont tu daignas plus d'une fois jadis
 M'aider à célébrer les charmes infinis.

* Cette Dame est de Marseille , qui a été comme
 on sçait fondée par les Phocéens.

A ces mots, Polymnie interdite, surprise;
 S'est écriée, eh quoi, cette aimable Marquise
 Qui fait toujours briller les graces sur ses pas,
 Qui, sur son front riant, de la vive jeunesse,
 Porte empreints les plus doux appas;
 Elle, de qui l'esprit me consultant sans cesse,
 Tient de moi-même l'art de parler, d'attacher;
 De persuader & de plaire;
 Quoi, cet objet charmant pourroit déjà toucher
 Au triste nom de *Belle-mère*?
 De celui dont l'hymen va couronner l'ardeur,
 Je la croyois bien moins la mere que la sœur*.
 Votre surprise est légitime,
 Ma sœur, lui répond Apollon:
 De ce qui vous étonne apprenez la raison.
 Cette veuve trop digne & d'amour & d'estime;
 D'un présent du destin, de même que Cypris
 A reçu le doux avantage
 D'être, sans que ses traits soient nullement ternis,
 Depuis longtems mere d'un fils.
 Elle doit peu, des Ans, redouter le ravage;
 Jusques au terme de ses jours,
 Dans ses yeux, dans ses traits, & dans tous ses
 discours,
 De la plus brillante jeunesse,
 La vivacité, la finesse,
 Les graces, les attraits doivent régner toujours:
 Puis se tournant vers moi, parts, dit-il, que tor
 zèle.
 L'instruise d'un bonheur si rare & si charmant;
 Va, cours, cette heureuse nouvelle
 Vaudra bien à ses yeux le plus beau Compliment.

* Il y a si peu d'exagération ici, que la jeune Marquise prit en effet à la première vue cette Dame sa belle mere pour la sœur de son mari.

E P I T H A L A M E

*Sur le Mariage de M. le Marquis D
GRILLE D'ESTOUBLON & de
Mademoiselle de GADAGNE.*

L'Amour rassembla tous les Dieux ;
Souverains , leur dit-il , de la Terre & des Cieux ,
Vous m'accusez toujours d'orgueil & de caprice ,
D'aveuglement & d'injustice :
Pour faire enfin cesser ce reproche odieux ,
Qui trop souvent m'expose à des mépris extrêmes ,
Je veux que dès ce jour , vous m'éclairiez vous-mêmes.

Dans Arle, il est un cœur que j'ai droit de toucher :
C'est celui d'ESTOUBLON , dont l'ayeul & le pere
M'ont tant de fois offert un hommage sincere ,
Qu'au soin de son bonheur , je me dois attacher ;
Tous avec moi d'accord , secondez mon envie ;
Consultez , décidez , & nommez au plutôt
Celle qui , de beaux jours , peut couronner sa vie ;
Tous deux , du même trait , je les blesse aussitôt.

A ce discours si raisonnable ,
Les Déeses , les Dieux , tout l'Olympe applaudit
Et chacun à l'envi , selon son goût , choisit
Un objet qu'à tout autre il soutient préférable :
Pour Apollon , l'esprit ; la beauté , pour Vénus ;
Pour Jupiter , une antique noblesse ;
L'économie & l'or , pour l'avare Plutus ;
Et pour Junon , une austere sagesse ,
Sont à leurs yeux le bien qui peut seul contenter ;
Et que , pour être heureux , l'époux doit souhaiter.

De-là bientôt entre eux s'excite une querelle :
Dans leurs opinions , bien plus que les humains
Les Dieux sont entiers & hautains.

A ce bruyant débat de la troupe immortelle ,
L'Amour qui l'a causé sourit malignement ;
Et c'est là , pour Momus , un spectacle charmant ;
Mais plus prudent enfin , Jupiter leur impose.
Dans nos conseils , dit-il , imitant les Mortels ,
Irons-nous pour si peu de chose ,

Nous brouiller & nous rendre indignes des Autels
Qu'avec tant de respect en tous lieux on nous dresse
La Déesse de la Sagesse ,

Pour nous mettre d'accord n'est-elle plus ici ?

Sur le projet qui nous divise ainsi ,
Prenons son sentiment ; qu'elle seule prononce ;
Et qu'aussi-tôt son arrêt soit suivi !

Tous de Minerve , alors exigent la réponse.
Le Mortel fortuné qui nous trouble aujourd'hui
Est en effet digne de notre appui ,
Répondit-elle ; & quand , pour son bonheur su-
prême ,

On voit avec les Dieux , s'unir l'Amour lui-même ;
Je dois , & je le puis , par le plus heureux choix ,
Vous contenter tous à la fois.

Ce qui peut faire ici mon embarras extrême ,
Bien moins qu'un défaut de sujets ,

C'est mon incertitude entre plusieurs objets ,

En qui je vois sans artifice

Eclater à la fois toutes les qualités ,

Les vertus & les dons que vous avez vantés.

Je leur rends hautement une égale justice :

Mais puisqu'il faut enfin que je choisisse ,
Que les Dieux , le Destin viennent me l'ordonner ,
Une réflexion va me déterminer.

Sur les bords enchantés, où des Monts de Provence,
 Dans le Rhône argentin la fougueuse Durance,
 Vient terminer le cours de ses flots inconstans,

Il s'élève une ville illustre,
 Dont la *Rome de Gaule* (1) a depuis quelque tems
 Emprunté beaucoup de son lustre.

La charmante d'En**, & l'aimable C**, (2)
 Ont fait à leurs époux un sort si désirable

Que, par un retour équitable,
 Arles, pour ses plus chers enfans;
 Doit rechercher un sort semblable.

D'Avignon, en un mot, Arles voit dans son sein;
 Briller déjà deux Graces véritables;

Il est bien tems que la troisième enfin
 Par ses attrait, ses vertus adorables,
 Avec ses deux aimables sœurs,

Y vienne partager les hommages des cœurs.

Amour, Hymen, volez ! Par la plus douce chaîne;

A la jeune GADAGNE, allez joindre ESTROUBLON;

Qu'ils soyent toujours exempts de soucis & de
 peine;

Et que ce digne Hymen, d'ARLES & d'AVIGNON;

Resserve pour jamais la charmante union !

(1) *Gallula Roma Arelas*, épithète illustre, donnée
 par les Anciens à la ville d'Arles.

(2) Les Dames de C... & de G... deux fort aimables
 Dames qui sont d'Avignon, & mariées à Arles. Cette
 dernière est morte depuis peu universellement regrettée.



LE CACHET DES GRACES.

A Madame Du H. . . .

CHarmante Du H. . . ! dès le premier moment
Qu'un sort, dirai-je, ou funeste ou charmant,
Vous vint présenter à ma vûe,
Je connus que l'Amour, pour vaincre sûrement
Vous avoit avec soin pourvûe
Et de tous les attraits, & de tout l'agrément,
Qui le font triompher dans une ame éperdue.
Sur-tout comme l'on voit le Souverain des Cieux
Assis au milieu d'une nue,
De tous côtés, faire voler des feux,
De même j'aperçus l'Amour, qui dans vos yeux,
Placé comme au sein de son trône,
Lançoit de là mille invincibles traits
Sur quiconque admiroit cet éclat qu'il leur donne.
Je frémis du péril, & jure désormais
Pour fermer le passage à ces traits redoutables,
De ne me hazarder jamais
A lever mes regards sur vos yeux adorables.
D'un cœur indifférent je chéris-trop la paix,
Pour ne pas fuir des coups qui seroient incurables.
Vain espoir ! quand l'amour a porté notre arrêt,
Tous nos efforts, toutes nos plaintes
N'en sçauroient éloigner l'effet.
Il pénètre aussitôt le sujet de mes craintes,
Et rit d'un frivole projet.
Remporter sur moi la victoire,
Pour vous comme pour lui, c'est une foible gloire.
N'importe, il ne croit pas son triomphe achevé
Si, de vos fers, un seul cœur s'est sauvé.

Quand , pour repeupler son empire
 Et contenter la fureur qui l'inspire ,
 L'enfant malin , d'une belle a fait choix ,
 Pour l'embellir encore il la confie aux Graces ,
 Qui , de leurs soins , laissent les traces
 En imprimant le bout d'un de leurs jolis doigts
 Sur le menton de l'objet adorable.
 Ce Cacher si gentil lui donne un agrément ,
 Qui rend sa beauté plus aimable.
 L'œil à demi baissé , pour suivre mon serment
 Des Graces , j'admirois cet ouvrage charmant.
 L'amour le remarque , & sur l'heure
 Quittant , de vos beaux yeux , la brillante demeure ,
 Il vole en cet endroit ; il choisit promptement ,
 De tous ses traits , le plus terrible ,
 Et m'en frappe si vivement
 Que rien n'en peut calmer l'atteinte trop sensible.
 J'ai mérité ce sort ! n'ai-je pas dû sçavoir
 Qu'amour étoit tout près des beaux lieux où , des
 Graces ,
 Brilloient encor les douces traces ?
 Hélas ! n'ai-je pas dû prévoir
 Que quelque part , sur vous , que l'on portât la vue ,
 L'ame la plus superbe étoit d'abord vaincue ?
 Il faut , pour rester libre , éviter de vous voir.



V E R S

*Envoyés à la même Dame le jour de la
première représentation d'une Pièce de
l'Auteur.*

Peut-être le caprice affreux
D'un Parterre tumultueux ,
M'enviant en ce jour une illustre victoire ,
Va trahir mon espoir , mes travaux pour la gloire ;
Et rendre , de mes vers , le mérite douteux.
Dans la crainte qui me dévore ,
Amour, c'est toi seul que j'implore !
Daigne écouter mes tristes vœux !
Rends ma chère Sophie à mes feux moins rebelle ;
Fais moi lire dans ses beaux yeux
La fin de sa rigueur mortelle ;
De sa bouche adorable , & pour moi trop cruelle ;
Fais que j'entende enfin l'aveu le plus flatteur ,
Et , de mes envieux , je brave la fureur.



M A D R I G A L

*A la même Dame, qui avoit demandé à
l'Auteur un impromptu.*

POur ressentir vos coups, il ne faut qu'un mo-
ment ;
Et les cœurs les plus fiers, à la première vûe ;
Brûlent pour vos appas d'une ardeur imprévue.
Mais les célébrer dignement ,
Un Cygne même de la Seine
Ne le pourroit en peu d'instans.
Ne vous étonnez pas que ma timide veine
Pour les chanter, ait demandé du tems !

MADRIGAL IMITÉ D'OWEN.

A la même Dame.

Comme on voit le soleil éclater dans les
Cieux ,
On voit ainsi dans vos beaux yeux ,
Iris , & , sur votre visage ,
De l'aimable vertu , briller l'auguste image.
Quiconque vous approche , aussitôt abattu ,
Ne sçauroit résister au pouvoir de vos armes :
S'il s'échappe des traits que lui lancent vos char-
mes ,
Il ne peut éviter ceux de votre vertu.

ODE A LA REINE.

*Prononcée à la Thèse qui fut dédiée à Sa
MAJESTÉ, & soutenue dans la Ville
d'Arles, le dix-huitième Septembre
1730.*

Quel feu vient me saisir ? enfin m'exauce-tu,
Dieu des vers ? quelle ardeur subite
Elève mon esprit, l'agite ?

Où, tu viens relever mon esprit abattu ? (a)

J'entre dans ton heureux délire ;

Que dis-je ! non, un Dieu plus fort que toi m'inspi-
re !

REINE, en puis-je douter ? c'est ton divin aspect (b)

Lui seul il m'excite, il m'anime !

Profanes, taisez-vous ! Vulgaire, avec respect,

Ecoutez les transports d'un feu si légitime !

Qu'ils sont vifs ! d'Amphion, ils m'ont prêté la
voix !

Quels accords enfante ma lre !

Dieux ! quels prodiges ! elle attire

Les Monstres les plus fiers, les rochers, & les bois !

Je vois une Thèbes nouvelle !

Ou plutôt tout répond à l'ardeur de mon zèle ;

GRANDE REINE ! on élève un Temple à tes vertus !

(a) Dans un Avant-propos en Latin, l'Auteur avoit
dit que l'Eloquence & la Poésie l'abandonnoient & se
refusent à ses desirs.

(b) Le Poète prend ici le Portrait de la Reine, qui
est placé sous un magnifique Dais pour la Reine même.

Il n'y manque rien pour ta gloire :
 Déjà, des PHIDIAS, à mes sons accourus,
 Ont gravé sur ses murs ta glorieuse histoire.

Quels objets ! quel éclat brillent de toutes parts !
 D'étonnement, d'amour saisie,
 Mon ame en est toute éblouie ;
 Je ne sçais où fixer mes avides regards :
 Génie, ami de cet Empire,
 Enlève au Nord surpris ces vertus que j'admire :
 Hâte-toi, sou mets - leurs tous les vœux d'un
 Grand Roi :

Ceins L E C Z I E N S K I du diadème ;
 S'il faut que, des vertus, nous recevions la loi ;
 Remets, entre ses mains, la puissance suprême !

Elle régne, & déjà l'erreur est dans les fers ;
 La discorde, ni l'hérésie
 N'osent lever leur tête impie ;
 Et portent leur défaite, & leur honte aux enfers ;
 Pour annoncer ses saints oracles,
 La foi n'a plus besoin de la voix des miracles ;
 A leur impression auroit-elle recours,
 Sûre que, pour peupler ses Temples,
 Sans aller, du prodige, emprunter le secours,
 De notre Reine, enfin suffisent les exemples ?

Elle régne ; & le Ciel répand tous ses bienfaits :
 Il semble, pour sa récompense,
 Qu'il se plaît au bien de la France,
 Et qu'il n'est occupé qu'à combler nos souhaits.
 Sommes-nous au siècle de Rhée,
 Est-ce Thémis qui régne ; est-ce la douce Astrée ?
 Là, Pomone & Cérès prodiguent leurs trésors ;
 Ici, secondant le commerce,

DIVERSES.

Neptune, de ses flots, calme les noirs efforts,
Et nous livre les biens de l'Inde, & de la Perse.

Orphelins, approchez ! accourez, malheureux !

Venez tous au pied de son Trône,
Sans craindre l'éclat qu'il lui donne,

Elle fera cesser vos destins rigoureux.

Plus l'Astre, qui luit sur nos têtes ;
Brille de feux, & plus il chasse de tempêtes ;
Sans soutenir sa vue, on ressent ses bienfaits ;

Telle, notre pieuse Reine,

Plus l'éclat de son Trône augmente ses attraits ;
Et plus elle répand sa bonté souveraine.

Ciel ! quel est le bonheur de son auguste Epoux ?

Monarque, des Rois le modèle,
Dans tes feux, toujours plus fidèle ;

Tu sens parfaitement le prix d'un bien si doux ;

Lui plaire est ton bonheur suprême ;

Tu préfères son cœur au plus beau diadème.

Quelle postérité sort d'un si doux lien ?

Dans le sein d'une paix profonde,

Vangeur des droits du Ciel dont il est le soutien ;
Bientôt leur sang remplit tous les trônes du monde.

Du Pere, dar le Fils, (a) j'admire les hauts faits

Crain même en écartant la guerre,

Il est l'arbitre de la Terre ;

Tous les Rois en ses mains mettent leurs intérêts ;

Bientôt imitateur fidèle

De son plus saint Ayeul (b), qu'il prend pour son
modèle,

(a) Monseigneur LE DAUPHIN,

(b) S. LOUIS.

Pourroit-il devenir moins grand, moins glorieux
Vers la vertu, son cœur qui panche,
Docile, bienfaisant, juste, religieux,
Prend encor des leçons d'une nouvelle *Blanche*.*

Digne Fils de Louis, il est né comme lui,
Pour faire le bonheur du Monde;
Son tonnerre jamais ne gronde
Que pour vanger la paix qui le prend pour appui;
Que pour dissiper les nuages,
Qui pourroient, sur son Peuple, éclater en orages.
Combien de Héros qui volent sur ses pas!
Quel noble feu! quelle puissance,
Sur leur cœur, de la gloire, ont les divins appas
Abusé la tirer de leur obéissance.

Mais parmi tant de gloire, & de prospérité,
Je vois toujours mon Héroïne,
Plus soumise à la main divine,
Ne recevoir ses dons qu'avec humilité?
Toujours exempte de foiblesse,
Plus l'élève le Ciel, & plus elle s'abaisse.
Un cœur tel que le sien peut-il être, grands Dieux,
D'une Morrelle, le partage!
Ah! vous avez voulu vous montrer à nos yeux,
En vous représentant dans un si noble ouvrage

(*) *Mère de S. Louis.*



LE PROGRES DE LA TRAGÉDIE.

Sous le Règne de LOUIS LE GRAND.

O D E.

LE poignard à la main, quelle Nymphé brillante

Du Mont Sacré, vole vers moi?

Sa voix & m'attriste, & m'enchanté

Ah, je la reconnois! Melpomene, c'est toi?

Sensible au zèle qui m'inspire,

Tu viens m'enhardir à décrire

Tes triomphes nouveaux sous un règne fameux;

Des CORNEILLES, & des RACINES,

Prête-moi les fureurs divines

Et je transmets ta gloire à nos derniers Neveux!

Quels désordres régnoient sur la Scène Tragique

Un tas confus d'événements,

Le sérieux joint au comique,

Le sang & les combats faisoient ses ornements,

Sans respect pour la bienséance,

Sans égard à la vraisemblance,

On insultoit aux Mœurs, on confondoit les Lieux

LOUIS vous appelle, Euripides!

Revivez, & soyez les guides

Qui secondent des soins pour lui si glorieux!

Mais CORNEILLE paroît! sa première couronne

A consterné tous ses rivaux.

Sur l'espoir que son essai donne

On a déjà construit des Théâtres nouveaux.

* Il est vrai qu'après la première pièce de Corneille
 il se forma de nouvelles Troupes de Comédiens. Voyez
 l'Histoire de l'Acad. Franç. à l'article de Corneille.

En vain le mauvais goût l'entraîne ;
 Bientôt il l'attaque , il l'enchaîne ;
 Et déjà, de son Art, il découvre les loix.
Le Cid , de ses heureuses veilles ;
 Annonce les doctes merveilles,
 Qui doivent faire honneur au plus grand de nos
 Rois.

Quels sublimes transports il excite mon ame !
 Mon esprit surpris , enchanté ,
 Du même feu que lui s'enflamme :
 De tous les mouvemens mon cœur est agité.
 Non , Romains , non jamais l'histoire
 Ne vous décerna tant de gloire !
 A son grand cœur sont dûs vos plus hauts sentimens.

Jamais la Religion sainte
 N'inspira plus d'amour , de crainte ,
 Que l'époux de Pauline , (1) en fait naître en nos
 sens !

Où elle, il t'a rendu ton antique décence !
 Tu n'exposes plus à nos yeux
 Qu'un seul *Fait* avec vraisemblance ;
 Passé le même *Jour* & dans les mêmes *Lieux*,
 Par ses soins, de la Tragédie,
 Je vois la licence bannie,
 Et sa délicatesse épurer tous les cœurs. (2)
 Les traits de son pinceau sublime
 Font toujours détester le crime ,
 Autant qu'ils font briller les vertus & les mœurs.

(1) POLIUCTE.

(2) Avant Corneille on souffroit le viol, même sur la Scène ; & la seule ombre de prostitution fit échouer sa THEODORE, tant il avoit épuré l'oreille & les sentimens de ses spectateurs. Ibid.

Tu lui dois encor plus : d'un Art si difficile ,
 Il montre les secrets ressorts ;
 Il fut pour nous SOPHOCLE , ESCHILE ;
 Mais nouvel ARISTOTE , il guide nos efforts.
 A ceux que son exemple anime ,
 Traçant les routes du sublime ,
 Il assure à leurs chants un immortel honneur.
 Que dis-je ! en vain sa Poétique *
 Donne les règles du Tragique ,
 Elle ne donne pas son génie & son cœur !

Mais de plus doux accens enchantent mon oreille ;
 Et viennent pourtant me troubler !
 Quel est ce Rival de Corneille ?
 Sans s'élever si haut , il le sçait égaler. **
 Quel goût ! quelles délicatesses !
 A peine il nous peint nos foiblesses ,
 Qu'elles n'ont plus , pour nous , que des traits
 odieux.
 Ah ! je sens à son élégance ,
 Que , pour la gloire de la France ,
 Apollon établit son séjour en ces lieux !

Le Théâtre du Tibre à celui de la Seine
 N'ose ici disputer le pas :
 Mais , sur les Sophocles d'Athènes ,
 Quoi , ces deux grands Rivaux ne l'emportent-ils
 pas ?
 L'un , par des routes inconnues ,
 Aigle hardi , s'élance aux nues ;

* Discours sur les Trois Unités , & Examens de ses
 Tragédies , faits par lui-même ; où il y a plus à profi-
 ter que dans tous les livres sur cette matière.

** Racine.

L'autre efface les Grecs même, en les imitant.

Jamais il n'acquiert tant de gloire

Qu'en leur disputant la victoire;

Euripide en ses mains en devient plus touchant.

Que d'Athlètes nouveaux, dans l'ardeur qui les guide,

Tâchent d'égaliser leurs Ecrits?

Leur course est un peu moins rapide.

Mais ils n'en font pas moins la gloire de LOUIS:

Stilicon, (1) *Andronic*, (2) *Thieste*, (3)

Manlius, (4) *Gabinie*, (5) *Oreste*, (6)

Vivront aussi long tems que ses exploits guerriers.

O prodige à son siècle unique!

Je vois sur la Scène Tragique,

Bien plus d'une SAPHO (7) se couvrir de lauriers;

Muse, où m'as-tu conduit? où suis-je? quel spectacle!

Pour ton triomphe dans ces lieux,

L'Art même enfante le miracle,

Et tes Sœurs, à l'envi, favorisent tes jeux;

Ainsi ce héros, aux merveilles

Des Racines & des Corneilles,

Unit celles encor des LULLIS des QUINAULTS;

Par-tout son éclat t'environne.

(1) On désigne ici les autres Auteurs qui se sont distingués dans le Tragique, sous le Règne de LOUIS LE GRAND; ainsi *Stilicon* est pour Th. Corneille.

(2) *Andronic*, pour Campistron.

(3) *Thieste*, pour Crébillon.

(4) *Manlius*, pour La Fosse.

(5) *Gabinie*, pour l'Abbé Brueys.

(6) *Oreste & Pilade*, pour La Grange-Chancel.

(7) Les Dames Barbier, Bernard, De Gomez, &c. Ce prodige est devenu fort commun de nos jours; les Du-Rocages, les GRAFFIGNIS, égalent en ce genre celle de leur sexe qui s'y sont exercées.

Mais tu dois moins cette couronne
A ses bienfaits constans qu'à ses rares travaux !

Les nobles sentimens qu'il fit toujours paroître
Sa grandeur & la majesté,
De tes Héros, ont fait connoître
Quelle doit, sur la Scène, être la dignité.
Ce Roi, qui, dans une journée,
A fait ce que dans une année,
De vulgaires Héros n'eussent pas achevé,
A rendu vraisemblable, aisée,
Ta *triple unité* méprisée ;
Par ses triomphes seuls, ton Art s'est relevé.

ETRENNES

A MADAME DE B***

EN ce jour, où chacun s'empresse
D'accompagner son compliment
De quelque marque de tendresse,
De respect, ou d'attachement ;
Belle Iris, pour répondre au zèle qui m'engage ;
Non, pour me conformer à ce commun usage,
Je voudrois, de mes sentimens,
Renouveler encor l'hommage,
Et, par quelques petits présents,
T'en apporter un nouveau gage.
Mais hélas ! que puis-je t'offrir ?
Tu ne l'ignores-pas ; un Bûveur d'Hypocrène
N'est pas en état de choisir :
Même le plus souvent on sçait qu'il est en peine
De trouver de quoi se vêtir.
Non seulement cette Fontaine

N'a pas la vertu d'enrichir :
 Mais on pourroit dire au contraire
 Qu'elle a la vertu d'appauvrir
 Ceux qui , séduits par son eau claire ,
 D'en puiser , font tout leur plaisir.
 Où dois-je donc , Iris , te chercher une Etrene ,
 Seroit-ce le don de mon cœur ?
 Mais tu sçais bien qu'en souveraine ,
 Déjà depuis longtems tu le tiens dans ta chaîne ;
 Et que , pour son charmant vainqueur ,
 Il conserve toujours l'ardeur la plus sincère.
 Ce don , & tous les vœux que , pour toi , dans ce jour ,
 Aux Immortels je pourrois faire ,
 Fruits dès longtems produits par mon fidèle
 amour ,
 N'ont rien de nouveau pour te plaire :
 Tu vois mon embarras ; daigne te satisfaire
 De l'hommage de mon Talent :
 Reçois ces mauvais Vers ; dans mon destin con-
 traire ,
 Ils doivent tenir lieu de tout autre présent.
 Après tout , en ce jour , chacun , comme il l'entend ,
 Et comme il peut , donne l'aubade :
 Iris , chacun a sa façon.
 Le Voltigeur paye en gambade ;
 Et le Rimeur paye en chanson.

A U T R E S

A la même Dame.

DANS ce beau jour , où l'An se renou-
 velle ,
 Je vous dois , chère Iris , des marques de mon zèle ;
 Déjà pour seconder mes vœux ,

Une Divinité se présente à ma vûe !

Qu'elle a d'attraits ! simple , tendre , ingenuë ,
Elle sçait procurer les jours les plus heureux :
Qui ne la reconnoît ? c'est l'Amitié fidelle.

*Je te viens , en ce jour , offrir mes soins , dit-elle :
De ton cœur , pour Iris , je sçais les mouvemens ,
Et j'en puis , mieux que toi , marquer les sentimens.*

Je rellens , à ces mots , une douceur extreme ,
Quand , vers nous , en ce moment même ,
Avec autant d'empressement ,
Une autre Déesse s'avance ,
Qui vient m'offrir également
De vous porter mon compliment :
C'est la vive Reconnoissance.

*Tu dois tout , me dit-elle , à ta charmante Iris ;
Des bienfaits , que , sur toi , sa main daigna répandre ;
C'est à moi seule de lui rendre ,
De ta part , le plus digne prix ,*

Et c'est le seul qu'elle en veuille prétendre.

Je suis encor charmé de ce discours flatteur ,
Qui ranime déjà dans le fond de mon cœur
Les mouvemens qu'elle m'inspire.

Mais le Dieu triomphant de l'amoureux empire
Se montre tout à coup , & me dit fièrement ,

*Lorsque je règne dans une ame ,
N'en faut-il pas bannir tout autre sentiment ?*

*Il n'en est point qui ne cède à ma flâme :
A moi seul aujourd'hui tu dois avoir recours ,
Et tu dois mépriser tout frivole secours.*

J'éprouve avec plaisir votre aimable puissance ,
Répliquai-je à ce Dieu ; mais , sans vous irriter ,
Je sens que l'Amitié , que la Reconnoissance ,
Dans un cœur , avec vous , peuvent bien éclater.
Si vous voulez , tous trois , m'être ici favorables ,
Allez trouver Iris , & daignez l'assûrer

De ces vœux qu'à l'envi, vous sçavez m'inspirer.
 Marche sans honte, Amour, sur leurs traces aimables !

Quand la reconnoissance, & la douce amitié,
 D'un cœur où tu prétends, t'enlèvent la moitié,
 Tes feux en sont toujours plus vifs & plus durables.

E P I T R E

*Présentée à Monseigneur le Cardinal
 de FLEURY.*

Le 14 Juillet 1735.

TOI, qui d'un pas plus sûr que ceux d'AR-
 MAND, de JULE,
 Marches rapidement à l'immortalité,
 FLEURY, daigne, sensible au zèle qui me brûle,
 Jeter sur mon hommage un regard de bonté !

Tandis que par tes soins, en tous lieux triom-
 phante,
 La France va bientôt porter les derniers coups.
 A l'orgueilleuse Autriche aujourd'hui si trem-
 blante ;
 Que nos plus fiers voisins redoutent ton courroux ;
 Que, malgré la terreur que répandent nos armes,
 Le Français, comme au sein d'une profonde paix,
 Voit mûrir ses moissons sans crainte & sans allar-
 mes ;
 Quand rien ne peut troubler les Arts dans leurs
 progrès ;
 Justement indigné de voir que le Parnasse
 Retentisse si peu d'un nom aussi fameux ,

Je ne puis résister à la flatteuse audace,
Qui m'ordonne de rompre un silence honteux.

Eh, dussai-je échoïer ! il m'est plus doux encore

D'entreprendre sans fruit un si noble dessein,
Que d'oser, en suivant l'exemple que j'abhorre,
Chercher, par la Satyre, un succès plus certain.

Que de brillants Esprits qu'Appollon favorise,
Bornent tous leurs Talens à mordre & déchirer;
Je renonce à leur art, & mon cœur le méprise,
Si ce n'est qu'à ce prix qu'on se fait admirer.
Que dis-je ! vainement on les flatte, on les loue,
En leur applaudissant, on les hait dans le cœur;
On les fuit ; Appollon même les défavoue ;
Et, comme le Public, les voit avec horreur.
Ce fut pour célébrer le Héros & le Sage,
Pour peindre la vertu sous des traits gracieux,
Que l'on donna naissance à ce divin langage
Et non pour insulter les Hommes & les Dieux.

Dès l'enfance, adoptant cette sage maxime,
Je devrois en ce jour craindre un autre danger ;
Je sçais que tu hais même un encens légitime,
Et qu'oser te louer, c'est presque t'outrager.
N'importe, ta vertu, de mon zèle allarmée,
Dût-elle condamner des chants qui lui sont dûs,
Ma Muse, à les former n'est pas moins animée ;
D'un cœur vraiment Français, ce sont là des tributs.

Oui, le soin que Clio * prendra de ta mémoire,
FLEURY, ne suffit pas pour illustrer ton Nom !
Notre reconnoissance exige qu'à ta gloire,
On intéresse encor le Dieu de l'Helicon.

* Muse de l'Histoire.

Que peut Clio sans lui? LOUIS, AUGUSTE, ACHILLE,
 L'histoire foiblement vous dépeint à nos yeux,
 Par les chants immortels d'HOMERE, de VIRGILE,
 De BOILEAU, vos hauts faits vous sont plus glo-
 rieux.

De ces Chantres fameux que n'ai-je le génie,
 Où du moins autant d'art que j'ai pour toi d'ar-
 deur!

Mes Vers, aussi pompeux que remplis d'harmonie,
 Assureroient nos Noms d'un immortel honneur.
 Avec quelle énergie on m'entendrait décrire
 Tes talens, tes conseils, tes travaux, tes bien-
 faits,

Et ces hautes vertus que l'Univers admire,
 Qu'un Ministre, avant toi, ne rassembla jamais!

En a-t-on vû quelqu'un, de qui toujours le zèle
 Aussi vif pour l'Etat, que tendre pour son Roi,
 De ses moindres desseins fût le guide fidèle,
 Et qui, des passions, ne prit jamais la loi?
 Celui-là constamment guidé par l'avarice,
 Ne songe tous les jours qu'à grossir son trésor;
 Sa faveur, les emplois, & même la justice,
 On peut tout obtenir par les appas de l'or.
 Celui-ci n'a d'objet que son orgueil extrême;
 Peu content d'assurer la grandeur de l'Etat,
 On le voit envier jusques aux lauriers même,
 Dont un fameux esprit se couvre avec éclat.
 Les uns tout occupés à garder leur puissance,
 Sans celle ont poursuivi qui pouvoir résister:
 D'autres, pour se vanger d'une secrète offense,
 Cruauté, trahison, ont osé tout tenter.
 Enfin, on en a vû, dont le cœur respectable,
 Dans les plus nobles soins, fut toujours engagé;
 Mais, de les seconder, leur esprit incapable;

Succombe sous un poids , dont il est surchargé.

Mais toi , que les Destins , pour le bien de la France ,

Pour la gloire des Lys , ont pris soin de former ,
Contre l'ambition , la soif de la vengeance ,
L'avarice , l'orgueil , ils ont trop sçu t'armer :

Ton génie , aussi grand que ton cœur le peut être ,
Dans le choix des moyens , ne se tromp jamais :

Autant à tes beaux feux , tu te fais reconnoître ,
Qu'à l'art de préparer , d'assurer des succès.

Penses-tu que la Paix soit utile à la France ?

Tu pares tous les coups qui la peuvent troubler.

Sa gloire exige-t-elle une illustre vengeance ?

Nos plus fiers ennemis n'ont déjà qu'à trembler.

Ce *Lion endormi* * que leur orgueil outrage ,

Maître de leurs Etats aussi-tôt qu'éveillé ,

Leur apprend , mais trop tard , qu'enchaînant son
courage ,

Plus pour eux que pour nous , ton bras a travaillé.

Comme on voit dans les Airs le Maître du Ton-
nerre

Donner un prompt essor à son foudre-vangeur ,

Et que l'on ne l'entend gronder dessus la Terre

Que lorsque , du coupable , il a percé le cœur ;

Tels , par le grand secret dont tu sçais les con-
duire ,

Eclatent tout à coup tes glorieux projets :

Les plus intéressés à vouloir les détruire ,

N'en sont jamais instruits que par leur prompt
succès.

* *Allusion au Discours que tint un Ministre de l'Em-
pereur , en disant QUE LE FRANÇAIS ÉTOIT UN LION
QUI DORMOIT ET QU'IL NE FALLOIT PAS ÉVEILLER.*

C'est dans cet art si rare, aux Rois le plus utile,
 Que tu formas surtout le grand cœur de Louis :
 Même dans son enfance, à tes leçons docile,
 De sa discrétion, nos yeux furent surpris.
 Il te doit encor plus, ce Prince sage & juste !
 Tu l'as accoutumé de penser comme toi ;
 C'est par tes soins heureux que, sous son regne au-
 guste,
 De la seule vertu, nous recevons la loi.
 Quel bonheur si le Ciel, à nos desirs fidèle,
 En prolongeant tes jours des nôtres racourcis,
 Te permettoit encor, sur un si beau modèle,
 De former l'Héritier de l'Empire des Lys !

S T A N C E S

Sur l'Orgueil.

A Peine l'Homme est-il formé,
 Dans son cœur innocent, la vanité se glisse :
 Sur la foi d'un discours dicté par la malice,
 Des plaisirs les plus purs, l'ingrat n'est plus char-
 mé ;
 Il se flatte déjà, dans son orgueil extrême,
 De devenir semblable à son Créateur même ;
 Il veut connoître tout, & le bien & le mal ;
 Et méprisant, d'un Dieu ; les terribles défenses,
 Il cueille, il mord le fruit fatal,
 Et se plonge à jamais en des malheurs immenses.

Le sang coulé de tout côté ;
 Je vois des Forcenés qui ravagent la Terre ;
 Ils traînent sur leurs pas, la terreur & la guerre ;
 Leur vanité dispute un sceptre ensanglanté !

Pour les Ambitieux, n'est-il donc point de crimes ?
 Ou l'espoir de regner les rend-il légitimes ?
 Vous le croyez ainsi, Conquérans criminels !
 Vous ne comptez pour rien le sang qu'il faut répandre.

Pour dompter de foibles Mortels ;
 Des sentimens humains , l'orgueil sçait vous dé-
 fendre.

ALEXANDRE, es-tu satisfait ?

Tout fléchit devant toi ; ta cruelle puissance
 Tient l'Univers tremblant sous ton obéissance ;
 Oseras-tu former quelque nouveau souhait ?
 Eh quoi ! ton cœur gémit ! du sang humain avide,
 Un Monde entier, dompté par ton bras homicide,
 Ne montre à ton orgueil qu'un empire borné ?
 Pour te rassasier, il manque un nouveau Monde !

Mais un nouveau Monde enchaîné
 Pourroit-il, à ton cœur, rendre une paix profonde ?

Et toi, qu'on égaloit aux Dieux ,
 Toi, qui fus, de ton siècle & l'oracle & l'exemple ,
 Sage CATON ! ta mort, qu'un vulgaire contemple ,
 Ne sçauroit ébloüir un œil judicieux !

Je te vois dans ton cœur , d'une main assurée ,
 Porter le coup sanglant d'une mort désirée !
 Qui t'arme contre toi, de tant de cruauté ?

Sont-ce les maux de Rome , & la perte fatale

De ses loix , de sa liberté ?

Non, tu crains d'obéir au Vainqueur de *Pharsalé* !

Votre gloire encor disparoît ,

CURTIVS ; REGULUS ! au bien de la Patrie ;
 Vous avez , sans trembler , immolé votre vie :
 Mais ce bien seul fut-il ce qui vous inspiroit ?

C'est un nom immortel, une mémoire heureuse ;
Que cherchoit votre orgueil dans une mort af-
freuse !

Et vous, fier MANLIUS, vous, féroce BRUTUS ;
Contre vos propres fils, cette rigueur si dure,
N'est pas l'effort de vos vertus ;
Vous vouliez vous montrer vainqueurs de la Na-
ture.

Mais quoi, pour se faire un grand
nom,
Ne pourra-t-on, sans crime, aspirer à la gloire ?
Oui, si le vain motif d'une illustre mémoire,
Vous fait seul entreprendre une grande action,
Vous ne méritez pas une solide estime.
Je veux que le devoir, la vertu vous anime :
Hors de ce digne objet, tout n'est que vanité.
Pour mériter la gloire, il faut qu'on la méprise.
En vain ferez-vous respecté,
Votre orgueil est le piège où la grandeur se brise.

Ce Soldat, dont les beaux efforts
Défendent son Pays, certain, s'il perd la vie,
Que sa mort, d'aucun nom, ne peut être suivie ;
Que son corps, confondu dans un monceau de
morts,
Avili, sans honneur, privé de sépulture ;
Des Vautours affamés, deviendra la pâture,
Ne mérite-t-il pas notre admiration
Mieux que ces vains Guerriers, sûrs lorsqu'ils font
la guerre,

D combler leur ambition,
Ou, d'un trépas célèbre, aux deux bouts de la Terre

Quel abus vient frapper mes yeux !

Un tas d'hommes enflés d'une noble naissance,
Du reste des Mortels, exige obéissance ?
Quoi, l'ignoroient-ils ! leur rang n'est glorieux.
Qu'autant qu'il est suivi d'une haute sagesse ?
Auroient-ils oublié qu'ils doivent leur noblesse
Aux vertus d'un Ayeul qu'ils devoient imiter ?
Que dis-je ? un Parvenu, que l'Univers abhorre,
Osera bientôt acheter
Le rang que leur orgueil ravale & deshônore !

Et vous, désirs des successeurs,
Qui semblez naturels, qu'en tous lieux on ap-
prouve,
Que presque tout Mortel au fond du cœur éprouve,
Vous êtes, de l'orgueil, de subtiles erreurs !
Lui seul, sur cet objet, follement nous enivre :
Dans sa postérité l'homme espère revivre :
La chimère d'un nom dont nous sommes jaloux ;
Nous trompe, nous séduit par sa vaine imposture :
Dans nos Fils nous n'aimons que nous ;
L'orgueil nous les rend chers, & non pas la Nature !

Séductrice de tant de cœurs ;
Fiévre Emulation que partout on excite ;
Tu n'es qu'un nom trompeur, l'orgueil seul t'a
produite :
Quel dessein en effet guide tes Sectateurs ?
Le désir d'égaliser, ou d'effacer la gloire,
D'un concurrent chéri des Filles de Mémoire ;
L'espoir de surpasser un Rival plus parfait !
Ce Peintre, ce Poète, attentif à te suivre,
De son Art, méprise l'objet,
Content de s'attirer un encens qui l'enivre.

Où suis-je ! un traître, un scélérat,
 Pour se faire admirer, pour gagner notre estime,
 Se pare des dehors d'une vertu sublime;
 Et, sur ses actions, répand un faux éclat !
 Mais c'est peu ! quelle horreur ! ô comble de dis-
 grace !

O triomphe odieux d'une coupable audace !
 Des forfaits les plus noirs, l'homme s'en orgueillit ;
 Il cherche dans le crime, une illustre mémoire !

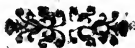
Thébes, Phriné te rebâtit
 Du prix de ses amours, dont elle fait sa gloire.

P R I E R E.

Toi, qui par ta mort sur la croix,
 As voulu nous donner un exemple admirable
 De cet abaissement qui t'est seul agréable ;
 GRAND DIEU ! daigne en nos cœurs faire entendre
 ta voix !

Viens défiller nos yeux ; arrache de nos ames,
 De l'orgueil qui nous perd, les détestables flâmes !
 Fais leur chérir les croix, chercher l'humilité,
 Et grave ce principe, en notre esprit rebelle,

*Qu'ici bas tout est vanité,
 Alors t'aimer, te servir, dans l'ardeur d'un pur
 zèle !*



**LA RAISON, L'HYMEN
ET L'AMOUR REUNIS.
DIALOGUE ET EPITALAME.**

*Sur le Mariage de Mr. B *** de Fr. ***
& de Mlle de L * H *** des F ***.*

L A R A I S O N.

Vous me fuyez envain ; je prétends à jamais
Assurer entre vous l'union & la paix.
Quand les biens les plus doux pourroient suivre
vos chaînes ;
On voit moins sur vos pas de plaisirs que de pei-
nes :

Ecoutez mes conseils ; rendez-vous à ma voix ;
La joye & le bonheur regneront sous vos loix.

L' A M O U R.

Si l'Hymen trop souvent rend des cœurs miséra-
bles ,
Mon pouvoir , ni mes traits n'en sont pas respon-
sables ;
C'est lui dont la froideur m'outrage , me poursuit ,
Qui me chasse partout , & partout me détruit.

L' H Y M E N.

Pourquoi viens-tu , cruel , ravir à mon empire ,
Par de perfides feux , ceux qui lui sont soumis ?

L' A M O U R.

Dois-tu joindre des cœurs sans les feux que j'ins-
pire ?

L' H Y M E N.

Eh ! que n'enflâmes-tu les Epoux que j'unis ?

P O É S I E S

L' A M O U R.

Pourquoi n'unis - tu pas les Amans que j'enflame,

L' H Y M E N.

Tu ne portes sans moi que trouble dans une ame.

L' A M O U R.

Tu ne deviens sans moi qu'insipide & fâcheux.

L A R A I S O N.

Vous ne dites, hélas ! que trop vrai tous les deux :

Oui, tes chaînes, Hymen, deviennent trop pé-
santes

Quand tu veux, sans l'amour, en resserer les
nœuds :

Mais qu'elles ont aussi de douceurs ravissantes ;

Quand, au flambeau d'amour, tu rallumes tes feux ;

Tu ne peux t'assurer une entière victoire,

Qu'en assemblant deux cœurs que l'Amour a
choisis ;

Vous ne pouvez l'un l'autre affermir votre gloire

Qu'autant qu'entre vous deux, vous ferez bien unis.

Qu'un si flatteur espoir enfin vous réunisse ;

Que la discorde cesse & la haine finisse !

L' A M O U R.

Comment, avec l'Hymen, pourrois - je vivre en
paix ;

Si, bravant tous les jours mes feux & mes projets,

Il prend aveuglement, dans sa fureur perfide,

L'avarice pour règle, & l'intérêt pour guide ?

L' H Y M E N.

Ce reproché te sied ! Plutus a-t'il sur toi ;

Moins d'empire aujourd'hui qu'il n'en a pris sur
moi ?

L A R A I S O N.

Oui, de vous deux, Plutus usurpe la puissance ;

Même sur vos autels, c'est lui seul qu'on encense ;
Il fait seul à son gré les Epoux, les Amans ;
Ou plutôt aujourd'hui, ces liens si charmans
Ne sont plus qu'un trafic d'intérêt, d'avarice ,
Où le profit préside , où regne le caprice.
En bons frères vivez ; ne vous divisez plus ;
Et vous pourrez enfin détruire ces abus :
Alors , loin des Mortels , bannissant les allarmes ,
Vous rendrez à vos nœuds leurs douceurs & leurs
charmes.

C'est surtout en ce jour ce que je veux de vous ;
Secondez mes desseins pour deux jeunes Epoux ,
Dignes par leurs vertus d'un destin désirable ,
Dignes de vos bienfaits & d'un bonheur durable .
J'ai seule jusqu'ici disposé de leurs vœux ,
Je veux seule à mon tour former de si beaux
nœuds.

Attentifs à ma voix , ils sont prêts à la suivre ;
Achevez leur bonheur ; c'est moi qui vous les livre ;
Enflâmez-les , Amour ; Hymen , viens les unir ;
Et ne faites sur eux regner que le plaisir :
Que de cœurs enchantés par leurs touchans exem-
ples ,

Viendront bientôt grossir la foule dans vos Tem-
ples !

Quand vous avez daigné vous rendre à mes avis ,
Vous sçavez de quels biens ils ont été suivis :
Voyez de ces Epoux , les familles heureuses ,
Jouir du doux destin des ames vertueuses ;
C'est que , dans leur Hymen , n'écoutant que ma
voix ;

Vous avez sagement sçu couronner mon choix.

A ces liens charmans , que celui-ci ressemble ;
C'est la Raison , l'Amour , l'Hymen unis ensemble ;
A qui seul appartient de faire des heureux .

L' A M O U R.

Vous me verrez souscrire avec joye à vos vœux ;
Tant que, dans leurs transports, vous serez équi-
table ;

Car toujours la raison n'est pas si raisonnable.

Embrassons-nous tous trois ; que sans soins , sans
ennuis ,

Ces cœurs , de notre accord , goûtent les premiers
fruits !

L' H Y M E N.

J'y consens , & réponds désormais qu'en leurs
ames ,

L'Hymen , de l'Amour même , augmentera les
flâmes.

L A R A I S O N.

Ainsi , jeunes Amans , que votre sort est doux ;
A peine , de l'Amour , vous éprouvez les armes ,
Que, sans avoir le tems de gémir dans les larmes,
Vous allez devenir les plus heureux Epoux.

Un nœud charmant prévient les soupirs , les allar-
mes ,

Mille plaisirs charmans vous suivront tout à tout ;
Par la Raison conduit , l'Hymen est plein de char-
mes ,

Lorsqu'il peut arriver aussitôt que l'Amour.

E P I T R E

*A Mademoiselle G * *.*

N On , non , pour vous offrir les sincères hom-
mages ,

Que m'ordonne le Dieu qui sçait trop me dompter,
Charmente Hebe' , mes anciens Ouvrages ,

Ne sont point les Ecrits que je vais emprunter : *
Hélas ! Aucuns des vers que m'inspira l'amour ,
Ne pourroient exprimer tout ce que dans ce jour ,
 Il porte de feux dans mon âme.
Il n'est point d'Apollon pour peindre tant de flâme.
J'ai voulu la combattre ; & , longtems en Vainqueur ,
 Je l'ai forcée à garder le silence ;
Mais peut-on voir toujours l'Objet de son ardeur ,
Sans chercher un remède , un terme à sa souffrance ?
Peut-on voir des attraits si doux , si séduisans ,
 Des yeux si vifs , si tendres , si touchans ,
Cette blancheur des Lis , ces Graces naturelles ,
La Jeunesse & les Ris voltigeans autour d'elles !
Peut-on voir un Objet formé par les Amours ;
Le peut-on adorer , & se taire toujours ?
 Projets , efforts , soins inutiles !
 Il faut céder à son destin.
On prend à résister trop de peines stériles ;
On le rend plus puissant & même plus malin.
 Dans le fond d'un Bucher , la bluette cachée ,
 Si , dans l'instant , n'en est pas arrachée ,
S'étend , s'accroît ; l'enflamme & le consume tout.
Ainsi , de vos beaux yeux , l'étrincelle partie ,
A porté dans mon cœur un fatal incendie ,
Qui le dévorera de l'un à l'autre bout.
Vous pouvez seule , hélas , adoucir mon tourment !
Jouissez du plaisir d'aimer & d'être aimée ;
Sans ce charme enchanteur , on languit tristement ;
Sçachez que par l'amour , une Belle animée ,
Ne trouve de douceurs , ne rend son sort charmant
Qu'en faisant le bonheur d'un véritable Amant.

* L'Auteur avoit envoyé quelques jours auparavant à une Demoiselle de la connoissance de celle-ci & d'accord avec elle , des Vers qu'il avoit faits pour un autre Personne.

E T R E N N E S

*A Madame la Marquise de POMPADOUR,
pour le premier jour de l'An 1751.*

P Aim ce Sexe aimable adoré des Humains
On a vu, par l'esprit, par des charmes divins,
Plus d'une Héroïne illustrée :
Chaque siècle, chaque Contrée
A ses SAPHOS, (1) ses LAURES, (2) ses DACIERS (3)
Dont les noms couronnés de mirthe & de lauriers
Sont gravés à jamais au Temple de Mémoire.
POMPADOUR, Ta beauté, Ton esprit, Tes Talens,
Parmi ces noms fameux, jusqu'aux derniers tems,
Suffiroient pour porter ta gloire.
Mais des Titres plus beaux l'assurent à jamais :
A tous les dons du Ciel, unir tous les attraits,
N'employer son crédit que pour le bien du monde,
Pour pardonner l'injure & faire des heureux,
Pour ranimer, des Arts, la racine féconde ;
Qui ne te reconnoît à ces traits glorieux,
Que l'envie elle-même avec rage contemple !
Pour Celles de Ton Sexe à qui Ton digne exemple
Peut inspirer un jour d'aussi louables feux,
Ton Nom va devenir un éloge pompeux.
Comme on nomme MËCENE, & que partout on vante
Des Lettres, des Talens, un appui généreux.
Ainsi, d'une Beauté, dont la main bienfaisante
Protégera les Arts, dans une illustre Cour,
On verra désormais l'est une POMPADOUR.

(1) SAPHO pour les talens agréables.

(2) LAURE pour la beauté tendre & délicate.

(3) DACIER pour les Femmes sçavantes.

DISCOURS

SUR

LE PLAISIR QU'IL Y A

A FAIRE DU BIEN.

TOUS les hommes recherchent le plaisir ; c'est là l'objet de tous leurs mouvemens , de tous leurs soins , de toutes leurs fatigues. Peu cependant y parviennent ; & après bien des peines , ils se trouvent presque toujours frustrés de leur attente.

Est-ce que l'infortune de la condition humaine seroit telle , qu'il n'y auroit point de vrai plaisir pour l'homme ? Où est ce que l'homme , aveugle sur ses propres intérêts , ne connoîtroit pas en quoi consiste ce vrai plaisir , ou que , s'égarant dans sa conduite , il ne sçauroit prendre les sûrs moyens de parvenir à ce doux objet ?

La plupart des plaisirs que nous desirons , causent , par leur possession même , un dégoût qui les rend insipides , laissent un vuide qui nous attriste : nous sommes forcés d'avouer que la réalité est bien au-dessous de l'idée que nous en avions conçüe.

On le sent , on l'éprouve tous les jours ; cependant l'homme , toujours séduit par ses préjugés , toujours livré à ses erreurs , toujours le triste jouet de mille passions , ne cesse de courir après

ces folles chimères ; la grandeur de son ame , à travers tant d'illusions , a beau le faire apercevoir du peu de solidité des biens qui attirent tous ses desirs , il ne laisse pas de se donner de nouvelles peines pour les obtenir.

Homme insensé , n'ouvriras-tu jamais les yeux ! ne connoîtras-tu jamais les plaisirs qui sont dignes de toi , & qui seuls sont capables de te satisfaire ? Il en est un noble & délicat , que tu peux aisément te procurer , qui te fera mieux sentir & le faux & le vuide de tous les autres , sitôt que tu l'auras goûté. C'est le plaisir de faire du bien à tes semblables : plaisir que j'appelle hardiment le plus parfait qu'on puisse trouver sur la terre.

Développons cette idée en découvrant toutes les douceurs de cette satisfaction ; & inspirons , s'il se peut , à tous les hommes le plaisir d'en jouir.

IL est peu de plaisir qui nous contente , parce qu'il en est peu dont notre raison , si difficile & si éclairée , puisse être satisfaite. Ses vives lumières , qu'on tâche en vain d'étrouffer , ne se fixent que sur des objets réels & des biens véritables. Rien n'attire son attention , s'il n'est élevé & digne d'elle ; rien ne la flatte , s'il n'a de solides douceurs ; rien ne l'arrête , s'il n'est durable ; rien ne la touche , s'il n'est en son pouvoir. Qualités qui ne se trouvent pas dans les plaisirs ordinaires : il n'est que celui de faire du bien aux autres qui renferme tous ces avantages. C'est le plaisir le plus noble ; c'est le plaisir le plus flatteur ; c'est le plaisir le plus durable ; c'est enfin le plaisir le plus à portée de l'homme , & même le plus aisé à obtenir. Un

plaisir qui a toutes ces qualités, n'est-il pas un vrai plaisir ? n'est-il pas le plus parfait de tous les plaisirs ?

C'EST l'erreur la plus pernicieuse, la plus funeste à la société humaine, que de croire qu'il y ait de la grandeur à nuire aux hommes, soit en se rendant redoutable par un grand pouvoir, soit en les assujettissant par la force des armes. Cependant, toute contraire qu'elle est à la raison & à la nature, cette erreur, par je ne sçai quel enchantement, a infecté tous les siècles, & séduit presque tous les esprits. On diroit que les hommes, charmés de se voir détruire, ne se sont piqués que de relever la gloire de ceux qui leurs sont si funestes !

N'est-ce pas le comble de l'aveuglement, que d'admirer de féroces Morrels, dont le carnage & l'horreur ont fait les plus chères délices ; qui, pour toute vertu, n'ont eu qu'une ambition sans bornes, & une colère implacable ; qui n'ont en un mot, cimenté leur fortune que du sang d'un nombre infini de misérables ? Ne faut-il pas avoir perdu tout sentiment humain pour accorder à de tels monstres, les noms de Grands & de Héros ? Le nombre infini d'homicides excuse-t'il donc le crime, & devient-il une vertu ?

Non, qu'il ne puisse y avoir des Conquérants dignes de notre estime & de notre admiration ? & que la guerre ne puisse être quelquefois légitime !

Des Sujets rebelles, disputent à HENRY * un Trône qui lui est légitimement acquis, & par

* HENRI IV, surnommé le Grand à si juste titre,

sa naissance & par ses vertus ; il doit punir ces perfides ; il doit employer la force pour rentrer dans ses droits : mais si en appesantissant son bras sur eux , il tâche d'en soumettre encore plus par ses bienfaits que par ses armes ; s'il ne se sert de la victoire que pour leur pardonner , & les rendre plus heureux ; c'est par là qu'il s'élèvera au vrai Héroïsme.

L'Europe jalouse de la grandeur de Louis (a), s'arme contre lui ; il doit repousser ses coups ; mais après avoir terrassé tant d'ennemis acharnés à sa perte , s'il ne songe qu'à leur donner la paix , il connoît que c'est par là , plus que par ses triomphes , qu'il méritera le nom de GRAND.

Les Grands Hommes en effet savent mieux que les autres Mortels que la véritable gloire ne se trouve qu'à faire du bien , & que l'on ne peut y parvenir qu'autant que l'on fait de grands biens aux hommes. Qui le comprenoit mieux que les PERICLE'S & les CATONS ? Et quels Héros ont jamais été plus touchés du bien public ? Ils bornoient toute leur gloire à rendre d'importans services à leur Patrie.

Ainsi le digne soutien de l'empire des Lys (b) met un généreux frein à une juste vengeance ; il s'arrête au milieu de ses conquêtes , il fait grace à ses ennemis tremblans & humiliés , peu touché de triomphes qu'il ne peut acquérir qu'au prix du sang de ses Sujets ; plus flatté de redevenir l'arbi-

(a) LOUIS XIV. qui n'a pas moins mérité ce glorieux surnom.

(b) LOUIS XV. qui marche sur les traces de ces Grands Princes par sa générosité & par sa grandeur à user dignement de la victoire,

être des Rois, que d'en être le vainqueur.

Que prétendoient ces fameux Conquérans en se signalant par leurs victoires ? Ne croyoient-ils pas s'élever par-là au-dessus des autres hommes ; & s'assurer la plus glorieuse domination sur eux ? Mais, aussi insensés que ceux qui les admiroient, ils ne connoissoient point les véritables moyens de se mettre dignement au-dessus des autres ; ils ignoroient sans doute que la plus noble voye pour arriver à l'honneur qu'ils ambitionnoient, consiste à faire du bien aux hommes, & non pas à causer leur ruine.

Nous jugeons de l'élévation de la Divinité, surtout par ses immenses bienfaits. Ce sont les biens surprenans dont nous nous trouvons comblés, qui nous font reconnoître la souveraine perfection de l'Être Suprême : c'est par le caractère d'une infinie bonté qu'il manifeste sa puissance : il n'est jamais si grand que lorsqu'il nous fait du bien : c'est là son propre ; c'est son unique plaisir.

Plus ce plaisir caractérise la Divinité, plus le rechercher, c'est faire éclater l'auguste ressemblance que notre âme a avec elle. *Les hommes ne s'approchent jamais tant des Dieux*, iloit Cicéron à César (1), *qu'en faisant du bien : votre fortune n'a rien de si grand que le pouvoir où vous êtes de sauver la vie à plusieurs.*

Un homme qui borne ses desirs à faire du bien ; s'élève au-dessus de l'homme ; c'est un Dieu sur la Terre, dont tout ressent la bonté. *Devenez semblables à Dieu même*, dit un Père de l'Eglise, *en imitant la bonté de Dieu* (2).

(1) Cicero pro Ligario.

(2) Nazianz. oratione de amore pauperum.

Les ténèbres du Paganisme avoient beau éteindre toutes les lumières de la raison, elles ne les obscurcissent point sur cette vérité. Au contraire ses erreurs poullèrent les hommes jusqu'à mettre au rang des Dieux, & à adorer cu les inventeurs des choses utiles, ou ceux qui avoient rendu d'importans services a leur Patrie. *C'est d'un Dieu, disoit Pline (1), d'aider aux Mortels; c'est là le chemin de l'immortalité; & c'est par cet illustre chemin que nos Ancêtres y sont parvenus.*

Les cœurs même les plus grossiers ont éprouvé un sentiment si naturel & si digne de l'homme. C'est envain qu'Alexandre veut passer pour un Dieu, les Schytes s'écrient, *Si tu es un Dieu, tu dois faire du bien aux hommes, & tu ne dois pas leur enlever celui qu'ils possèdent (2)!*

Eh, quelle plus noble façon encore de rendre les hommes dépendans de soi! si le plus digne & le plus sûr empire que l'on puisse avoir sur eux, est celui qui fait regner sur leurs cœurs, par où peut-on les gagner plus sûrement qu'en les prévenant par des bienfaits? Leur inclination, leur reconnaissance, leur intérêt, sont garants de tous leurs vœux & de leur soumission. Rois bienfaisans, dont l'amour des Peuples assure la royauté, n'est-il pas plus noble & plus digne de vous de régner ainsi par la possession de leur cœur, que de ne faire respecter vos loix que par la terreur & par la force? Votre repos, votre vie, votre grandeur, sont plus en sûreté par l'amour de vos sujets, que par vos nombreuses armées, que par tout l'éclat de

(1) Plin. Lib. VII. cap. 7.

(2) 2. Curt. Lib. VII. cap. 8.

la Royauté, & que par toutes les précautions des Tyrans.

Enfin, plus la raison humaine usera de ses pures lumières pour considérer le plaisir qu'il y a à faire du bien, plus elle y découvrira de grandeur & de dignité. Qu'il est noble & grand de faire un heureux d'un infortuné ; de rendre la joie à un homme livré à la rigueur d'un mauvais sort ; de procurer seulement quelques instans de satisfaction à un affligé ! Est-ce un ami sur qui tombent de tels bienfaits ? qu'il est digne du cœur de l'homme de se rendre utile à son ami ! est-ce un ennemi qu'on oblige ? quelle grandeur peut être comparée à celle-là ! Vous, qui croyez être arrivé au faite de la gloire, pour avoir pû gagner sur votre haine de pardonner à un ennemi, reconnoissez qu'il en est une encore plus éclatante, c'est de lui faire du bien.

Ainsi les plus hauts sentimens qui peuvent toucher notre ame, seront tous satisfaits par ce plaisir ; elle n'en trouvera point de plus noble, ni même de plus flatteur.

S'il n'est point de peine qui approche de celle que souffre un homme qui se voit haï, méprisé, détesté de tout le monde, rien aussi n'égale la satisfaction que goûte le cœur de l'homme, lorsqu'il se voit aimé, estimé & recherché ; ce qu'il éprouve infailliblement en faisant du bien. Aimé par inclination & par reconnoissance de ceux qu'il oblige, il lit dans leurs yeux un contentement qui le comble de joie ; estimé de ceux qui, simples témoins des services qu'il rend, ne peuvent qu'admirer sa générosité ; il entend en tous lieux faire son éloge ; recherché de ceux qui veulent avoir part à ses

bienfaits , & de ceux même qui , sans en avoir besoin , en connoissent tout le prix , il voit tout le monde voler au - devant de ses moindres desirs. Amitié , estime , attention , qui sont d'autant moins suspectes , qu'elles ont pour principe la qualité la plus désirable ; elles sont fondées sur la bonté du cœur.

En vain des Barbares, des Tyrans détestés , s'écrieront qu'il leur importe fort peu qu'on les aime, pourvu qu'on les craigne ! qui ne voit que ce sentiment n'est que le digne effet du désespoir de s'être rendus odieux. Ils ont perdu le seul plaisir qui peut flatter le cœur humain , & dès-lors , tels que Caligula, (1) ils voudroient anéantir le Monde qu'ils rendent misérable; ils tâchent , en accablant les hommes de routes sortes de malheurs, de violences & de persécutions, de les rendre aussi à plaindre que ces monstres le sont à leurs propres yeux.

Ah ! que ces barbares même auroient été pénétrés du plaisir que respiroit Germanicus , (2) lorsqu'inconnu & déguisé , parcourant à l'entrée de la nuit son camp , il entendoit les louanges que lui prodiguoient les soldats, & se voyoit maître de tous les cœurs ! C'est alors qu'il jouissoit véritablement du fruit de sa renommée & de ses bienfaits ; c'est alors qu'il goûtoit la flatteuse satisfaction qu'il y a à rendre heureux ceux qui nous environnent , & avec qui nous avons quelque rapport !

On sçait assez par l'expérience de tous les états , que nous ne sommes jamais pénétrés de tant de douceurs , que lorsque nous ne voyons auprès de nous que des hommes dont nous faisons le bonheur.

(1) *Sueton. in vita Calig.*

(2) *Tacita*

Un Roi, pere de ses Peuples, qui connoissant tous ses devoirs, ne règne que pour faire régner les loix & la justice, qui rend tous ses sujets heureux; n'est-il pas le plus fortuné de tous les Rois? n'éprouve-t-il pas une satisfaction que rien ne sauroit altérer? La sérénité règne sur son auguste front; la confiance & la paix dans son cœur. Mais le trouble, l'inquiétude, les soupçons éternels sont le triste partage du tyran. L'un marchera seul sans crainte & à toute heure au milieu de ses sujets; & l'autre se défiera même de ses plus intimes confidens; il leur cachera jusqu'aux lieux où, pendant le silence de la nuit, il cherche un repos qu'il ne trouve que rarement, ou que du moins, il ne goûte qu'en frémissant.

Un pere de famille qui, par sa bonne conduite, par ses soins pour l'éducation de ses enfans, sçait les rendre heureux; qui les voit dans l'abondance & dans l'estime du Monde, ne jouit-il pas d'un plaisir au-dessus de toute expression; n'est-il pas lui-même le plus heureux de tous les peres? il n'a que faire d'aller hors de chez lui chercher des satisfactions étrangères; il trouve dans sa maison tout ce qui peut le charmer, tout ce qui peut le flatter.

Un fils qui s'est rendu digne d'un pere vertueux, qui, docile à de sages instructions, voit qu'il fait la consolation de celui à qui il doit le jour, ne reconnoît-il pas que son sort est le plus doux qu'on puisse obtenir! son respect se confondant avec la plus tendre amitié; il trouve à son tour, dans son attachement, dans sa confiance, dans sa soumission pour celui à qui il doit tout, une consolation, une douceur inexprimable.

C'est dans de semblables situations que le cœur

de l'homme se sent rassasié d'une joie qui ne lui laisse rien à désirer. Alors ce plaisir exquis, dont il comble les autres, retombe sur lui, & lui devient plus agréable qu'à ceux même à qui il le procure.

L'ingratitude & l'envie tâcheront en vain de diminuer ce plaisir : si elles peuvent ôter la récompense du bienfait, elles ne sçauroient enlever la douceur d'avoir fait du bien. Comme ce plaisir ne vient point de la reconnoissance qu'on en reçoit, aussi ne sçauroit-il périr par l'ingratitude.

Celui qui ne fait du bien que dans l'espoir du retour, qui ne donne que pour gagner plus, ou du moins autant qu'il donne, ne mérite pas le nom de bienfaisant ; c'est un mercenaire, qui ne cherche que son propre intérêt, & qui, par conséquent, est incapable de sentir un plaisir qui ne peut naître que du plaisir seul qu'en faire aux autres.

En effet, ce plaisir n'est jamais si grand que lorsqu'on fait du bien sans espoir d'aucune récompense. Combien de fois, pour en goûter toute la délicatesse, ne se cache-t-on pas en rendant service, & ne veut-on pas que celui à qui on le rend, ignore même jusqu'à la main d'où il part ; ou ne le met on pas hors d'état de regarder ce service comme un bienfait. Ainsi Pline s'avouera débiteur du fils de son ami, dont il veut soulager les besoins. (1)

Que de bienfaits qu'aucune reconnoissance ne sçauroit égaler ? Les bienfaits même de cette nature ne sont-ils pas ceux par où un cœur bienfaisant aime le plus à se signaler ? Combien de fois.,

(1) *Plin. Epist.*

enfin, après avoir éprouvé l'ingratitude d'un homme, ne cherche-t-on pas de nouvelles occasions pour l'obliger, & ne s'y porte-t-on pas avec autant d'empressement que s'il en devoit marquer la plus vive reconnoissance ?

Mais quoique l'homme paroisse presque toujours intéressé, son cœur cependant est porté de sa nature, à faire le bien pour le bien même ; & c'est de l'accomplissement d'un desir si parfait, & qui le guide sans qu'il s'en apperçoive, que naît ce plaisir touchant qu'il trouve en obligeant les autres. Toujours semblables à Dieu même, qui ne donne que par la disposition seule de sa nature à la libéralité, qui nous comble de biens, quoique nous ne puissions jamais reconnoître le moindre de ses bienfaits, & quoiqu'il prévoye même que nous n'en aurons que de l'ingratitude, les cœurs bienfaisans n'ont d'autre but que d'obliger.

Faux préjugés, folles passions qui enlevez à l'homme tout son bonheur, pourquoi le privez-vous d'un plaisir si flatteur, si noble, j'ajoute encore, & si durable.

L'on a toujours comparé les plaisirs vulgaires à des fleurs qui se flétrissent en un instant, & qui ne laissent que le regret de leur perte. Mais la bienfaisance nous procure une satisfaction qui, non-seulement n'est point une source de regrets, mais qui devient toujours plus douce, de quelque façon qu'on l'envisage.

Si l'on rappelle dans son esprit les services qu'on a rendus, on sent dans ce moment le même plaisir qu'on a éprouvé lorsqu'on les rendoit : la même douceur s'empare de l'ame ; l'on se croit encore dans cet heureux moment : la rencontre de

ceux qui les ont reçus produire le même effet ; c'est un plaisir qui renaît à chaque instant ; l'on n'aura obligé qu'une fois un homme , & l'on en goûtera le plaisir tant qu'on vivra. De là vient qu'on voit avec plus de satisfaction qu'auparavant ceux sur qui nos bienfaits sont tombés ; de là naît le desir de leur être utile de nouveau ; de là , enfin , cette inclination secrète qui nous attache à eux ; & qui ne nous permet presque plus de les abandonner , même malgré leur ingratitude , trop souvent éprouvée.

Si l'on porte ses regards sur l'avenir , quels sujets de satisfaction n'y découvre-t-on pas ? on y voit la plus heureuse & la plus assurée immortalité !

Un Prince bienfaisant s'y voit loué à jamais ; il se voit aimé de tous les hommes qui naîtront. Si l'on fait jamais l'éloge de quelqu'autre Prince bienfaisant , il lui sera comparé , on lui en attribuera le caractère. Titus est encore mieux loué , dans les éloges qu'on donne aujourd'hui à des Héros généreux , que ceux même pour qui ces éloges sont faits. Aussi comptoit-il pour perdus les jours où il ne pouvoit faire le bonheur de quelqu'un ; mais que ces jours même qu'il n'a pû compter par ses bienfaits , sont pour lui une source in-
tarissable de gloire ! les regrets qu'il a témoignés de leur perte , ont assuré à sa mémoire l'estime du Monde entier ; il a dévoilé tout son cœur par là ; & si le souvenir de ses bienfaits avoit pû se perdre , le souvenir de ses regrets dureroit du moins autant que le Monde , dont il fera à jamais les délices.

Dans quelque état , de quelque condition qu'on soit , on peut se promettre une telle gloire ; si ce

n'est pas un Royaume entier, où une Province qui nous l'assure, ce sera une Ville où auront éclaté nos bienfaits, ce sera du moins une Famille qui en aura profité.

Que des cœurs grossiers & peu faits au goût des vrais plaisirs, ne s'imaginent pas que la gloire qui éternise les noms, n'appartient pas au bonheur présent de l'homme ! qu'ils ne disent pas que c'est une chimere que de désirer un bien dont nous sommes persuadés d'avance que nous ne jouirons pas !

Un desir qui est si naturel aux hommes, un desir que Dieu même leur a inspiré pour le bien de la société, seroit-il donc un desir chimérique ? Quoi, si l'on ne goûtoit pas un plaisir réel à prévoir & à espérer la reconnoissance qu'on aura de l'avantage que nous aurons procuré à nos successeurs, travaillerions nous avec tant d'ardeur pour des biens dont jouiront seulement ceux qui viendront après nous ? Une des plus justes récompenses que le Roi Prophète promet au Juste, n'est-elle pas dans l'assurance qu'il lui donne d'une mémoire éternelle ; (1) enfin, n'est ce pas là le prix le plus flatteur qu'on se promette des grandes actions ? n'en est-ce pas la plus noble origine ?

Ah ! c'est en vain qu'on voudroit étouffer un sentiment si beau ; ceux même qui oseroient le combattre ne voudroient pas consentir à voir leur nom chargé d'une ignominie éternelle.

Cependant si l'on ne veut considérer que les avantages présens, la plus douce réputation ne sera-t-elle pas bientôt l'heureux partage d'un homme bienfaisant ?

(1) Psal. III.

Uniquement attentif à faire du bien , il fera , dès-lors , non seulement incapable de manquer aux moindres devoirs de la société , mais il fera encore toujours prêt à les surpasser. Non-seulement il ne fera pas à un autre ce qu'il ne voudroit pas qui lui fût fait , mais il fera encore envers les autres tout ce qu'il voudroit qu'on fit à son égard.

Avec un tel principe , point de ces actions qui ne soit marquée au coin de la vertu ; rien d'indifférent pour lui ; l'envie de faire du bien , qui produira nécessairement en lui le plus parfait amour de ses semblables , guidera toutes ses démarches , & deviendra pour lui une source féconde de vertus , qui lui assureront l'estime & l'admiration de tous les hommes.

Un plaisir qui flatte encore , quoique passé , qui assure la meilleure réputation , étant présent , & qui promet le plus glorieux avenir , n'est-il pas le plus durable de tous les plaisirs ?

Mais qu'il seroit triste pour l'homme , que ce plaisir si noble , si flatteur , si durable , ne fût pas à sa portée ; & que tous ses efforts ne le lui pussent procurer ! il faut , pour qu'il paroisse aussi parfait qu'il est , qu'il soit encore le plus aisé à obtenir.

Par l'enchaînement & le rapport mutuel de l'humanité , il n'est point d'homme qui ne puisse faire du bien. Les hommes ne subsistent que par le commerce qu'ils ont ensemble , & par les secours mutuels qu'ils se rendent. Ils n'auroient peut-être jamais songé à quitter les déserts où ils étoient dispersés , si leurs besoins ne les avoient rassemblés dans des villes ; si la difficulté qu'ils trouvoient à se soulager , étant ainsi séparés , ne les eût réunis.

Les Grands ne se soutiennent que par les services qu'ils reçoivent des Petits ; & les Petits ne subsistent que par les secours que leurs prêtent les Grands. Cependant , il le faut avouer , que vous êtes heureux , vous , que les richesses , les dignités élèvent si haut ! Vous avez plus de moyens que le reste des hommes de signaler votre bienfaisance ! mais consolez-vous-en , vous , qui êtes nés dans un rang plus bas , ou réduits à une médiocre , & même à une mauvaise fortune ! Si l'élévation , les biens de ceux-là leur prêtent plus de ressources pour goûter le plus doux des plaisirs ; votre condition , quelque triste quelle puisse être , ne vous en prive pas ; & moins vous paroissez en état d'exercer la bonté de votre cœur , plus les actions de générosité qu'il produira mériteront d'être estimées , plus elles devront vous satisfaire.

D'ailleurs , le bienfait ne tire pas son prix de la chose qu'on donne , mais des sentimens généreux de celui qui donne. Si les biens que peuvent faire les riches sont plus grands que ceux que feront les pauvres , les bienfaits de ceux-ci prévaudront peut-être sur ceux des premiers ; parce que le peu qu'ils donneront sera offert de meilleur cœur que toutes les richesses que les autres pourroient répandre. Eschine n'a rien à donner à Socrate ; il offrira de devenir lui-même son esclave. (1)

Souvent le faste & l'ostentation ont plus de part dans les services que rendent les Riches & les Grands , que le sentiment secret & délicat de faire du bien. Cette vaine grandeur qui les environne , qui les éblouit , & dont ils sont idolâtres , empoisonne jusqu'aux

(1) *Seneca , De Beneficiis , lib. 1.*

plus purs plaisirs qui pourroient les toucher ; au lieu que les Petits , à l'abri de tant d'orgueil , sont plus capables de se livrer aux sentimens humains ; ils connoissent mieux la douceur d'obliger , par le besoin qu'ils ont des secours des autres ; & par-là cet incomparable plaisir est plus à leur portée.

Un cœur bienfaisant trouve toujours dans lui-même des ressources pour se signaler ; il sçait se mettre au-dessus de la fortune pour satisfaire son penchant ; il sçait , sinon donner aux autres des biens qu'il n'est pas en son pouvoir de posséder , s'attacher du moins à eux d'une manière qui les persuade qu'il est en état de tout entreprendre , & de sacrifier ses propres intérêts pour les obliger,

Ingénieux à découvrir ce qu'ils peuvent souhaiter , que de moyens ne trouvera-t'il pas pour leur faire plaisir ! Les besoins de l'homme s'étendant à l'infini , il se présentera toujours de nouvelles occasions de les soulager. Aujourd'hui , il sauvera la vie à celui-ci , soit en l'avertissant des complots de ses ennemis , soit en l'arrachant à un péril certain : une autre fois , il lui rendra sa réputation , ou en repoussant les traits de la médisance & de la calomnie , ou en les prévenant par des louanges légitimes , ou en découvrant au Public des vertus , des talens , qui n'auront peut-être brillé qu'à ses yeux : il défendra son honneur , il conservera ses biens ; il soulagera ses infirmités , il l'aidera d'un bon conseil ; les moyens d'obliger ne lui manqueront jamais.

Pour obtenir la satisfaction même la plus petite , que de soins ne faut-il pas se donner ! elle nous fuit au moment que nous croyons y arriver ; mais le plaisir de faire du bien vient , pour ainsi dire , au-devant de nous ; il prévient même no-

tre envie & nos recherches. Pour se procurer la plus légère satisfaction, que d'amis ne faut-il pas quelquefois employer, ou, de combien de talens divers ne faut-il pas être orné; quelles richesses ne faut-il pas souvent prodiguer? Mais pour faire du bien, il ne faut ni talent distingué, ni fortune éclatante, ni amis puissans, la volonté seule de le faire suffit. Si ceux qui possèdent tous ces avantages en ont plus de moyens & plus d'occasions, l'indigence de ceux qui en sont privés, qui leur refuse d'ailleurs tout autre plaisir, quelque foible qu'il soit, leur laisse toujours la consolation de pouvoir se rendre utiles & nécessaires aux autres.

PRIERE A JESUS-CHRIST.

C'est en vain qu'aidé des seuls motifs que pourroit fournir la raison humaine, je prétendrois faire goûter aux hommes les délices d'un plaisir si parfait; c'est à vous seul, ô mon Dieu, qu'il appartient de changer les cœurs, & de leur faire connoître la véritable félicité. Le cœur de l'homme est dans vos mains, faites-lui sentir un plaisir que vous-même, pour notre sanctification, avez payé si cher; qui cependant, quelque prix qu'il vous ait coûté, vous a paru si digne de vous!

DISCOURS DE RÉCEPTION;

*Prononcé dans une Société Littéraire ,
le 28 Juillet 1748.*

MESSIEURS,

L'avancement des Lettres, l'instruction particulière de ceux qui les cultivent furent toujours les objets qui ont formé des Sociétés Littéraires. Ces génies sublimes, faits pour instruire & pour éclairer l'Univers, ont été les premiers à sentir combien ces sortes d'établissmens pouvoient être utiles aux Beaux Arts; & tels que les premiers Législateurs, qui, pour le bien & le bonheur de la société humaine, ont rassemblé dans des villes, les hommes auparavant dispersés dans les forêts, & leur ont donné des loix; ces Peres des Lettres ont compris qu'en réunissant plus étroitement ceux qui les aiment, & que n'en faisant plus, pour ainsi dire, qu'une même famille, il en naîtroit des avantages considérables, qui ne feroient pas moins d'honneur aux Particuliers qu'aux Etats même.

Aussi a-t-on vû de tout tems, & parmi toutes les Nations éclairées, des Académies qui ont fait fleurir les sciences & les talents. Les Egyptiens, les Grecs & les Romains n'ont pas été les seuls qui ayent aspiré à la gloire d'en entretenir chez eux: l'histoire garde encore le souvenir de l'an-

tienne Académie de Marseille, où les Romains même ne dédaignoient pas d'envoyer leurs jeunes Concitoyens pour leur faire prendre de bonne heure la connoissance des Lettres & le goût des Beaux Arts.

Mais il étoit réservé au Grand Cardinal de Richelieu, après avoir affermi les fondemens inébranlables de la grandeur du nom François dans les armes & dans la politique, de jeter encore ceux de sa gloire immortelle dans les Lettres. C'est en effet de la fondation de l'Académie Française que notre Parnasse date sa splendeur & sa supériorité. Cette illustre Compagnie excita la plus vive émulation dans tous les esprits du Royaume; elle s'attira bientôt l'estime & l'admiration des Etrangers; & la Langue Française embellie, enrichie, fixée par les judicieuses observations, & surtout par les divins Ouvrages qui sortirent presque de son berceau, devint le langage commun de toute l'Europe.

Il y eut peu de villes considérables, qui excitées par cet exemple & par ce succès, n'ambitionnassent aussi la gloire de renfermer dans leur sein des gens de lettres & des Académies. Peu ont conservé leur premier éclat; mais l'avantage qu'en ont retiré ces Villes & leurs Provinces même, enfin le profit qu'on en recueille encore tous les jours n'ont fait que redoubler une si noble émulation. L'Académie Française & les autres Académies Royales établies à Paris ne pouvant suffire pour tous ceux qu'entraîne le goût & l'émulation, les places même de ces illustres Corps étant devenues plutôt la récompense que l'école des talens, il étoit juste qu'il s'en formât d'autres dans cette sçavante Capitale, où des

talens moins connus, moins décidés, & moins perfectionnés pussent acquérir les lumières & l'expérience qui leur manque.

C'est dans cette vuë aussi sage qu'utile, aussi modeste que louable, que vous avez, Messieurs, conçu le plan de cette assemblée distinguée, où vous avez bien voulu me faire l'honneur de m'admettre. Il ne faut pas douter qu'elle ne devienne bientôt comme une pépinière féconde, où les autres Académies se feront honneur de venir puiser pour remplacer les Membres illustres, dont l'implacable faux du tems les privera. Les sujets choisis qui la décorent, leur goût, leur amour, leurs dispositions pour les Arts doivent être garants de cette prédiction flatteuse. Mais y a-t'il à douter d'un si heureux effet, si l'on veut faire attention que le goût, le sçavoir, les talens même dont la supériorité entraîne presque nécessairement les suffrages dans les autres Académies, ne sont point ici le seul titre pour être admis parmi vous. Par votre établissement fondé sur l'amitié plus que sur le sçavoir, vous vous appliquez à rechercher encore plus les qualités du cœur que celles de l'esprit.

L'Homme de Lettres n'est que trop souvent orgueilleux, brusque, dur, vindicatif, médisant & satyrique : son cœur ne fait que trop souvent honte à son esprit ; on ne rougit que trop souvent pour lui de voir dans sa conduite, si peu de sentimens, si peu de générosité ; si peu de douceur, avec tant de belles maximes, tant d'éloges des grandes actions, tant d'amenité qu'on admire dans ses Ecrits. La jalousie & l'envie, l'aigreur & la calomnie, le mépris des autres & l'amour aveugle de soi-même sont les passions ordinaires qui dés-

Honorent leur cœur. Ils tâchent par leurs lâches invectives , par leurs venimeuses critiques , par leurs basses intrigues , d'effacer des talens qu'ils ne peuvent obscurcir par les leurs propres. Tout ce qui les offusque devient leur ennemi ; & de-là naît ce mépris que le vulgaire ignorant , que dis-je , que le Public même équitable conçoit pour des Arts , que leurs plus renommés Sectateurs ont en effet avilis & rendus méprisables.

Aussi empressés à les faire estimer qu'à les faire fleurir , vous n'avez eu pour objet , Messieurs , dans la fondation de cette sçavante Société , que de la rendre aussi aimable que fameuse ; que d'en faire admirer plus encore la rare union que les productions brillantes : ce sont des amis sincères , éclairés , généreux , des amis dans toute l'étendue de ce doux nom ; ce sont de véritables frères que vous avez voulu réunir , plutôt que des hommes brillans , si l'on veut , par leur mérite littéraire plutôt que des hommes ; fameux par leurs ingénieuses compositions , mais obscurs en effet par leur peu de vertus , ou peut-être encore plus renommés par leurs vices même.

Quel succès ne doit-on pas espérer d'un si digne objet ? C'est alors que l'émulation si puissante sur les grands cœurs , renfermée dans ses véritables bornes , deviendra ce noble véhicule des talens , qui les échauffe , les anime , les soutient , les perfectionne ; c'est alors qu'elle acquerra cette hardiesse , cette vigueur qui la rend en effet leur véritable mère. L'envie & la malice ne se déguiseront plus sous son nom respectable ; elles craindroient trop d'être bientôt démasquées : la satire & l'ironie ne se donneront plus pour la véritable critique ; pour cette critique sage , juste ,

douce , polie , qui procure le dernier coup de pinceau aux ouvrages d'esprit. Mutuellement encouragés par l'exemple & les succès de vos confrères , mutuellement instruits & guidés par leurs lumières & leurs découvertes , le travail n'offrira que des douceurs , ou l'on en vaincra sans peine les dégoûts ; & ses productions approcheront de la perfection autant qu'il peut être donné à l'homme d'y parvenir.

On n'a vû que trop souvent des talens dans leur aurore s'avorter , ou rester bien loin de l'attente qu'on en avoit d'abord conçûe ; & cela , parce que l'Artiste n'a trouvé que de fades Admirateurs , qui l'ont aveuglement applaudi , & qui ont donné le même encens aux défauts qu'aux beautés ; ou peut-être , parce que traité trop injustement par des envieux & des ennemis déclarés de tout mérite naissant , il s'est trop promptement laissé décourager , & n'a plus osé courir une carrière qu'il a trouvée trop périlleuse , trop semée d'obstacles qui lui ont paru insurmontables. On n'a vû que trop d'ouvrages foibles & médiocres qui auroient pû aisément atteindre à plus de force , à plus de perfection ; & cela parce que l'Auteur n'a pas eu des amis ou assez sinceres pour faire main-basse sur ses irrégularités , ou assez judicieux pour appercevoir & lui en faire sentir les fautes , ou assez éclairés pour lui ouvrir quelque idée plus heureuse.

On n'a vû que trop de ces esprits féconds , qui rassembloient toutes les qualités nécessaires pour suivre les traces des plus grands Hommes , & pour arriver même au-delà du point de perfection où sont restés ces grands Maîtres ; mais croyant ne montrer qu'un génie stérile & borné en prenant les mêmes routes , ils ont tenté de s'en frayer de

nouvelles pour se distinguer ; & , aimant mieux risquer de s'égarer en marchant sans guide dans des pays inconnus , que de se servir d'un flambeau qui ne brilloit pas du feu de leur propre génie , ils se sont livrés sans crainte & sans choix à tout ce que leur imagination souvent déréglée leur a présenté. De là tant de hardiesses monstrueuses qui ont tout bouleversé , qui ont confondu tous les genres ; & par qui l'on ne distingue plus l'Orateur du Poète , le Poète du Métaphysicien , & le Moral du Critique , du Satyrique même ; le Bas & le Trivial du Comique , le Comique du Tragique , & le Tragique de l'Epique ; l'Epopée de l'Histoire , l'Histoire du Roman , & le Roman de la Philosophie , ou , dont encore par un excès bien plus blamable ; on fait trop souvent des leçons d'indécence & de libertinage.

Cependant ces témérités , quelquefois heureuses , n'ont pas laissé que de trouver ou des ignorans qui les ont admirées , ou des esprits superficiels qui les ont prônées , ou des caustiques qui les ont approuvées , ou des commençans qui les ont imitées ; d'où est venu cet empressement pour le singulier & le bizarre , cet amour pour le faux brillant , cette fureur pour l'extraordinaire , cette rage pour tout ce qu'on appelle beauté de détail , & qui n'est en effet qu'un fard emprunté pour recrépir un visage difforme : & cela , parce que ces Novateurs n'ont pas eu des amis ou assez profonds pour distinguer les beautés essentielles & durables d'un éclat faux & passager ; ou assez fermes pour condamner ces mêmes traits , dont leurs inventeurs s'applaudissoient le plus ; ou enfin assez solides pour n'être pas éblouis eux-mêmes par ces ornemens étrangers.

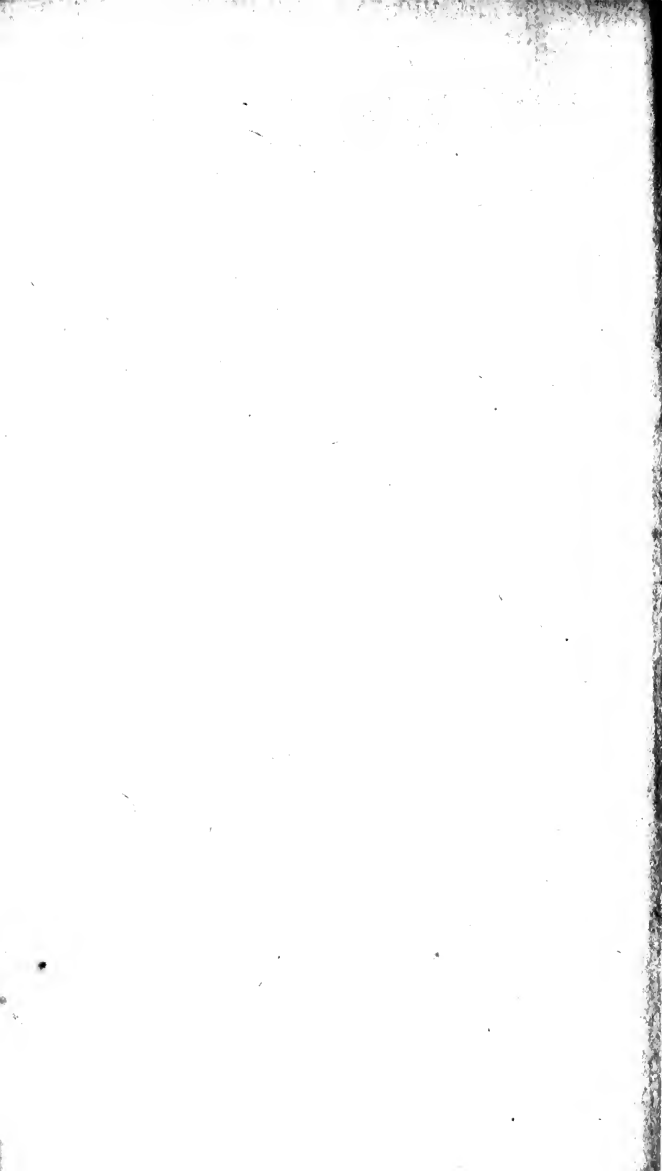
Mais parmi vous, MESSIEURS, on ne doit

craindre aucun de ces tristes écueils. On est assuré d'y trouver l'approbation sans flatterie, la critique sans dureté, la sincérité sans rudesse, le discernement sans prévention, & le conseil sans opiniâtreté : on est assuré d'y trouver des connoisseurs délicats & sçavans, dont le goût s'est formé sur les grands modèles, seuls dignes d'être suivis & d'être imités; des cœurs droits & solides incapables de trahir leurs sentimens & de préférer la fougue du génie au pathétique de l'ame; des esprits justes, constans dans leurs principes, que n'a pû séduire le faux brillant du siècle, & incapables en un mot de préférer le clinquant à l'or véritable.

Quelle gloire pour vous, MESSIEURS ! Mais quel avantage pour ceux que vous daignez recevoir dans une Société si aimable & si profitable ! Aidez d'un si puissant secours, éclairés d'un flambeau si brillant, quels progrès rapides ne feront-ils pas bientôt ! Pour moi, MESSIEURS, je sens tout le prix de la grace que vous m'avez accordée; j'en suis vivement pénétré : à peine ai-je connu l'esprit qui vous animoit qu'enchanté de votre union & de vos maximes, j'ai senti une joie inexprimable de pouvoir me dire un de vos Confrères, un de ces amis qui est en droit de prétendre à vos acquisitions & à vos faveurs. Plus j'en suis pénétré, moins j'oublierai le bienfait dont vous me comblez; mais je ne croirai m'en être rendu digne que lorsque, par ma docilité, par mon zèle, par mon assiduité, par mon attention à remplir tous les devoirs qu'il m'impose, je pourrai me flatter de vous avoir convaincus que personne ne vous estime plus sincèrement, ne vous honore plus vivement, & ne vous est plus affectueusement attaché que moi.

F I N.









PQ
2013
M4
1751
t.2

Morand, Pierre de
Théâtre et oeuvres divers

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

